
U d'/of OTTAWA
39003002923745

27 août 196?

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

POËTE ANONYME DE LA POLOGNE

PARIS. — TYP. DE ROUGE FRÈRES, DUNON ET FRESNÉ
rue du Four-Saint-Germain, 43.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

POËTE ANONYME

DE LA POLOGNE

TRADUCTIONS PUBLIÉES

PAR

LADISLAS MICKIEWICZ

PREMIÈRE SÉRIE.

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

—

1869

PREFACE

PRÉFACE.

La poésie polonaise, au dix-neuvième siècle, présente un contraste frappant avec la littérature contemporaine.

Tandis que celle-ci subissait l'influence corruptrice des écoles, proclamait l'art pour l'art, et restreignait volontairement son empire aux mystères du culte des Muses; en Pologne, la poésie est restée ce qu'elle doit être au sein d'un grand peuple, l'expression spontanée et forte des sentiments et des idées qui constituent l'esprit de la nation. C'est à ce fonds commun que les poëtes, ou pour employer leur langage, « les prophètes » de la Pologne ont puisé leur inspiration; — et prophètes ils sont en réalité; car, semblables à des langues de feu, ils furent donnés à leur peuple pour exprimer toutes ses douleurs et toutes ses espérances.

Leur dogme, leur foi, c'est la résurrection de la patrie; mais pas plus que le sentiment qui l'engendre, ce dogme ne leur appartient en propre; quelque peu conciliable qu'il paraisse avec le sort actuel de la Pologne, ils l'ont trouvé dans toutes les âmes, imposé

par une conviction intérieure plus puissante que l'évidence du moment.

N'est-il pas surprenant, en effet, de voir ce peuple, qui, au temps de sa plus grande prospérité, et deux siècles avant sa chute, en avait la fatale prescience, maintenant que sa perte est consommée, affirmer avec la même certitude sa renaissance prochaine? Dans cette foi contre nature, n'y a-t-il pas comme un gage providentiel, comme une promesse sacrée faite à l'opprimé? Ainsi l'ont compris les poëtes, et exagérant encore cette tendance, ils ont créé, en l'absence de la patrie terrestre, une patrie idéale, dont l'accès est au prix du dévoûment et de la vertu.

. . . . Car être Polonais,
C'est avoir des aspirations nobles et la flamme divine.

Le but qu'ils se proposent est donc essentiellement national, mais on aurait tort d'en induire que l'absorption du génie de la Pologne, dans les mystères de sa propre existence, le rende étranger aux préoccupations de l'Occident Bien au contraire, et c'est en ceci justement que se révèle l'union intime de l'Occident et de la Pologne, peut-être même la dépendance mutuelle de leur destinée ; la vie morale et intellectuelle qui les anime jaillit des mêmes sources, et soumet tout l'organisme social à des nécessités identiques. Les œuvres du poëte anonyme que nous offrons au public, en portent fréquemment l'empreinte. Elles renfer-

ment en même temps des enseignements utiles, même à des peuples plus heureux. C'est à ce double point de vue que nous nous sommes placé en publiant leur traduction. Nous avons cru fortifier des sympathies existantes en contribuant à l'échange de la pensée entre la Pologne et la France. Leur alliance conclue par le sang continuera par l'idée. Elle sera féconde, nous en avons l'espoir; ne lui devons-nous pas, dès à présent, ce système de justice internationale, reconnu par la France, qui s'est résumé dans le principe des nationalités? L'initiative en appartient sans contredit aux revendications polonaises. Quelque faussé qu'il ait pu être en Allemagne et ailleurs, il constitue un progrès moral dont l'Europe bénéficiera.

Qui sait s'il n'est pas également destiné à la Pologne de mettre d'accord la liberté et l'Église? Son histoire dans le passé avait résolu ce problème, qui occupe aujourd'hui tant d'esprits et semble insoluble à la plupart.

C'est encore à son histoire dans le présent, qu'il est réservé, peut-être, d'introduire dans la vie publique un nouveau principe, celui du devoir, considéré comme mobile de l'État et du citoyen.

Son martyre, en effet, est un incessant appel au dévoûment de ses fils et à la fraternité des peuples.

Si la France est la personnification du droit dont elle a doté les déshérités de la société humaine, la Pologne, par l'idée du devoir qu'elle représente, en est

le complément nécessaire ; en elle vit le progrès du siècle. Cette dernière conclusion indiquée en quelque sorte par la nature même du sujet, constitue la thèse favorite du poëte anonyme. Mais son esprit profond et déductif ne se satisfait pas de percevoir un résultat; il cherche à se rendre compte de ses origines premières et des conditions qui doivent l'amener. De là tout un corps de doctrine par lequel il rattache ses convictions à l'ordre surnaturel. Le progrès est la loi universelle des mondes. Il consiste dans leur identification graduelle, mais complète, avec l'Esprit de Dieu. L'âme n'atteint cette perfection dernière que dans une existence ultérieure, sur la terre elle ne peut la *réaliser* qu'en communauté. Il lui faut se joindre à d'autres et former des groupes spirituels pour s'isoler des conditions d'infériorité inhérentes à son état. Elle acquiert ainsi un caractère, non pas impersonnel et abstrait, puisqu'il résume un principe vivant et actif, mais plus que personnel et généralisé, qui lui permet d'approcher de l'expression de la vérité absolue. Pour employer une image hardie, mais qui rend bien la pensée de l'auteur, l'universalité humaine arrivée à son dernier développement, est en équation avec l'âme individuelle élevée à sa plus haute puissance; le perfectionnement indéfini s'opère également dans toutes deux, mais dans des sphères distinctes de notre activité. Si donc, dans un monde supérieur, l'âme s'inspire de l'Esprit de Dieu au point de se con-

fondre avec son mobile et par sa perfection devenir l'expression de la force de Dieu, ici-bas cette force réside dans les collectivités vivantes et organiques, telles que l'humanité d'abord, les nations ensuite. Ces groupes sont de formation divine, car ils se trouvent dans l'ordre de la création. Les États et toute forme politique, qui s'appuient sur une base différente, ne répondent qu'à un besoin factice, qu'à une pensée humaine. Aussi entravent-ils plutôt qu'ils ne secondent le progrès que nous donne l'harmonie parfaite des intentions de Dieu déposées dans le sein de chaque peuple, et constituant sa mission particulière. C'est à ces peuples de les traduire en faits, de les incarner et d'en faire bénéficier l'humanité entière ; tel est leur devoir, leur but; l'existence n'est que le moyen d'y parvenir. S'ils n'y marchent pas, s'ils trahissent leur devoir, ils meurent comme nation; mais, s'ils luttent pour la vérité et que la force matérielle comprime seule leur développement, leur esprit prévaudra, ils renaîtront à la vie !

De là une morale en politique, non pas différente de la morale individuelle, non parallèle à celle-ci, mais la même élevée à un degré supérieur.

Appliquant ces conclusions à la situation qui a été faite à son pays, le poëte lui enseigne, que la haine est la mort de l'esprit qu'elle frappe d'impuissance.

Il faut combattre sans relâche, il le veut, il y pousse ; mais que cette lutte soit celle du bien contre

le mal, de la lumière contre les ténèbres ; que l'amour de l'homme et de Dieu la soutienne et la guide, car cet amour est le gage de la victoire. Sans désir ardent d'une justice égale pour tous, sans pardon chrétien, sans supériorité morale, il ne voit dans l'arène que des champions de la passion ou d'obscurs gladiateurs.

L'avenir de la Pologne se dessine magnifiquement à ses yeux : il se résume dans la conciliation des extrêmes, dans un règne de paix et de bonheur. Il ne doute pas du progrès de l'humanité ; mais il lui assigne pour condition absolue la réparation du plus grand crime qui ait été commis depuis le Calvaire, — l'assassinat d'une nation, la suppression violente d'une pensée de Dieu, par l'homme ! Il prédit enfin à la Pologne une résurrection glorieuse, si elle garde fidèlement le principe de vie qui a été déposé en elle, si elle parvient à se préserver d'une déchéance morale !

Telle est l'idée qui préside à la création de tous ses ouvrages et qu'il a magnifiquement interprétée. Il s'est attaché à la présenter sous ces deux aspects : la stérilité de la haine démontrée par *Iridion* et la *Comédie infernale*, et la fécondité de l'amour qui forme le fond de la doctrine de l'*Aube* et des *Psaumes de l'avenir*.

Nous allons essayer de donner une analyse rapide de ces poëmes.

Iridion nous apparaît comme le type de l'homme antique, aux prises avec le destin. Descendant d'une

famille illustre qui combattit la dernière pour l'indépendance hellénique, il poursuit contre Rome victorieuse la vengeance implacable que lui ont léguée ses ancêtres. Pour la tâche surhumaine à laquelle il est voué depuis son enfance, la haine vivace de plusieurs générations a, de longue main, amassé les ressources de la lutte : richesses, influence, relations avec les peuples barbares, alliances avec leurs chefs. Lui-même semble né pour un tel rôle. A la vigueur, à la beauté, à la séduction d'un demi-dieu, il joint le cœur inexorable d'un héros. Il ne connaît ni pitié, ni faiblesse. Il n'a laissé dans son âme de place qu'à un désir, qu'à une pensée : la destruction de Rome; ce que cette pensée conçoit, il l'accomplit sans reculer jamais devant le sacrifice nécessaire. D'un autre côté, la ville éternelle, sous le sceptre d'Héliogabale, n'est plus qu'un cadavre, écrasant de son poids inerte des êtres qui demandent à vivre. Tout est péril au dehors et confusion au dedans; la société croule, et pour la soutenir il n'y a que le pouvoir impérial, redoutable pour qui le craint, faible pour qui le brave. Iridion trouve partout des instruments de sa vengeance: avec les oppresseurs il opprime, avec les conspirateurs il conspire. Son énergie inébranlable pousse les éléments contraires à une lutte gigantesque et décisive qui doit aboutir à leur anéantissement réciproque.

Une seule force se refuse à servir la haine du Grec,

— c'est le christianisme persécuté qui repousse la violence et met son espoir dans les armes spirituelles. Étonné d'abord de cette résistance qu'il ne peut comprendre, il cherche à l'ébranler, puis bientôt, irrité, il passe outre et précipite les événements. La mêlée éclate, mais sans amener les conséquences attendues. Marchant au nom de leurs ressentiments, les hommes marchent au nom de leurs intérêts. La haine, c'est-à-dire l'expression farouche de l'égoïsme individuel, assez puissante pour les unir dans une commune action, ne l'est plus assez, lorsqu'il s'agit de la diriger. Héliogabale périt, mais Rome demeure intacte. L'effort du génie secondé par les chances de succès exceptionnelles, échoue misérablement; car l'entreprise est viciée par l'idée même qui l'inspire.

La tendance du poëme se dévoile davantage encore dans l'épilogue. Introduisant le surnaturel dans la trame du récit, l'auteur transporte Iridion à notre époque et lui montre la Rome de l'oppression détruite et avilie, telle que l'avait rêvée sa haine. Mais ces ruines ne glorifient pas la vengeance; au-dessus d'elles s'élève la croix, emblème de ces chrétiens qui renonçaient à la suprématie passagère de la force pour assurer le règne de la foi et de la charité.

Cette croix qui nous apparaît ici comme la synthèse du passé, le poëte va la faire luire encore une fois à nos yeux, comme l'espoir suprême du monde moderne. Elle rayonnera au haut des cieux en signe de

pardon et d'alliance ; en l'apercevant, le crime vainqueur s'écriera : *Galilæe, vicisti!* et s'abîmera dans son propre néant. C'est le dénoûment même de la *Comédie infernale* dans laquelle l'imagination ardente du poëte anonyme nous retrace la lutte qui précède ce jour apocalyptique.

L'humanité s'est scindée en deux camps sous la conduite de deux chefs, le comte Henri et Pancrace. Ennemis irréconciliables, car tous les deux sont issus du même esprit critique, l'un repousse l'avenir et l'autre le passé. Cette exclusion absolue est le fruit d'un égal manque de foi. Pancrace est la personnification de la raison humaine qui se déifie dans sa nature et aboutit comme croyance au calcul, comme action à la force du nombre. Le comte personnifie la même raison, qui s'exalte dans son individualité, nie toute loi générale, et n'a pour règle de conduite que sa propre fantaisie. S'il croit à la cause qu'il défend, c'est qu'il a foi en lui même; aussi, lorsque sa défaite est consommée, il désespère et se donne la mort. Ce moment est pourtant celui qu'a choisi le Dieu vivant pour s'affirmer d'une manière éclatante dans la conscience des peuples!

On est étonné, au premier abord, que l'auteur décerne la victoire à Pancrace, le contempteur cynique, le négateur inflexible de la vérité dont le triomphe s'annonce. Mais cette victoire était nécessaire pour démontrer que, dans une lutte entreprise avec les ar-

mes de la haine, l'avantage est assuré uniquement à la force aveugle. Une intention plus profonde encore s'y manifeste. La défaite de Pancrace par le comte Henri n'eût été que la glorification du génie de l'homme; et l'intervention du signe divin, au lieu de provoquer une réaction soudaine, aurait fortifié son orgueil désormais inviolable. Or, ni l'orgueil ni le génie ne sont les arbitres suprêmes de nos destinées; le progrès qui, dans leur marche libre, les dirige vers le bien, c'est le bien lui-même, lui seul, en qui, selon la belle parole du poëte, se résume toute la sagesse! De sa perfection et de son règne dépend notre salut dans ce monde et dans l'autre.. Triple et un, identique dans ses termes qui ne peuvent se séparer, cause, moyen et effet, il est le principe et la vie, et l'ordre divin et l'immortalité même, car il est le lien universel qui rattache l'esprit de chaque être à l'Esprit de Dieu. Dans ses manifestations, il procède par mesure, harmonie, amour et union, et joue dans l'œuvre universelle le rôle de la trame, qui, sur le métier divin, soutient et relie les fils de la création, — fils qui vont tous dans son sens, trame à laquelle doit se rattacher chaque effort humain s'il veut se perpétuer dans de féconds et impérissables résultats. Qui agit autrement, bâtit sur le sable, et défait l'œuvre des siècles, mais ne fonde rien de vrai, de réel, d'absolu, et le moindre vent balayera l'édifice de son ignorance et de sa présomption.

Tout ce que cette conviction inspirait au poëte de généreuse ardeur, il la mit au service de sa cause dans les *Psaumes de l'avenir*, plaidoyer sublime, où, devant la nation prête à embrasser les résolutions les plus extrêmes, il vint défendre le bon sens pratique et l'honneur chevaleresque contre les folles tentatives du désespoir.

C'était en 1846. La Galicie était minée de conspirations : toutes, elles avaient pris le drapeau national pour mot d'ordre et signe de ralliement. Pour beaucoup d'affiliés néanmoins, ce drapeau devait apporter dans ses plis, non-seulement l'indépendance de la patrie, mais aussi une transformation violente et radicale de la société ; en désignant aux coups du peuple l'étranger, ils y associaient, comme complices d'une oppression dont elles avaient les premières à souffrir, les classes élevées de la nation. Le gouvernement de M. de Metternich, quoique instruit de ce qui se passait, laissait libre cours à la propagande socialiste et démagogique, certain d'avance que le mouvement, s'il éclatait, s'épuiserait avant de l'atteindre, et que, dans ce sol déchiré par des commotions violentes, il serait facile alors de jeter les fondements de la puissance autrichienne !

Le poëte anonyme comprit le danger et devina le calcul; il tacha d'écarter l'un et de tromper l'autre, et se servit, à cet effet, de l'arme que le talent avait mise entre ses mains, de cette forme poétique qui don-

nait tant d'autorité à sa parole. Il écrivit les psaumes de la *Foi*, de l'*Espérance* et de l'*Amour*, dans lesquels il fit un éloquent appel au cœur et à l'esprit politique de ses concitoyens. Il leur démontra tout ce qu'il y avait de faux dans leurs idées et de coupable dans leurs actes, les dissuada de leur dessein, et puis, s'élevant à une grande hauteur de vue, il ouvrit devant eux les voies qui devaient les mener à réaliser un idéal vraiment supérieur sur la terre.

Mais les passions étaient déchaînées et rien ne pouvait les arrêter. Elles trouvèrent même un apologiste, homme de génie et rival du poëte qui lui répondit dans son langage, mélange de prophétie biblique et de polémique ardente, que tout progrès s'achetait par le sang et que Dieu renouvelait la face de l'humanité comme celle du monde par des cataclysmes! Cette lutte des deux poëtes est restée célèbre dans les fastes littéraires de la Pologne et nous en trouverons encore le dernier écho dans la scène qui termine le *Poëme inachevé*, publié seulement après la mort de l'auteur.

Elle durait encore, lorsque les événements se chargèrent de la réplique.—Ce ne fut pas la Pologne qui sortit des massacres de Galicie, ce fut le régime de M. Bach! La domination autrichienne triomphait matériellement et moralement de ses adversaires, et semblait réunir les conditions qui rendent une conquête définitive.

L'idée du poëte anonyme méconnue au moment où elle apportait le salut, s'affirma alors comme un reproche ou un regret dans toutes les consciences. Mais le découragement profond qui s'était emparé des esprits joignait à cette conviction le sentiment qu'elle venait trop tard, et la frappait de stérilité ! Il est de ces heures d'abattement pour les nations, heures sombres, où toute vie semble se concentrer dans la sensation du néant et de l'impuissance. Elles sont inévitables dans le cours du temps, ces épreuves suprêmes qui décident de la mort ou de l'existence d'un peuple, selon qu'il en triomphe, ou qu'il s'abandonne à la torpeur qui l'envahit !... Le poëte anonyme, toujours sur la brèche, sentit qu'il était de son devoir de réagir contre cette situation et d'employer l'autorité morale qu'il venait de conquérir dans de si douloureuses circonstances, à réveiller l'énergie ébranlée de ses compatriotes. Il publia donc les psaumes de *Douleur* et de *Bonne Volonté*, dans lesquels, à travers son idéal, il revenait vers ses espérances, vers cette Pologne qu'il ne cessait de proclamer immortelle !

Le dernier psaume est surtout remarquable par la hardiesse de sa conception.

Au moment où tous les désastres s'abattaient sur sa patrie, où toutes les misères de l'esclavage la rongeaient comme la lèpre, il ne se laisse pas ébranler par toutes les apparences de décomposition et de

mort, et plongeant son regard dans l'avenir, il voit comme tout se prépare dans le monde pour l'avénement de la justice éternelle.

S'adressant alors à Dieu, il le remercie de tous les bienfaits dont il ne cesse de combler la Pologne, il bénit sa main toute-puissante, et s'écrie : « Ce n'est pas l'espérance que nous vous demandons, ô Seigneur! elle tombe sur nous comme une pluie de fleurs, — ni la mort de nos ennemis,— leur fin est écrite sur le nuage de demain ! — Ce n'est pas de franchir le seuil de la tombe, — il est franchi, ô Seigneur ! Ce ne sont pas des armes de combat, — les tempêtes nous les apportent,— ni des secours, vous nous avez déjà ouvert le champ de l'action;—mais, au moment de cette terrible explosion [1] des événements, nous vous demandons, ô Seigneur ! de purifier nos cœurs, et de nous donner le don des dons, la volonté sainte qui brise les tombeaux. »

Cette foi immense, implacable, qui tentait le ciel lui-même, ne pouvait rester sans influence sur les esprits. Elle devait les relever et les raffermir,— elle le fit. Aussi les *Psaumes* ne sont-ils pas regardés uniquement comme un événement littéraire, mais plus encore comme un événement politique qui a sa place marquée dans l'histoire nationale.

L'*Aube* avait précédé de plusieurs années les *Psau-*

1 Révolution de 1848.

mes. Elle se compose d'une suite de morceaux lyriques, dans lesquels nous voyons se dérouler toujours l'idéal politique et humanitaire, qui était devenu, pour ainsi dire, la religion du poëte. Nous en donnons dans ce volume la traduction à la suite de la *Comédie infernale* et du *Poëme inachevé* qui fut publié le dernier, quoique dans l'ordre de l'idée qui les a dictés, il doive précéder tous les autres écrits. Nous avons rétabli cet ordre. En effet, le *Poëme inachevé* sert de prologue à la *Comédie infernale*. Il nous fait connaître l'abjection de ce monde qui deviendra bientôt la scène où se jouera le drame terrible qui finit par la mort de Pancrace et le *Galilæe, vicisti!* — L'*Aube* à son tour nous montre la terre rendue à la loi d'harmonie qui est sa loi éternelle, et reverdissant après ce déluge de sang et de crimes, sous l'œil de Dieu. — Ainsi, à la suite du poëte, nous aurons traversé, sur notre planète, les trois cycles de l'enfer, du purgatoire et du ciel.

Le poëte anonyme a composé encore plusieurs poëmes allégoriques, comme la *Nuit d'été*, le *Rêve de Césara;* ou philosophiques, comme la première des *Trois Pensées de Ligenza*, la *Nuit de Noël*, ou enfin politiques, comme le *Jour Présent*. Nos lecteurs les trouveront dans les séries suivantes de notre publication. Qu'il nous suffise de dire ici que tous ces ouvrages, de près ou de loin, participent aux tendances que nous avons essayé d'esquisser dans cette

courte analyse. L'auteur s'attachait à cette seule idée, et n'écrivait que pour la répandre et la faire passer dans les mœurs et la vie nationales. Le chantre du beau, le serviteur des Muses disparaissait en lui devant l'écrivain convaincu, le penseur profond et le citoyen dévoué. Dans d'autres circonstances et sous un autre gouvernement que celui que subit la Pologne, il n'aurait pas fait résonner la lyre, mais aurait abordé la tribune et serait devenu un centre d'action politique. Mais ni rôle actif ni tribune n'étaient possibles sur le sol natal. La poésie seule était apte à populariser une idée, en lui gardant sa précision sous l'ornement d'une forme impérissable et facile à retenir; et puis elle était l'idole d'une nation, dont elle berçait l'infortune, et qui, dans ses accents divins et dans ses entraînements lyriques, sentait palpiter son âme. Le poëte anonyme plia donc son génie aux exigences de la rime et du vers. Il n'eut pas à s'en plaindre; car, non-seulement il atteignit le but qu'il se proposait, mais il en retira encore une gloire littéraire qui ne fut dépassée que par celle de Mickiewicz.

Avant de clore cette préface, il reste à toucher un point, qui, à lui seul, fournirait matière à de longs développements et à un examen approfondi. Le poëte anonyme est rangé en Pologne parmi les écrivains catholiques. Il serait plus conforme à la vérité de dire que c'est une âme religieuse, car, pour ce qui est

des doctrines qui se révèlent dans ses ouvrages, il est évident qu'il y a des lacunes à combler et des thèses à retrancher pour prétendre raisonnablement les faire rentrer dans les limites possibles de l'enseignement de l'Église.

En tout cas, elles auraient besoin d'un commentaire qui en établisse la portée et la signification précise. Mais, si le jugement du public est erroné sur ce point, c'est qu'il a eu raison contre l'auteur lui-même. En effet, sans le suivre dans ses idées théosophiques, fort obscures pour ceux-là même qui ont l'habitude de ces sortes d'études, il s'est attaché à la partie morale de son œuvre, et en a saisi l'esprit, — cet esprit qui devait trouver sa dernière formule dans le catholicisme, auquel l'auteur revint définitivement vers la fin de sa vie. Les poëmes toutefois, marquant les différentes étapes de ce long détour, sont restés ce qu'ils étaient, et portent en eux ce caractère d'indépendance qui, pour le moins, est la garantie de la constante bonne foi du poëte.

Ceci dit, que le lecteur lise et juge.

LE POËME INACHEVÉ

LE

POËME INACHEVÉ

I

INTRODUCTION

Montagnes dans les environs de Venise. — Lever du soleil. — Sur un rocher, Aligher et le Jeune homme en costume de chasse.

LE JEUNE HOMME.

Regarde, ami, dans quelle pourpre le dieu du jour se lève! Ah! si l'homme naissait ainsi et pouvait un jour étendre une pareille domination sur la terre! Regarde comme cette pauvre et dernière étoile meurt! — On dit que c'est la destinée du cœur d'expirer de la sorte à la flamme du génie. Oh! viens, viens, soleil; pénètre jusqu'au fond de ces ravins qu'habitent encore les ténèbres et jette tes ponts d'arcs-en-ciel d'un bord à l'autre de ces pâles torrents. L'air est frais, je me sens si bien, je vois si loin, ma vue

est si nette, si perçante, que je ne manquerai pas un coup aujourd'hui. Le chamois qui, là-bas, sur cette cime, broute la mousse, ne vivra pas jusqu'à cette après-midi. Entends-tu? les cors de nos chasseurs ont résonné dans les sapins de la montagne. — Allons!

ALIGHER.

Moi, je resterai ici.

LE JEUNE HOMME.

Aligher! qu'as-tu aujourd'hui? Depuis le coucher du soleil tu ne m'as pas adressé la parole. Quand, vers minuit, nous commencions à gravir ces rochers, tu longeais en silence les précipices, m'indiquant seulement de la main le danger. Et maintenant que la chasse va s'engager, que les aboiements des chiens font trembler les arbres, la terre et les rochers, et que notre âme en est émue, toi, tu hésites, tu ne veux pas être des nôtres!

ALIGHER.

Ne sais-tu pas qu'à cette heure j'ai coutume de prier le Seigneur?

LE JEUNE HOMME.

Alors, j'attendrai.

ALIGHER.

Ne sais-tu pas que c'est dans la solitude que j'ai coutume de prier le Seigneur?

LE JEUNE HOMME.

Alors, dis-moi, quand dois-je venir te chercher?

ALIGHER.

Ce soir, tu me retrouveras à cette même place.

LE JEUNE HOMME.

Par le Dieu vivant, viens avec moi, je t'en prie; viens, sans toi je ne saurais plus tirer. Nous irons sur ce sommet nu, où se forment les cristaux et où bondissent les chè-

vres sauvages. — Viens! les chasseurs disent que de là on voit le monde entier.

ALIGHER.

D'ici aussi on peut voir le monde entier!

LE JEUNE HOMME.

Comment?

ALIGHER.

En fermant les yeux et en humiliant son esprit devant le Seigneur.

LE JEUNE HOMME.

Ils ont de nouveau sonné du cor. Adieu! Et maintenant en avant, à travers ces précipices, vers ces hauteurs, au milieu de ces nuages. Aligher! je regrette de tout mon cœur que tu ne viennes pas avec moi!

ALIGHER.

Ne te penche pas tant... retiens-toi aux branches... je te vois cependant... je te vois... ne te tourne donc pas vers moi... attention, là-bas, vers la cascade.

Mais déjà il ne m'entend plus. Il vole tel que l'oiseau qui ne pèse pas vers la terre. — A la première aurore de l'existence, l'enfant, léger, souple, insouciant, joue, semblable à ces esprits que la mort n'approchera plus. Mais eux, ils connaissent les mystères de la vie. Lui, il n'a pas même conscience de la vie. De même que l'éther qui remplit l'infini peut se condenser en masses sombres ou en soleils brillants, ou bien flotter encore, vapeur légère, dans l'espace, il peut devenir tout ou n'être rien; élu des cieux, ou proie des enfers!

(Élevant ses mains.)

Père céleste! en nos jours, tes voies sur notre terre se sont obscurcies! Ta face s'est recouverte d'un nuage. Les hommes te cherchent de nouveau et ne peuvent te trouver. Mais toi, à l'horizon tu te lèves, tu grandis. Pourquoi re-

gardent-ils toujours au haut du ciel? Ah! s'ils regardaient à leur horizon! — Père céleste! ce moment de transition est pour leurs yeux un terrible crépuscule, pour leurs pensées une terrible tentation, pour leurs cœurs une terrible douleur! Si tu ne l'abréges pas, beaucoup d'entre eux périront!

(Il s'agenouille.)

Je te prie, Seigneur, pour celui dont tu m'as confié l'âme. — Écoute le témoignage que je lui rends. Sans cesse et à son insu, cette âme se fraye un chemin vers ton ciel.

Le germe de toute beauté, ton étincelle, brûle dans ses profondeurs; mais le corps, tel qu'un brouillard épais, l'entoure de toutes parts. — A travers ce brouillard, l'esprit sur lequel je veille te cherche!

Mais, ce qu'il ne sait pas encore, c'est que tu es aussi présent au dedans de lui-même, toi, qu'il voit au-dessus de lui, toi, qu'il reconnaît au-dessous. Pardonne-lui donc, Seigneur, s'il languit après toi!

Et me voilà triste jusqu'à la mort, Seigneur, car voilà que passe l'instant de son innocence, — car bientôt son cœur se déchirera par la lutte du bien et du mal, source unique et douloureuse de la vertu. — Souviens-toi de moi, Seigneur! Aie pitié de moi en ayant pitié de lui!

(Il incline son front jusqu'à terre.)

Et je ne te demande pas, Père céleste, de lui enlever quelques-uns des soucis de la vie. — Je sais qu'à l'instar de tous les exilés dans ce monde, qui, à travers ce monde, retournent vers toi, il doit traverser l'épreuve de l'erreur, quand l'heure de la tentation sonnera. — Que ta volonté soit faite, frappe-le du fléau de la douleur, qu'il soit abaissé parmi les hommes, qu'on le charge de chaînes, que son corps souffre le martyre. Pourvu que tu lui épargnes la honte de la bassesse, que tu le sauves de la nuit éternelle de l'esprit. Laisse-moi l'avertir dans ses derniers instants.

Que cette nuit m'obéisse! lorsque en ton nom je lui com-

manderai; que les vents des vallées et les vapeurs des torrents accourent à moi, et j'en formerai d'éphémères figures, et j'inspirerai ma pensée au rêve qui ne vivra pas jusqu'à la prochaine aurore!

Mais en lui sera ton éternelle vérité, et la vérité transitoire de cette terre.

Et celui que j'aime se souviendra un jour de ton éternelle vérité, et, tu le sauveras, Seigneur!

(Long silence.)

LE JEUNE HOMME, survenant.

Qu'est-ce? encore à la même place, sous ce même sapin, et encore à prier? Donne-moi la main; relève-toi.

ALIGHER.

Et toi, te voilà si vite de retour, Henri?

LE JEUNE HOMME.

Est-ce que tu rêves? Ne t'ai-je pas quitté au lever du soleil, et maintenant, regarde! il se cache de l'autre côté du ciel, derrière la crête de ces rochers. — Si vite? — Et depuis que je t'ai quitté, j'ai traversé trois fois le glacier d'Hewaldyne, j'ai été au sommet de ces montagnes et du fond de ce ravin, j'ai par trois fois sonné du cor; tu as dû m'entendre?

ALIGHER.

C'est vrai... — Déjà le soir.

LE JEUNE HOMME.

Le jour a donc passé pour toi comme un instant?

ALIGHER.

Heureux celui dont la vie s'écoule ainsi: — il vit dans l'éternité! Mais que t'est-il arrivé? que signifie ce sang sur ta poitrine et sur la poignée de ton couteau?

LE JEUNE HOMME.

Oh! peu s'en est fallu que je ne périsse. — Ce n'est pas le

sang d'une légère chevrette ou d'un innocent chamois. Écoute, et marchons en suivant notre chemin, car j'ai expédié les chasseurs en avant, et nous aurons de la peine à les atteindre avant que la nuit ne soit venue.

ALIGHER.

Je te suis.

LE JEUNE HOMME.

Eh bien! écoute! J'ai fait feu sur une chèvre sauvage; elle a roulé du bord jusqu'au fond d'un précipice. J'appelle mes Tyroliens, je leur montre l'endroit, mais ils n'avaient pas été présents, ils n'avaient rien vu! Il me faut donc descendre moi-même chercher ma proie. Nous étions trois, faisant de longs détours, cherchant un passage, toujours plus bas, jusqu'à d'épaisses forêts, de grandes forêts de sapins. — Nous avançons, et voilà que quelque chose se débat au milieu du fourré, juste devant nous, pas plus loin qu'une portée de fusil, peut-être un daim, peut-être un cerf. — Je regarde, j'avais oublié de charger. — Je saisis une cartouche. — Au même moment, un ours sort des buissons; il se lève; il flaire; — il nous a vus! Mes hommes aussitôt tirent ensemble; — leurs balles écorchent à peine la peau de l'ours. Debout, et en rugissant, il s'avance sur nous. — Eux de crier après moi et de lâcher pied; — et ils crient encore et grimpent, autant qu'ils ont de souffle, sur les branches d'un sapin. Je restai seul, je ne sais pourquoi, — car quelle gloire l'homme peut-il retirer d'une lutte avec un animal; je ne sais pourquoi, mais j'avais honte de fuir. Mes pères, ni de la chasse ni du champ de bataille, ne s'enfuyaient jamais. Je jette mon fusil, — j'arrache mon couteau du fourreau; — et déjà le roi velu des forêts pèse sur ma poitrine. — Comme un homme, il veut m'entourer de ses bras; il m'enfonce ses griffes dans la chair vive. Aussitôt je le frappe à la poitrine, et le frappe encore! Il ne se renverse qu'au troisième coup; — je tombe en même temps

que lui; mais il gisait déjà sous moi, sans vie ! Alors je jette un regard de mépris sur mes chasseurs, et je leur abandonne la peau du vaincu en souvenir de leur lâcheté !

ALIGHER.

Le Seigneur t'a préservé ; — as-tu rendu grâce au Seigneur ?

LE JEUNE HOMME.

Pas en paroles ; mais avec tout le sentiment de mon cœur, quand je me relevai, me secouai, et, content de vivre, levai les mains au ciel !

ALIGHER.

Il y a des moments où le Seigneur n'exige pas de nous davantage !

LE JEUNE HOMME.

C'est étrange ! mes forces n'ont faibli en rien ; — je suis aussi dispos que ce matin. Remarque, Aligher, combien nous descendons vite. — Déjà les demeures des hommes ne doivent pas être loin, puisque cette jeune fille passe par ici. — Hé ! bonsoir, charmante ! — N'entends-tu pas ? que crains-tu ? Arrête-toi et donne-moi le muguet que tu tiens à la main.

LA JEUNE FILLE, en passant.

Je ne le donnerai pas à toi, mais à cet autre.

LE JEUNE HOMME.

Et pourquoi ?

LA JEUNE FILLE.

Car il ressemble à cet ange blanc qui est debout, à la droite de la Mère de Dieu, sur notre maître-autel ; mais tu n'es sans doute pas de nos pays, tu n'as jamais été dans notre église, tu n'as pas vu cet ange. — (A Aligher.) Bonsoir ; — je t'en prie, accepte ces petites fleurs, seigneur !

ALIGHER.

Merci, enfant. — Sois heureuse, mon enfant !

LE JEUNE HOMME.

Par conséquent, moi je suis laid, mademoiselle ?

LA JEUNE FILLE.

Tu es beau aussi, mais non pas comme l'ange !...

(Elle passe.)

LE JEUNE HOMME.

Donne-moi la moitié de ces fleurs, je les conserverai en souvenir de ce qu'une simple jeune fille a ressenti la même impression que j'eus la première fois que je te vis. — Elle dit vrai, — très-vrai, — et ce n'est pas seulement ton visage qui est plus beau, mais ton âme aussi est plus élevée que la mienne. Aligher, te rappelles-tu ce premier moment de notre rencontre ? Il m'est présent comme si c'était aujourd'hui.

ALIGHER.

Et à moi aussi, car, en ce moment, je devins ton ami.

LE JEUNE HOMME.

Oui, je vois le vieux bâtiment dans les salles duquel mille de mes compagnons sont assis, et les professeurs qui enseignent du haut des chaires. Je vois cet escalier qui serpente, et cet enfoncement, cette même marche de pierre sur laquelle tu m'apparus; n'est-ce pas? j'étais un fier garçon, quoique enfant, et faible encore; je venais justement de la maison, je passais au milieu d'eux tous, l'orgueil au front, sachant qu'ils me haïssaient, mais ne sachant pas pourquoi. Ils se serrent autour de moi, ils me pressent, ils m'étouffent, ils crient « le petit aristocrate », comme si je devais rougir de ce que j'ai plus d'un ancêtre qui a donné sa vie pour la patrie et l'église dans laquelle il repose ! Dieu ! dans ma poitrine enfantine, l'enfer alors, pour la première fois, naquit ! Je me cramponnais à la rampe de fer; eux, ils me tirent à bas par les mains, par les pieds,

par les plis de mon manteau. J'aurais peut-être roulé sous leurs pieds, mais tu apparus; tu descendais d'en haut, aussi pâle, aussi svelte qu'aujourd'hui, seulement ton œil lançait des flammes. Aucun ne te connaissait, mais ils t'avaient vu de temps à autre et se souvenaient de l'expression de ton front. Tu poussas un cri : ils se détachèrent de moi comme des feuilles mortes. Donne-moi ta main, Aligher, ce moment, moi, jamais je ne l'oublierai, jamais.

ALIGHER.

Tu peux l'oublier, Henri, mais les paroles que je dis alors, les premières que je t'adressai, ne les oublie jamais.

LE JEUNE HOMME.

Oui, je sens encore ton embrassement, j'entends encore ta voix : « Ils sont injustes. Toi, sois plus que juste, pardonne-leur en esprit et aime-les dans tes actes. » Ensuite, nous descendîmes ensemble; et toi, en passant au milieu d'eux, tu répétais parfois d'une voix tranquille : « Honte à vous. »

ALIGHER.

Et, depuis ce jour, nous avons été inséparables.

LE JEUNE HOMME.

Et nous le serons jusqu'à la mort; car, depuis ce jour, je sais que tu m'es supérieur, et c'est pourquoi je t'aime.

ALIGHER.

Tu dis : jusqu'à la mort?

LE JEUNE HOMME.

Oui.

ALIGHER.

C'est que je mourrai avant toi.

LE JEUNE HOMME.

Ne dépare pas d'un tel pressentiment cette heure silencieuse. Buvons plutôt à plein œil cette lumière adoucie, —

à pleine poitrine cet air d'été embaumé du parfum des roses sauvages! regarde ces derniers rayons sur la neige des montagnes, cette étoile qui se lève au-dessus de la cime des rocs, ce sourire de Dieu sur nous, — et toi avec moi, — et toi près de moi, — que nous faut-il davantage?

ALIGHER.

Je te le répéterai pourtant, je mourrai avant toi.

LE JEUNE HOMME.

Tu n'es pas bon. — Tu sais que mon père est déjà mort, — ma mère et ma sœur dorment au tombeau, — et beaucoup de ceux au milieu desquels j'ai grandi, m'ont quitté pour des siècles; — leurs tombeaux rêvent à moi dans notre pauvre et lointaine patrie. Je vis seul, — le dernier de ma famille, — et tu m'abandonnerais, toi aussi! tu t'en irais là où l'on est mieux, tu ne resterais pas avec moi! Non, — non, Aligher!

ALIGHER.

Je sens un germe de mort dans ma poitrine, — mais ne sais-tu aimer que les vivants? Mon esprit, cependant, ne mourra pas en toi, parce que ma forme s'envolera. Dans chaque cœur où elle passe la pensée reprend vie! — ce pour quoi j'ai prié, ce que j'ai désiré, tu l'accompliras, — et j'ai désiré que tu sois un héros parmi les hommes, — un ange parmi les esprits célestes! En regardant ces montagnes, ce ciel, cette soirée, tu serais heureux d'arrêter le cours du temps, n'est-ce pas? et tu t'écries : « C'est beau! c'est beau! » Henri! songe quel miracle, en ce monde, est l'âme que personne ne peut voir sans s'écrier : « Tu es belle. » Donne un semblable bonheur à tes frères; sois au milieu d'eux un chef-d'œuvre!

LE JEUNE HOMME.

Sont-ce tes dernières volontés que tu m'exprimes? Ali-

gher, laisse ce sujet, — je ne veux pas t'écouter; — tu as terni, pour moi, d'un souffle la transparence des cieux; — un voile s'étend devant mes yeux; — dis, où sommes-nous? Qu'y a-t-il? n'étions-nous pas déjà près de la vallée? Aujourd'hui encore, lorsque, au point du jour, nous passâmes ensemble par cet endroit, j'ai vu, quelque part ici, une croix sur notre droite; qu'est-elle devenue?

ALIGHER.

Suis-moi.

LE JEUNE HOMME.

Prétends-tu connaître ce pays mieux que moi? Ah! voilà que se lève la lune, mon amie. — Elle m'éclairera ce mystère.

ALIGHER.

Eh bien! attendons.

LE JEUNE HOMME.

Par le Dieu vivant! plus il arrive de lumière, plus la contrée me semble inconnue; — si seulement ces vapeurs tombaient; — là-bas, là-bas, c'est une route qui blanchit, — non, — c'est un ruban de brouillard sur la prairie. Hé! n'y a-t-il personne, là-bas? Hé! holà! répondez? — Je vais tirer, — peut-être nous entendront-ils!

ALIGHER.

Les montagnes ont entendu et elles répondent.

LE JEUNE HOMME.

Quel tonnerre d'écho! Conçois-tu de quelle façon nous nous sommes égarés? il semble que nous n'avons pas cessé d'avancer dans la direction qu'il fallait, — et voilà que, tout d'un coup, les rochers se dédoublent, — le ciel même a changé; là-bas, un océan de nuages a envahi le ravin et brille comme un glacier immobile. De ce côté, sortent des vapeurs; elles se déroulent, se déroulent; elles nous suffo-

quent; la tête me tourne. Maintenant, il fait sombre à se crever les yeux; — ah! voici que la lune monte, projetant une lueur fauve, pénible à voir! Aligher! je ne me tirerai plus d'affaire.

ALIGHER.

Qu'attends-tu donc, alors? suis-moi!

LE JEUNE HOMME.

A gauche, par cette gorge étroite?

ALIGHER.

Telle est mon inspiration!

LE JEUNE HOMME.

J'irai où tu voudras; cherche, tourne, élance-toi en haut, précipite-toi en bas, tout m'est égal; — jusqu'au jour, nous ne ferons qu'errer! — je n'ai jamais vu pareille nuit; — pour s'y reconnaître, il faudrait être le maître suprême de ces solitudes, ou bien le chamois, qui règne sur ces rochers. — Hé! où es-tu? réponds!

ALIGHER.

Ici près.

LE JEUNE HOMME.

Maudit brouillard, il jaillit précisément de dessous mes pieds, il obscurcit mon regard, — et, à présent, il vogue là-haut, vers ses sœurs. — Regarde! n'est-ce pas un vieux roi barbu sur son trône, le sceptre en main. — Après lui, voici... un serpent immense, — non, plutôt un dragon, — non, mais déjà un chérubin à quatre ailes. Et là-bas! oh! là-bas, dans cet intervalle, au milieu des rochers, vois-tu, toute la nation des ombres se hâte vers le jugement dernier! Et qu'est-ce que cela? contre quoi me suis-je ainsi heurté?

ALIGHER.

C'est l'entrée de l'ancien cimetière.

LE JEUNE HOMME.

Et voilà la lune qui brille comme le pâle purgatoire des âmes, au-dessus de ce cimetière où reposent les corps; — il n'y a qu'un seul instant, j'étais si dispos, plus léger que l'air, et, maintenant, je me sens si lourd, si mal à l'aise, — je ne sais comment ni pourquoi, — à moins que ces vieux morts ne m'aient ensorcelé. Si je m'asseyais sur cette pierre, il me semble que je m'endormirais.

ALIGHER.

Appuie-toi sur moi.

LE JEUNE HOMME.

Oui, car mes paupières se ferment et je voudrais rester ici.

ALIGHER.

Encore un peu plus loin, — jusqu'à cette chapelle blanche!

LE JEUNE HOMME.

Bien, nous aurons plus de calme sous ce toit qu'en plein vent!

ALIGHER.

Alors, pourquoi t'arrêtes-tu? Marche!

LE JEUNE HOMME.

Mon Dieu! ces vapeurs ont-elles affolé ma vue? ou bien est-ce le sommeil? est-ce un rêve?

ALIGHER.

Que vois-tu?

LE JEUNE HOMME.

Ton front a étrangement jauni, sous ces rayons de la lune... tes yeux se sont creusés... tu as maigri... tu me parais de plus en plus vieux, plus grand... est-ce toi?

ALIGHER.

C'est moi, Henri!

LE JEUNE HOMME.

Ta voix seule te rappelle. Maintenant, il me semble qu'une couronne de lauriers a brillé autour de tes cheveux, qu'elle s'enroule et disparaît et se montre de nouveau. — Éloigne-la... j'ai peur de toi... je n'irai pas plus loin. Le sommeil me courbe vers la terre... je tomberai... laisse-moi tomber! Dieu m'est témoin que j'ai vu quelque part une figure semblable... quelque part...

ALIGHER.

Encore quelques pas.

LE JEUNE HOMME.

Où était-ce?... où?... Ah! je connais cette couronne, ce feu étrange dans le regard, apporté d'un autre monde. — Cette image existe dans la grande salle, dans la maison de mon père, sur la tenture à étoiles d'argent, sur la tenture verte, dans la maison de mon père... Oui... Et mon père disait qu'en un siècle passé, cet homme avait visité l'enfer et le purgatoire et avait vu le paradis... Maître! maître! où me conduis-tu?

ALIGHER, l'emportant dans la chapelle.

Maintenant, tu peux dormir.

II

LE SONGE

Il sembla au jeune homme que la figure du Dante se tournait vers lui et lui disait : « Là où est l'Amour, la Raison et la Volonté éternelle, c'est de là qu'on m'a envoyé pour que je te montre l'enfer des jours présents. — Bannis donc toute crainte et par où j'irai, va ! » — Et la figure, comme une colonne pâle, s'éleva et prit son essor à travers le sombre espace, marchant sur les vapeurs nébuleuses ainsi que sur des vagues aériennes. Parfois, sous ses pas, se dérobait un météore rapide, et de ci et de là s'élevaient des aubes grises qui s'en allaient, flottantes, disparaître dans le lointain, — et l'âme du jeune homme fut accablée de tristesse, car elle ne savait où elle allait; et elle allait dans l'infini, et elle sentait que c'était l'infini du mal.

La figure s'arrêta sur le sommet d'une montagne et on aurait dit qu'elle commençait à descendre au dedans ; l'obscurité cédait par degrés et la route paraissait bordée, des deux côtés, de murailles taillées dans le roc; — un crépuscule douteux pénétrait à travers d'étroites meurtrières ; — le long des murailles, à droite, à gauche, des soldats, tous vêtus du même costume, tous de même taille, tous semblables

par l'uniforme expression de leurs traits, et, toujours en mouvement, tantôt se penchaient, tantôt se redressaient, polissant le canon du fusil qu'ils tenaient à la main. Comme un souffle léger, la main de la figure effleura les paupières du jeune homme, disant : « Regarde, car, en vérité, c'est ici l'entrée de l'Enfer sur la terre. » Et aussitôt il aperçut les âmes de ces soldats, penchées à moitié hors de leurs corps, où elles ne pouvaient rentrer et dont elles ne pouvaient non plus s'arracher tout à fait. — Et, dans cette angoisse, elles pleuraient : « Nous ne pouvons ni vivre ni mourir ; — il nous faut aller où l'on nous ordonne, — contre Dieu, et nous allons, — contre nos frères, et nous allons, — malheur à nous ! » Et leurs pleurs étaient intarissables. — La figure s'arrêta, demandant : « Dites, qui êtes-vous et quel est votre nom ? » Mais les âmes de tous ces corps ne répondirent rien. — « Où est votre patrie? » Et les âmes de tous ces corps se redressèrent, pleines d'étonnement. — « Où est votre maison ? » Et parmi tant d'yeux quelques-uns seulement laissèrent tomber une larme comme à un vague souvenir. Mais tous les bras se remuaient toujours plus vivement, ne cessant de frotter le canon de leurs fusils et d'aiguiser la pointe de leurs baïonnettes, — et voilà qu'au-dessus de ces corps muets, toutes les âmes gémirent ensemble : « Dès l'enfance, nous fûmes poussés à travers le monde ; — on nous ordonna l'oubli de nous-mêmes et le meurtre d'autrui ; — quiconque résistait, aussitôt comme un traître tombait frappé d'une balle ; — et maintenant nous ne savons d'où nous sommes sortis, ni où nous allons. » Et à cela, la pâle figure : « Anciennement, quand les hommes se présentaient au combat, ils savaient quelle cause ils servaient et pourquoi il fallait mourir ; — ils étaient semblables aux dieux de la guerre, — et vous n'êtes que de pauvres brutes. » Et ayant rompu d'un geste la chaîne des gens armés, la figure s'avança vers les escaliers qui serpentaient vers le fond.

Sur les pas du Voyant, le jeune homme s'engagea dans les sombres souterrains. — Tout à coup un déluge de lumières se répandit devant lui, il aperçut de noires murailles, des grilles, des anneaux avec des chaînes scellées dans le mur et, dans des lampes d'albâtre, de voluptueuses flammes, et la soie des tapis à terre, et une foule nombreuse autour d'un homme qui, sur une chaise élevée, délicat et svelte comme une femme, tournait les pages d'un livre noir. Devant lui, une croix de marbre géante s'élève jusqu'à la voûte, et, étendue sur la croix, la statue du Christ. L'ombre du Dante tressaillit des pieds à la tête et dit : « Chez les anciens réprouvés, je n'ai point rencontré ce signe sacré. Eux, du moins, ils ne savaient pas blasphémer Dieu avec le nom même de Dieu; — mais regarde et écoute. »

Le préposé à la multitude se pencha et tira de dessous le pied de la croix de lourds sacs d'or. Tous ceux qui se tenaient là s'approchèrent et firent cercle autour de lui ; — tous tendirent les mains, — et la sueur de la cupidité leur coulait du front. Lui, en les payant, il les instruit: sa voix est sifflante et aiguë comme le grincement d'un poinçon sur de la glace polie : « Partout où vous vous glisserez, soyez prévenants et mielleux; — dans la maison de l'antique seigneur, prodiguez des flatteries à l'orgueil; — dans la maison du pauvre, courtisez la misère. Quand le mari tyrannise sa femme, consolez-la; quand le père est dur pour ses fils, prêtez-leur l'argent dont ils ont besoin. Partout où le plus fort opprime le plus faible, protégez le faible, et toutes les plaintes et les espérances, comme un trésor caché, s'ouvriront toutes grandes devant vous. Si quelqu'un est morne et taciturne, commencez par vous désoler, et votre cri réveillera sa voix. S'il vous arrive de rencontrer des jeunes gens dévorés de l'impatience d'agir, liez-les à l'instant par de terribles serments. — Glissez sous leurs vêtements des armes mystérieuses, — car il en est des hommes comme des épis : —

plus ils sont pleins, plus ils sont vite égrenés! — Et que votre mémoire soit avide, acérée, sans bornes. Si le vent secoue les feuilles d'un arbre, épiez leur bruissement. — Si vous trouvez une épingle sur votre route, ramassez-la et apportez-la ici ; elle vaut mieux qu'un glaive ; car, où le glaive intervient, il n'est déjà plus temps ! — Aimez les enfants et jouez avec eux ; — ainsi que les papillons sur les fleurs, de même, sur les lèvres des enfants, reposent souvent les mystères des familles. La connaissance est le don des dons. Les corps de tous ne tiendraient pas dans une seule prison ; mais un seul cerveau suffit pour saisir les pensées de tous, et tel que la voûte d'un immense cachot, peut se suspendre au-dessus d'elles ! — Allez à travers le monde ! » Et eux, tous pesants d'or, disparurent comme des fantômes.

De l'autre côté du souterrain, une tapisserie rose se replia, et derrière elle des portes de fer s'ouvrirent. Des serviteurs entrèrent tenant sous les bras un homme en haillons qui se redressa et mugit comme un animal : « Donnez-moi à manger, — donnez-moi à boire ; — hier mon père est mort de faim ; — ce matin ma mère a expiré ; — et moi, la fièvre me consume et je mourrai cette nuit. » Le préposé fit un geste, et subitement s'écarta, en face, une tapisserie d'azur derrière laquelle étincelait une table ployant sous l'argent des plats et le cristal des coupes. L'affamé se jeta en avant, — mais on le retint : « Jure-nous d'abord fidélité. — A manger ! à manger ! et je jurerai après. » A ces mots, l'homme svelte éclata de rire et montra la croix, et le mourant tomba à genoux devant la croix.

Et il sembla au jeune homme que la voix du préposé était comme le sifflement du serpent : « Au nom de la Très-Sainte Trinité et de la passion du Seigneur, ce que je verrai, ce que j'entendrai, ce que je devinerai, je jure de le rapporter ici, fût-ce le gémissement de mon frère, fût-ce le soupir de ma sœur. Si mes amis, si mes parents trament

quelque chose, je le révélerai, — quand même je placerais leur tête sous le couteau du bourreau. Si je vous cache quelque chose, que je périsse moi-même cloué aux planches et déchiré par les tenailles, brûlé par le feu et abreuvé de poison. » Mais l'homme agenouillé ne voulut pas répéter ces mots et il tomba à terre en criant : « Je meurs ! » Et l'homme svelte lui répliqua : « Meurs ! » Et croisant ses mains, il attendit.

Un grand silence suivit, et il sembla au jeune homme qu'il demandait lui-même à la figure : « Maître, où sont les âmes de ces hommes, je ne les vois pas, quoique j'aie reçu de toi la perception des esprits. » Et la figure : « Dans la justice de Dieu, il ne s'est point trouvé de punitions assez sévères pour elles ; — c'est pourquoi, abandonnées à l'éternel mépris, elles se sont identifiées avec leurs corps. A elles seules, entre toutes, le saint don de la vie a été enlevé, et quand leurs premiers corps se dissoudront, ces êtres n'existeront plus nulle part. » En ce moment, l'affamé se roidit du côté du festin. « Je jurerai, » murmura-t-il, et ses yeux lançaient des étincelles, et le préposé lui tendit la main et le mit de nouveau à genoux. Il commença à prêter serment !

Et un fantôme comme un ange, avec un voile au front, se détacha de l'espace, défendant la croix de ses ailes déployées, — et tant que dura le serment, l'ange se tint ainsi devant la croix ; — mais aucun d'eux ne pouvait le voir. Et quand expira la dernière syllabe du serment, quand le corps affamé, se levant, se traîna plus loin, le visage de l'ange se couvrit d'une grande pâleur, — et il déchira le voile, en criant : « Une âme, Seigneur, a péri ! » Ce cri transperça de part en part le cœur du jeune homme, et il baissa la tête sous le poids d'une insupportable douleur.

Lorsqu'il leva les yeux, les ténèbres étaient partout, — et au milieu voguaient des cimetières pleins d'échafauds dressés

et d'os non ensevelis; — ils voguaient les uns à la suite des autres comme les nuées d'un orage. Au-dessus il se formait comme des tourbillons de feuilles d'automne, avec un murmure funèbre, — une foule de voix s'y mêlaient ensemble, — des sanglots féminins, des pleurs d'enfants et le gémissement plus distinct des hommes. Et l'ombre du Dante leur dit: « Votre heure sonnera, malheureux! et vous vivrez d'une double immortalité : — de la vôtre propre et de l'immortalité de ceux qui vous ont perdus. — Car du néant qui leur est destiné, se dégagera un esprit qui passera en vous. Calmez-vous donc, ô malheureux! » Et en parlant ainsi, il pleura lui-même !

Et retournant vers la surface de la terre, il passa de nouveau au milieu des gens armés qui déjà se tenaient en ce moment sous les armes comme des rangs de statues. Le son de la trompette et des tambours leur mesurait en cadence le temps et le mode de la vie. Les uns allaient se reposer, d'autres, comme des pierres, venaient les remplacer. — D'autres encore, ayant pris pour but des prisonniers couchés sur le sol, les gardaient perpétuellement, le doigt sur la détente, la crosse sur la poitrine, l'œil immobile sans respirer. Parfois, tantôt en arrière, tantôt de côté, le bruit indiquait qu'on fusillait, — et à mesure que le jeune homme s'avançait sur les pas du Voyant, les murailles creusées dans le roc s'écartaient, embrassant toujours un horizon plus vaste, jusqu'à ce que chacune d'elles prit sa direction à l'orient et à l'occident, aussi loin que l'œil pouvait les suivre.

Elles couraient; — on eût dit qu'elles voulaient embrasser tout l'espace; — et elles grandirent en hauteur, et elles grandirent en largeur, et leur ceinture de pierre adhérait à l'horizon, — et doublait la voûte des cieux d'une voûte de pierre; si bien qu'il se forma un bâtiment immense comme le monde, — granitique, — gris, — sans azur ni ver-

dure. Et dans ce monde, le jeune homme aperçut, tout au loin, comme le fantôme d'un soleil, cloué à une paroi inclinée, et éclairant l'espace de ses rayons obliques. Et leur éclat semblait plutôt la maladie de la lumière que la lumière elle-même; — et dans cette atmosphère blafarde se promenaient des foules innombrables, semblables aux nations de la terre, — et tel que le fracas des grandes mers, le bourdonnement de leurs discours se heurtait et se brisait contre les murailles de ce monde.

L'âme obsédée du songe, l'âme du jeune homme demanda : « Maître, où sommes-nous ? » Et à cela il répondit : « Dans le sanctuaire où l'humanité a élu domicile pour aujourd'hui, mais d'où Dieu est absent. » Et il s'engagea aussitôt au milieu du groupe assis sur le seuil. Chacun avait devant lui un fossé, sa propriété, long et profond comme une tombe, — et portait sur la tête une lampe dont, en se baissant, il éclairait le sombre fossé où il choisissait les outils de divers métiers. Et chacun d'eux travaillait manuellement, le regard pétrifié comme chez les fous : et le jeune homme en vit qui tenaient entre les doigts une tête d'épingle, — et ils avaient le front aussi creusé de rides que s'ils avaient passé toutes leurs années à arrondir cette tête d'épingle. Mais chaque fois que l'heure de la mort, sonnant dans le lointain, résonnait contre les parois de cette voûte géante, celui-ci et cet autre, ici et là, baissait la tête, et, avec un gémissement, roulait dans sa fosse. Alors, leurs âmes devenaient visibles, — comme des nuages bleuâtres et semblables aux instruments de leurs travaux passés, elles se détachaient, et, rasant la terre, voguaient vers ce jaune et lointain soleil.

Et à l'aspect du Voyant, ces hommes se levèrent et brisèrent leurs lampes en criant : « Si vous êtes les dieux ou les démons, — et peu nous importe, — dont nous avons jadis entendu parler, donnez de l'or, de l'or ! » Et leurs sque-

lettes s'agitaient les mains tendues. Le sang de la colère anima la pâle figure du Dante, qui leur répliqua : « Mercenaires possédés du démon ! » Et ils tombèrent à terre, comme des masses inertes, devant l'Esprit.

Et la figure du Dante se colora une seconde fois, mais comme de la vie de l'inspiration, disant : « Est-ce que vous me comprendriez, si je vous prophétisais l'avenir? Quand mon corps, de l'autre côté de la tombe, à travers la franche lumière du soleil, s'avançait vers la mort, alors aussi il y avait des artisans sur la terre, et les étendards de leurs corporations flottaient sur les plates-formes des tours. Ils trafiquaient sur les marchés publics de la pourpre et des pierres précieuses de tous genres; mais ils portaient le glaive et le rosaire pendait à leur ceinture. Leur main savait sur les flots agités tenir le gouvernail et semer sur le sol d'inexpugnables forteresses. Ils prenaient l'argent; mais la souillure de l'argent, ils la lavaient dans le sang des batailles. — Et vous, aujourd'hui, avec vos doigts mous comme de la cire, qu'entreprendrez-vous; vous dont les lèvres n'ont jamais prononcé une prière! vous sans force sur la terre et sans espoir dans le ciel, vous toujours exténués par la soif de l'or ! » Un garçon, beau comme un ange, mais fané avant le temps par le rude travail des mains, se traîna vers lui, et, posant sa tête sur ses pieds, lui dit tout bas : « Aie pitié de nous! Ce que nous gagnons le jour, nous l'absorbons le soir; et le lendemain, dès l'aurore, il nous faut travailler de nouveau. Nous n'avons pas le temps de prier Dieu, mais seulement de travailler pour manger quelque chose et ne pas mourir; et, à peine avons-nous mangé, qu'il nous faut travailler pour manger. Aie pitié de nous! » Et la figure devint blême comme l'adolescent qui de ses cheveux lui essuyait les pieds, et, levant les yeux, elle soupira : « Le passé ne reviendra pas, enfant! Prie, prie, pour l'avenir, notre Père qui est aux cieux. » Et le jeune garçon s'éloigna en murmurant : « Aux cieux, peut-

être, mais non sur la terre. » Pendant ce temps, les autres grinçaient des dents en se traînant dans la poussière. — Et l'ombre du Dante passa au milieu d'eux comme une avalanche, se précipitant plus loin.

Et d'autres foules, au milieu de ce monde, se tenaient penchées au-dessus d'un gouffre immense. Les visages de ceux qui regardaient nageaient dans une lueur rouge; le sol tout à l'entour tremblait comme soulevé par des explosions souterraines ! et il sembla au jeune homme, lorsqu'il approcha, qu'il apercevait comme le lit d'un lac desséché, encerclé de murailles à pic. Et le fond est noir de têtes humaines, noir comme les vagues dans une tempête; là, brille une lumière sanglante de charbons ardents, de charbons fumants comme les scories d'un volcan, et il en monte incessamment des menaces et des malédictions.

Comme une mère presse son enfant contre son sein, ainsi l'apparition enlace le jeune homme dans ses bras et s'envole jusqu'au sombre fond de l'ouverture. Là-bas se déchaînent et bouillonnent des formes sauvages ; leurs joues sont envahies par une barbe épaisse, leurs manches sont retroussées, leurs bras bleuissent du gonflement des veines. Tour à tour, ils s'amassent et s'éparpillent ; ils rampent comme des vipères; puis, devant l'éclat de la flamme, ils se redressent comme des hommes prêts au combat. Près du feu le plus proche, douze, de taille géante, se sont agenouillés. Ils se sont dépouillés à mi-corps de leurs vêtements; un treizième survient, un stylet dans la main droite et dans la gauche une coupe, et il dit : « Je vous sacrerai ! » — Les géants baissent avec ferveur la tête, et lui, sur leurs épaules nues, aux endroits qu'illuminait la réverbération des brasiers, grave de la pointe de son poignard des lettres sanglantes. Aucun d'eux ne gémit ni ne tremble. Le mot « Égalité » et le mot « Liberté » sur chaque épaule

s'étalent en blessure. Le Voyant dit alors : « Regarde c ges cet homme recueille dans cette coupe le sang qui u la du corps de ses frères, il recueille chaque goutte. Tu p it peut-être qu'il le conservera en témoignage des tourme. endurés, ou le montrera au peuple comme l'emblème de vengeance? » — Et le jeune homme dit tout bas « Maî. en sera-t-il autrement? » La voix de l'apparition se répan dit comme un fracas souterrain : « En vérité! il vendr ce sang aux marchands et à l'heure des marchés. — Pass donc et ne regarde pas ! »

Et comme ils passaient plus loin, une tourbe noire commença à crier en se démenant au milieu des charbons demi éteints : « Une sombre vallée sera-t-elle toujour notre demeure? Ne parviendrons-nous jamais à la surfac de la terre, à la demeure des marchands? » Et une second tourbe, qui ranimait, en agitant des mains, les flammes du brasier, interrompit les paroles de la première : « Au sanctuair du soleil doré, où l'on a des vins doux, des mets appétissant et des vêtements fins ! à la Bourse, où l'homme conquiert, en jouant, la puissance, et, du berceau à la tombe, ne blesse pa une seule fois ses mains par le travail. » Et une troisième versant de l'huile sur le feu, cria : « De l'audace ! et nous pénétrerons dans les bourses des nations. Il se trouvera parmi nous aussi des poitrines de roc et des griffes de lion. Et nous nous armerons de longs clous, car nous n'avons pas de glaives ! » Alors, toutes ces engeances ensemble frappèrent des mains et hurlèrent: « Malgré l'opposition des autres races, nous grimperons sur ces bords escarpés. Qu'une fois, une seule fois, le sort nous permette de nous coucher dans le paradis des riches, sur leurs tapis de soie. Peut-on avoir au ciel quelque chose de plus, que ce qu'ils ont sur la terre? Soyons donc, comme eux, heureux avant de mourir. » Et, en cet instant, pénétra, au milieu des hurleurs, l'homme au poignard et à la coupe, conduisant les géants marqués.

les foule le salua d'acclamations furieuses, lui demand « Quand nous feras-tu sortir d'ici? » Il répliqua : » Prenez patience aujourd'hui encore, car dans peu votre ure viendra! « Les géants tendirent les mains; leurs craquèrent, le sang jaillit de leurs fraîches blessures, et ur leurs lèvres retentit ce serment : « Avec vous, vaincre u mourir! » Et, à la suite de leur chef, ils allèrent du côté où dans l'ombre brillaient de longues files de potences éclairées par des torches ardentes.

Et, sous chaque potence, étaient agenouillés de jeunes garçons; auprès, étaient assis des légistes et des gens versés dans l'écriture qui leur enseignaient comment ils devaient maudire leurs pères. Les enfants répétaient en chœur ces malédictions; et, si l'un d'eux, plus faible, se taisait ou pleurait de répugnance, les maîtres approchaient le fouet levé, et l'enfant, se couvrant de ses petites mains, reprenait. Comme un sombre pilier, l'ombre du Dante vint se poser près de ces rangs agenouillés, et parut écouter; puis, rompant le silence, elle poussa un grand cri. Les docteurs juristes pâlirent et demandèrent : « Qui a parlé? » Et l'ombre répondit : « L'un de ceux contre lesquels vous lancez vos imprécations, vous, menteurs, vous, hypocrites, vous, qui êtes pires que le vil reptile! car vous affectez les allures de la grandeur, et le langage de la science!

« Regardez mes yeux éteints et tachez de soutenir mon regard! votre cœur n'éclate-t-il pas de honte? Ah! vous ignorez ce qu'est la liberté de l'Esprit! Malheur à vous! car vous ne comprenez que le bien-être du corps. » Et il appela les enfants, et il étendit les mains au-dessus de ceux qui l'entouraient et dans la direction de ceux qui étaient plus éloignés; les bénissant tous : « N'ajoutez pas foi aux mensonges. C'est vous qui êtes aujourd'hui esclaves; mais les pères de vos pères étaient libres dans la simplicité de leurs cœurs. La foi en Dieu leur était un bouclier

contre l'oppression des hommes. Leurs âmes étaient vierges comme la fraîcheur du printemps; dans la cabane de la vallée, dans le château de la montagne, partout ils étaient eux-mêmes; leur amour était de l'amour et leur culte un vrai combat! Aujourd'hui, dans ce vaste monde, vous ne trouverez plus d'amour et, dans ce vaste monde, vous ne verrez plus de franc combat. »

Et il sembla au jeune homme que l'un des légistes se leva et marcha vers la figure du Dante serrant dans ses mains le double canon d'un fusil, — et il était borgne et criait : « Égalité et meurtre. » Le mot *Peuple* s'étalait sur son bonnet placé de travers sur sa tête. En marchant, il trébuchait, et, quand il s'arrêta, il arma son fusil, et commença un discours. Son œil unique roulait dans son orbite et l'écume coulait de sa bouche. Mais la figure l'interrompit : « Ta fureur s'exhale en vains sons et non pas en pensées; — ce ne sont pas les cris mais l'action, ce n'est pas le sang mais l'accord des citoyens qui maintient la République. En toi vit la brute, mais l'Esprit est mort! — et avant que dix ans ne s'écoulent, toi-même tu trahiras le peuple! » L'œil du discoureur s'injecta de sang et, pris d'une secrète épouvante, il abaissa le canon de son arme, et l'ombre du Dante dit au jeune homme : « En passant, crache le mépris sur cette âme. Parmi les vagues, celle-là fait le plus de bruit qui se brisera le plus violemment sur le sable; — les poitrines humaines, ce sont les vagues du monde. »

Et là, le sol commença à s'abaisser, et la lumière des potences brillait encore, mais de plus en plus faiblement. Et voici qu'au fond apparurent d'autres petites étoiles livides, immobiles, semblables aux lampes de nuit dans les hôpitaux. Chacune d'elles est fixée au-dessus d'une natte de joncs, — sur chaque natte, une femme, et tout un peuple de femmes gît, gémit, soupire et pleure; — ici et là, éclate un dernier cri, un cri mortel,— et, de nouveau, reprennent les gémissements,

les soupirs et les pleurs, se prolongeant toujours davantage dans le lointain et dans la profondeur des régions souterraines.

L'une d'elles, à la vue du Dante, se redressa enroulant ses cheveux qui flottaient, et les tordant autour de ses mains; — et le jeune homme aperçut son âme enlacée dans ses cheveux, le long desquels elle ruisselait avec des tressaillements d'horribles souffrances : « Dis, cria-t-elle, qui que tu sois et toi aussi, dites-moi, vous, tous deux, pourquoi de la surface de la terre m'a-t-on fait glisser jusqu'au fond ? Tant que j'eus un corps gracieux, je marchais dans les rayons du soleil, — on était bon pour moi. Quand je me fanai, à l'instar de la fleur, de la plus belle fleur, ils me prirent, ils me jetèrent parmi celles qui pourrissaient, dans le sombre crépuscule où il y a des pleurs et des grincements de dents. Les hommes lorsqu'ils vieillissent, la jeunesse les honore par ses chants; — à nous, bien des jours encore avant l'heure de la mort, on nous ordonne de nous coucher au tombeau. Nous supplions, nous nous plaignons, nous appelons. Ils sont loin, ils n'entendent pas, — ensuite notre agonie commence; — ils sont encore plus loin, ils ne viendront pas nous dire adieu, — et c'est ainsi qu'il nous faut mourir. » Et pendant qu'elle parlait, d'autres se soulevaient, se dressaient debout en criant : « Justice! justice! » Et d'autres après elles se frappant la poitrine, sanglotaient, maudissaient. Et des ruisseaux de larmes s'échappaient de leurs yeux sur leurs longs cheveux, et des cheveux dégouttaient à terre avec le bruissement sourd d'une pluie d'automne. Les plus faibles, les plus épuisées s'étaient à peine redressées qu'elles retombaient de nouveau ; — d'autres qui n'avaient pu se soulever, se traînaient sur leurs genoux; — d'autres enfin, de leurs mains voilant leur visage par souvenir de leur beauté passée, se tournaient vers l'apparition, et, d'entre leurs doigts on ne voyait briller que deux yeux près de s'éteindre

Le jeune homme aperçut alors plusieurs vieillards en longs vêtements noirs, un bénitier à la main, jetant l'eau sur toutes ces têtes et chantant d'une voix lugubre. D'entre les femmes, les unes baissaient le front et se couchaient doucement sur leurs nattes. D'autres s'agenouillaient, baisaient les mains de ces vieillards, et murmuraient devant eux le récit interminable de leurs chagrins. Mais, la même qui s'était redressée la première, tordant encore plus violemment ses cheveux, leur cria : « Là-bas, à la surface du monde, les hommes ne vous écoutent plus, mais ils vous ont dit : Allez, soyez les espions des femmes mourantes ! Quand leurs âmes se détachent de leurs corps, faites taire leurs plaintes ! Quand elles profèrent des imprécations contre nous, fermez leurs lèvres, car les gémissements ne nous sont point agréables. Parfois lorsqu'elles tâchent de s'élancer hors de ce gouffre, elles nous gâtent nos festins et troublent nos marchés. Et vous, vous êtes allés, vous êtes descendus, vous êtes venus ! Vous nous apprenez à mourir silencieusement. Or, je mourrai tout haut en criant : J'avais une âme, j'ai une âme et, sur la terre, ils n'ont reconnu en moi qu'un corps ! Sois-en juge, mon Dieu, toi qui m'as donné une âme ! » Et son âme, sous les yeux du jeune homme, par une dernière convulsion, s'arracha du filet de ses cheveux et s'en alla au-dessus des lampes, à travers le sombre espace, telle qu'un voile sanglant percé de milliers d'aiguilles.

Le Voyant passait tout pensif, sans rien répondre et comme avec répugnance. Enfin, il arriva à une couche blanche, dressée à l'écart, à une grande distance de toutes les autres. Là, contre un pilier de marbre, brûlait une lampe sous un crucifix, et dans un vêtement de deuil, une femme était à genoux, détournée. L'ombre du Voyant s'arrêta, et resta debout et silencieuse, comme dans un profond chagrin.

« Maître, qui est-elle ? » demanda le jeune homme. Et l'ombre : « Il y a de cela des années, j'ai vu une seule

forme semblable à celle-ci, une fois sur la terre, — et puis une seconde fois, là-haut, dans le ciel. Quand elle tournera la tête, nous reconnaîtrons qui elle est. » Et il restait là, sans interrompre la prière de cette femme.

Et il parut au jeune homme qu'à côté de la femme en noir il voyait une femme blanche agenouillée, tout à fait semblable, mais au lieu d'être comme la première recouverte de longs cheveux, elle avait deux ailes d'ange doucement inclinées en croix et repliées au-dessous des épaules. Et ces ailes étaient sillonnées de profondes blessures, et, dans chaque blessure, s'enfonçait un clou saillant, qui les empêchait de se déployer. Un instant après, ces deux formes se confondirent, — et, de nouveau, il n'y eut que la femme noire agenouillée. Alors l'ombre : « Voilà qu'elle a achevé sa prière, puisque son âme de neige a disparu; » et il ajouta comme malgré lui : « Béatrice. »

La femme noire se retourna et dit : « Celle qui, il y a des année, porta ce nom, ne connut rien que le paradis sur cette terre, car elle s'éteignit au premier printemps de la vie; — rien que le paradis au dela de cette terre, car le ciel la reçut aussitôt dans son sein! Mais, moi, personne ne me paya mon premier printemps d'un second. Ce n'est pas mon nom! » Et, se tordant les mains, elle se tint debout, pâle et blanche comme l'albâtre.

Et quand le Voyant l'adjura, elle commença en ces termes : « Je suis née dans une terre de lait et de miel qu'on appelle aujourd'hui la terre des sépulcres et des croix, — et qu'on appelle aussi la terre de malheur! Là-haut, vous avez entendu parler de moi. Mais, mille langues ont empoisonné et déchiré mon nom, avant qu'il ne parvînt à vous. D'abord mes parents m'appelèrent : innocente, charmante, heureuse! ensuite, on m'appela autrement : esclave! »

« Car, selon la coutume du monde, moi encore enfant, moi sans amour, je fus donnée, ou plutôt vendue à un mari.

Oh! pleurez sur moi et sur toutes mes sœurs qui, ne sachant et ne sentant encore rien, s'en vont sans volonté, livrer leur corps et leur âme à ceux qui savent tout et ont déjà tout ressenti, — auxquels toutefois le savoir n'a pas donné la lumière de l'ange, mais, au contraire, l'astuce décrépite du démon !

« Je supportai tout, — car on peut tout supporter dans ce triste monde, sauf un seul sentiment : le mépris! Quand, pareil au stylet, il pénètre entre deux êtres, la poignée dans le cœur de l'un et la pointe dans le cœur de l'autre, comment pourraient-ils suivre ensemble le chemin de la vie? Eux, qui ne sont plus rivés l'un à l'autre que par ce fer mortel? Comment rompre, chaque jour, le même pain, jusqu'à ce que la mort vienne et sépare en bénissant! Je voulus forcer ma volonté! — en vain! — Je m'adressai à Dieu! — inutilement, — il me fallut mépriser. » Et s'étant tue en cet endroit, elle se tint de nouveau immobile, pâle et blanche comme l'albâtre.

Et, quand le Voyant l'adjura de nouveau, elle répliqua en gémissant : « Le jour du jugement, je ne répondrai pas à Dieu lui-même. Seule je le sais, seule je m'en souviens! Je vois encore ce palais, cette avenue de tilleuls fleuris et, derrière les branches, le soleil couchant. Je me vois sous ces arbres, je me sens promener comme prise d'un sommeil magnétique ! Ne disait-on pas, ces jours derniers, qu'il se préparait quelque chose de mystérieux dans notre pays? Au milieu du parfum de la fenaison, il flottait dans l'air, je ne sais quel pressentiment, comme quand la peste doit frapper, comme quand beaucoup d'hommes doivent se lever, combattre et périr! Et mon mari, élancé, svelte et blanc comme une femme, se promène aussi et attend quelque chose, quelqu'un! Ah! il attend avec un sourire qu'il est impossible d'oublier!

« De différents côtés, des hommes se glissent dans le jar-

din, — je connais celui-ci, celui-là, ce troisième encore, je les connais tous! — ce sont des parents, des amis, des voisins! Lui, il leur serre la main, il leur promet, il leur jure quelque chose! Mais voici que le soleil se couche, il les prie de déposer leurs armes pour s'asseoir et délibérer une dernière fois. Ils obéissent et prennent place sur le gazon. Lui, il frappe des mains, donne un signal; — son sifflement était semblable à celui du serpent. — Des soldats, partout des soldats, des soldats...

« Ne m'interrogez pas; — j'ai porté le nom de cet homme, — je lui ai juré fidélité jusqu'au tombeau; — je ne vous le livrerai pas comme il a livré ses frères à l'ennemi.

« Et, maintenant, voici mon troisième nom sur la terre : déshonorée! Hommes, savez-vous pourquoi? Parce que le désespoir me déchira le cœur, — et qu'un jour vint où je fus aimée; — parce qu'en ce jour, je crus à la Beauté, à la Bonté, à la Sagesse sur la terre, — et que, mourante, je relevai ma tête et m'écriai : Oh! qu'il est bon de s'élancer du tombeau vers le ciel! — parce que j'ai franchement aimé! »

Alors elle se tut, immobile de nouveau et pâle comme l'albâtre. Et, quand le Voyant, l'adjura pour la troisième fois, elle ajouta tout bas : « Suivez-moi donc! — et, ôtant la lampe de dessous le crucifix, elle s'éloigna de l'endroit où gisait ce peuple de femmes et suivit un sentier tortueux à travers l'espace souterraine. Dans ces cachots étroits, les murs s'allongeaient devant elle sous la main qui les approchait, et portait la lampe aux douteuses lueurs!

Partout, des murs pleurant l'humidité; — partout, une voûte basse et étouffante. On n'entend pas le bruit des pas; — aucun souffle ne joue avec la flamme de la lampe. Le jeune homme avance et il se sent toujours plus languissant, plus faible, plus oppressé : — il lui semble que de tous côtés l'air manque à sa poitrine, qu'un poids invisible

l'écrase, que déjà le sang s'y glace; et il lui parut qu'il s'écriait lui-même : « Je n'irai pas plus loin ! »

La dame noire se retourna, et dit en élevant sa lampe au-dessus de son front : « Tu ne peux, toi qui es homme, toi fort et courageux, tenir une heure là où coulent et s'écoulent toutes mes années. — Retire-toi donc en paix. »

Et le Voyant demanda tristement : « Où donc est celui qui t'a aimée ? » — Elle, baissant les yeux, répondit : « Là où l'ont précipité ses destinées viriles ! — Il m'a arrachée à la solitude du cœur et m'a laissée dans la solitude de l'esprit. — Je l'aimais et il m'a quittée. » Et montrant une pierre éloignée qui blanchissait au milieu de ces ténèbres, elle dit : « Là-bas, déjà, mon âme repose enveloppée dans ses ailes : celle que vous voyez n'est qu'un corps, qui n'a pu mourir encore ! »

Et, sous le poids de la douleur elle tomba à genoux, criant : « Toi qui sais, dis-nous s'il en sera ainsi pour toujours ? » Alors, elle pleura pour la première fois.

Et le Voyant, lui posant la main sur le front : « Vous avez été jusqu'ici comme les lis divins qui poussent sans rien savoir de leurs propres couleurs et de leurs parfums. Voici que vient le jour où chacune de vous se changera en une rose pensante. Les cordes de l'inspiration échapperont des mains des hommes et passeront dans les vôtres. Et eux, penchés à vos pieds, ils imploreront de vous un chant consolateur, — une prophétie d'espoir, — une vision de beauté, — car ils auront alors pour destinée les soucis insupportables et les durs travaux. Mais vous, absorbées dans la contemplation de Dieu, vous ne jetterez pas un regard sur eux, vous n'entendrez pas leurs pleurs. Alors leurs cœurs éclateront, comme les vôtres depuis des siècles ! »

« Prononce encore une parole pour moi, » dit la dame noire, en priant le Dante du regard. Et lui : « Il en sera ainsi jusqu'à ce que sonne pour vous l'heure d'une nouvelle

transformation; — et de nouveau vous leur tendrez les mains; — et, par l'amour, vous sauverez leurs cœurs expirants; — et vous deviendrez comme leurs sœurs à jamais, leurs égales sur la terre et dans le ciel. » Et la femme noire pleurant avec une émotion toujours croissante, il ajouta : « Rappelle ton âme et ne crains rien, car si quelque chose pouvait périr, on verrait plutôt, dans les jugements du Seigneur, s'éteindre l'étoile de la gloire des hommes, que couler en vain les larmes d'une infortunée. »

Et quand, agenouillée, elle parut plus tranquille, le Dante l'abandonna — et marcha droit au tombeau, entraînant le jeune homme à sa suite, et lorsqu'ils eurent dépassé le tombeau qui blanchissait dans l'ombre, il dit : « En vérité, elle mourra dans ces ténèbres et reposera ici; — car le temps viendra; — mais il n'est pas encore venu. » Et, ayant béni la tombe, il s'enleva dans les airs, comme porté par sa propre force, vers les régions supérieures.

Et par l'ouverture du précipice, haut, bien haut au-dessus de lui, le jeune homme entrevit la voûte de granit du monde. A mesure qu'il remontait des profondeurs, elle s'élargissait dans sa lumière livide. — On entendait là-bas le bruit éclatant de mille cloches en branle et le retentissement incessant de pas hâtifs, d'un million de pas, et le gémissement des dalles qui criaient sous leur marche. Et quand l'apparition s'arrêta au bord de l'ouverture, et, d'un signe de main, entraîna le jeune homme comme un tourbillon ; — il distingua toutes les nations de la terre qui allaient vers le soleil jaune, et sous ce soleil, une estrade gigantesque, noire, sur laquelle des trônes brillaient dans le lointain.

Comme des vapeurs qui montent, comme des fleuves qui coulent, comme des troupeaux qu'on pourchasse, les foules roulent, se serrent, se précipitent les unes après les autres, toutes dans la même direction. Le son de cloches invisibles bourdonne dans l'espace ; — les vieillards et les jeunes gens,

les femmes et les enfants, viennent, passent, et se dépassent, pêle-mêle. — En vain les vieillards prient les jeunes gens de ralentir leur marche, de s'arrêter un instant, de les prendre avec eux. Ceux-ci ne se détournent pas, n'écoutent pas, ils courent! En vain de pâles vierges s'arrêtent et pleurant, supplient leurs frères, supplient leurs amants de les attendre. Eux ne prennent pas même le temps de se reconnaître ; — ils courent. — Et là aussi des mères avec des enfants à la mamelle passent à la hâte; — et soudain, de côté et d'autre un enfant, renversé dans la course, pousse un sanglot, étend les mains et tombe sur le carreau. De toutes parts, la foule presse et avance, et les mères ne se retournent ni ne se penchent, elles courent plus loin ! Le jeune homme s'arrêta au-dessus d'un de ces petits corps foulés aux pieds, demandant : « Maître! est-ce déjà l'heure du jugement dernier? » Et l'apparition, en se voilant la face : « C'est seulement l'heure du jugement des marchands ; — c'est l'heure de la Bourse et des marchés ! »

A ces mots, elle transporta le jeune homme à travers l'étendue du monde, de part en part, jusqu'au bord opposé où étaient ce soleil et cette estrade ; — et il sembla au jeune homme qu'il restait suspendu à la hauteur de cette estrade et plus bas que ce soleil, — comme porté sur les ailes de quelqu'un, — et la figure du maître s'enveloppa d'un grand mépris et disparut.

Et ce soleil semblait d'or, avec des rayons artificiels, — et l'estrade était de marbre noir, avec des escaliers qui conduisaient jusqu'aux trônes brillants. Sur ces trônes siégeaient les marchands élus parmi les races errantes de l'Orient, dans de longs vêtements, avec des barbes grises, et un bandeau de pourpre sur le front; — et sous leurs pieds gisaient d'énormes sacs, pleins de métal sonore.

Et parfois, il s'en échappait des cris interrompus; on eût dit des réclamations, des prières, des reproches. Et le jeune

homme reconnut que, dans ces monceaux d'or, les âmes des marchands pleuraient, cachées et enchaînées. Et plus les malheureuses se plaignaient, plus la colère des marchands augmentait; et, foulant les sacs aux pieds, ils faisaient taire ainsi les gémissements de leurs propres âmes.

Et quand les infortunées se taisaient, eux, d'une voix insouciante et rauque, ils commençaient à délibérer, désignant quelquefois de la main la cohue des peuples qui venaient à eux de toutes parts. Et, au-dessus des peuples en marche, s'élevaient dans l'espace des masses de nuages noirs, sillonnés de clartés fauves; et le jeune homme comprit que c'était la forme de toutes les âmes humaines réunies et surplombant leurs corps, au-dessus desquels elles s'étendaient telles que des vapeurs de sang, que des scories en fusion, qu'un immense brasier s'achevant dans les ténèbres.

Sous leur réverbération, comme sous un enfer aérien, s'avançaient les nations, semblables aux glaçons que charrie le fleuve, semblables à la tempête qui mugit. Parfois, montait le cri de ceux qui tombaient, le gémissement sourd de ceux qui étaient étouffés et foulés aux pieds. L'un des marchands se leva de son trône, fit un signe, et aussitôt, à côté de l'estrade, d'énormes dalles s'écartèrent, des caveaux s'ouvrirent, et il en sortit des soldats qui, à la file, muets, et comme des statues, allèrent, l'arme au bras, la baïonnette au bout du fusil, s'aligner sur trois rangs des deux côtés de l'escalier de marbre.

Et le grondement de la foule, le bruit, les gémissements, les appels redoublent; chaque race, chaque tribu, chaque multitude veut se frayer passage la première. Des masses formées de milliers de mains, de têtes et de poitrines, se renversent, s'abaissent; s'élèvent. Tantôt brille au-dessus d'elles le reflet de la sanglante lumière, tantôt l'air est gris, livide, lourd. Comme des trombes marines, comme un déluge d'onde et de nuées, elles parviennent enfin au pied

de l'estrade. Les soldats font résonner leurs armes et ajustent la foule; pour un instant, il se fait un grand silence, et un second marchand se lève et s'écrie : « Les marchés commencent. » Et le son des cloches, qui s'ébranlent encore une fois ensemble, va se perdre dans l'espace.

Alors, le marchand interroge les hommes sur les événements des jours passés; et, à mesure que d'en bas les voix des princes et des sages préposés aux hommes lui répondent, annonçant les dissensions et les massacres, les découvertes et les inventions, des associés, debout derrière lui, délibèrent et se concertent; et, de nouveau, il se fait un grand silence. On entend seulement le murmure de la voix des marchands dans le monde de granit. Les lueurs qui couraient dans l'atmosphère pâlissent, toutes les âmes des hommes pâlissent d'attente!

Quelques instants s'écoulèrent ainsi. Alors le marchand proclama de combien certaines valeurs avaient haussé et de combien certaines autres avaient baissé sur la terre. Et, de cette tourbe, qui retenait sa respiration, surgit une avalanche d'applaudissements et de malédictions, de cris et de sanglots. Des multitudes, les unes criaient : « Nous mourons de faim! » et les autres : « Vivent les marchands tout-puissants! » Les unes sautaient de joie, frappant des mains : « Nous avons gagné! » et les autres gémissaient : « Oh! marchands! oh! nos dieux! ayez pitié de nous! » Et ils recommencèrent à se quereller, à se battre, à s'égorger; de nouveau, parmi les corps, les uns roulèrent à terre et les autres marchèrent dessus, les écrasant sans pitié!

Le jeune homme aperçut beaucoup de ces cadavres foulés aux pieds devant l'estrade; — et, en passant en bon ordre sur ces cadavres, les vivants commencèrent à gravir les escaliers de marbre. En tête, marchaient les princes, le sceptre à la main, l'épée au côté, entourés des grands dignitaires des nations. Une voûte, formée par les baïonnettes des sol-

dats, s'éleva au-dessus de leurs têtes, protégeant leur marche, et, lorsqu'ils furent parvenus à la moitié des gigantesques escaliers, les marchands descendirent à leur rencontre et, leur ayant serré les mains, les conduisirent plus haut.

Derrière eux, se mirent à monter tous les industrieux de ce monde, les fabricants et les ouvriers, les prêteurs et les boutiquiers; les uns portaient des marchandises, les autres de grands sacs, d'autres encore d'ondoyants rouleaux de papier couverts d'écritures. A mesure qu'ils atteignaient à la moitié des escaliers, il leur était ordonné de s'arrêter, et une voix tonnante leur demandait d'en haut leur nom. Ils répondaient tour à tour par la dénomination du métier, ou de la marchandise, ou de l'industrie, ou encore par quelque chiffre; car, de nom propre humain, aucun d'eux n'en avait plus dans ce monde.

Et voici qu'à leur suite, du noir océan des peuples, se dégage une troupe de gens courbés et tristes, tenant à la main, portant sur leurs épaules, d'antiques glaives et de vieilles armures. Au même instant, le jeune homme entendit : « Regarde, ce sont les derniers descendants de la vieille noblesse. » Et, promenant ses regards autour de lui, il aperçut de nouveau l'Apparition à ses côtés.

Le cortége gravit les escaliers noirs jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la moitié; et là, sur un large gradin de marbre, chacun prit place et commença de la pointe et du marteau, à s'acharner sur l'arme qu'il avait apportée, à la frapper, à la briser. Et l'Apparition : « Regarde-les! Ils cherchent à extraire l'or de Damas et les turquoises de Perse des boucliers de leurs ancêtres, et ils arrachent les diamants ternis par les siècles des masses d'armes et des sabres, afin de porter aux marchands et de leur vendre les derniers vestiges de l'ancienne gloire. » Et, pendant que l'ombre du Dante se plaignait ainsi, eux, ils jetaient en bas les fragments de

leurs armures; heaumes, cuirasses et dagues résonnaient en tombant sur le marbre et se brisaient avec éclat.

Et les fils des preux se levèrent et montèrent plus haut, tendant vers les marchands leurs mains pleines d'or et de joyaux étincelants, — et, avançant toujours, ils suppliaient d'une voix humble qu'il leur fût permis d'entrer parmi les princes et les commerçants. On leur fit signe d'en haut que leur prière leur était accordée! — Ils remercièrent, et ayant élevé la voix, ils se mirent à marchander sur le prix de leurs objets précieux! Les traits du Dante se crispèrent, le sang jaillit de ses lèvres déchirées, et il gémit : « L'enfer des anciens ne m'a point tant fait de mal! »

Et il posa sa main aérienne sur la tête du jeune homme, disant : « Souviens-toi... » Mais, au même moment, il sembla qu'il disparaissait de nouveau, se fondait dans la transparence de l'air, et n'était plus!

Un cri funèbre, un cri furieux se détache maintenant du milieu de ce monde, là où est l'abîme, et volant au-dessus des nations, vient se briser contre l'estrade. Les princes et les grands pâlissent un instant, — mais les marchands ne changent pas de visage, — seulement un sourire effleure leurs lèvres, tandis qu'ils caressent leurs barbes grises.

Et voici que, par le centre même de la noire multitude, des formes géantes se frayent un passage : elles avancent et grandissent. A mesure qu'elles approchent, le jeune homme reconnaît les douze qui furent sacrés, et le treizième, leur chef, qui tenait dans sa main droite le stylet et dans l'autre la coupe.

Et, pendant qu'il avançait, son visage planait au-dessus des têtes humaines : la puissance y affluait, et le génie s'en échappait en étincelles. Il amena les siens jusque sur la première marche; — là, il leur ordonne de s'asseoir et d'attendre. Seul, sans demander de permission à personne, il écarte de la main les baïonnettes des soldats, il monte; —

énorme, irrésistible, secouant sa crinière de cheveux comme le lion!

Et l'un des marchands descendit vers lui et l'introduisit au faîte même de l'estrade, au milieu du cercle délibérant. En ce moment, il sembla au jeune homme que, tout à coup, les yeux du géant perdaient leur flamme et que la colère mollissait sur son front. Pourtant, debout, au milieu des marchands, il s'écria d'une voix retentissante comme le tonnerre : « Au nom des opprimés et des misérables, je vous somme pour la dernière fois : — le partage ou la mort! » Et ce cri, les douze martyrs laissés au bas de l'estrade l'accueillirent avec enthousiasme, — et parmi les multitudes plusieurs le répétèrent, — et l'abîme le renvoya comme un écho sonore!

Le géant se pencha et jeta à terre son poignard à double tranchant, — puis, il se courba davantage encore et s'affaissa jusqu'à ce que son front eût disparu des yeux des nations, — et, ainsi courbé, il s'assit sur un des trônes marchands et demanda à voix basse : « Parlez vite; — combien donnez-vous pour cette coupe de sang? »

Et quand les marchands lui eurent fait connaître le prix qu'ils avaient fixé, il répliqua : « Ce n'est point assez pour ce sang aujourd'hui. Est-ce que vous savez ce qui se passe dans l'abîme? Avez-vous eu jamais le courage d'y descendre? — Maintenant, réunis ensemble, ils hurlent là-bas et attendent mon retour en se labourant la poitrine de leurs ongles et en s'arrachant les cheveux de rage! Déçus aujourd'hui encore après tant de déceptions, peut-être se révolteront-ils; — peut-être ne sera-ce plus avec des flatteries, des habiletés de phrase et des promesses, mais avec ce poignard, qu'il faudra les apaiser. Et vous, vous marchandez, ici, avec moi! O marchands et maîtres de la terre, le cours fortuné de vos jours ne vaut-il pas un peu d'or? » Et les marchands : « Ne répètes-tu pas, chaque jour, la même

chose? cependant, pour que tu ne réclames point, nous augmenterons le prix du sang que tu nous a apporté. » Et, se concertant entre eux, ils lui offraient davantage. Mais il répliqua de nouveau : « Ce n'est point assez pour ce sang, aujourd'hui. » Et, levant la coupe, il feignit de vouloir quitter le trône.

Alors, l'un des marchands détacha du bandeau de pourpre qu'il portait sur le front, un énorme diamant et dit : « C'est un clou de la croix du Golgotha qui se transforma ainsi la nuit où votre Dieu expira. Le lendemain matin, mon ancêtre l'arracha du bois. Depuis ce temps, nous le conservons dans ma famille. Te contenteras-tu de ce diamant, pour le sang de tes frères? »

Le géant jeta un coup d'œil, — puis il abaissa la coupe, versa tout le sang qu'elle contenait sur le marbre noir aux pieds des marchands, disant : « Le clou est à moi. » Le juif lui jeta le diamant dans la coupe vide qui rendit un son plaintif.

Et le chef des sacrifiés se leva et se remit en marche vers les nations du monde. En descendant, il se répandait en malédictions et en menaces jusqu'à ce qu'il parvint près des siens qui lui demandèrent : « A quand? » Il leur répliqua d'une voix fière : « Suivez-moi maintenant; — il n'est pas temps encore, — mais l'heure viendra! » Et, les entraînant à sa suite, il se frayait un chemin à travers la multitude, du côté de l'abîme.

Alors, le marchand orateur annonça aux nations, qu'il y avait paix complète et absolue sécurité sur terre; — qu'il était loisible à chacun de monter et de descendre, et de traiter de l'achat et de la vente! Sur les trônes, en haut, s'assirent tous les marchands et tous les princes, — à leurs pieds, le cortége de nobles se coucha sur le marbre; — ils appuyaient leurs têtes sur les sacs sonores dans lesquels gémissaient les âmes des marchands; — ils serraient dans

le creux de leurs mains les joyaux détachés des armures, — et ils gisaient ainsi immobiles, désarmés, les sourcils froncés, une grande larme dans l'œil! Et le vulgaire des hommes roulait, sans cesse, sur les escaliers, de bas en haut et de haut en bas, comme deux courants contraires, — et il s'éleva un bourdonnement de gens se disputant et s'accordant sur les prix, — et, en bas, la multitude mugissante, elle aussi vendait et achetait!

Et là, il y avait également des groupes lugubres qui criaient qu'ils avaient à jamais perdu leur pain, — mais personne ne les écoutait. Debout des files entières de gens se tenaient, comme malades et grelottant de froid, mais personne ne daignait les voir. De place en place gisaient des corps écrasés remuant encore les lèvres et murmurant: « Au secours! » mais personne ne leur tendait la main!

Et, pendant que ces choses se passaient sur terre, la réverbération de toutes les âmes, qui avait inondé d'abord l'espace de ses lueurs sanglantes, revêtait des teintes livides. Comme si c'eussent été des cœurs éclatant les uns après les autres, s'éteignaient et tombaient tous ses feux, ses lumières, ses rayons. Puis, s'accrochant aux corniches de granit, la fumée, comme une noire coupole, surplomba les murailles du bâtiment, — obscurcissant le soleil jaune, — et l'immense bâtiment fut noyé dans l'ombre, des fondements au faîte. Seuls, les marchands au milieu de cette nuit, brillaient sur leurs trônes. Et le monde était comme une Bourse, sombre, — et eux étaient comme les rois du monde!

Et tous ces tableaux, glissant les uns sur les autres, commencèrent à se confondre et à se dissiper sous l'œil du jeune homme. Dans le brouillard toujours plus lugubre et plus épais, apparut, de nouveau, la figure du Dante triste mais tranquille, — et le jeune homme entendit: « Détourne-toi de cet enfer des vils! » et, à ces paroles un froid vivifiant comme le souffle du vent, la nuit, effleura ses tempes.

L'Apparition le prit par la main et marcha la première sur des nuages blancs et silencieux, au milieu du parfum d'une herbe invisible. De temps en temps on voyait poindre le saphir des cieux, — de petites étoiles miroitaient au loin; — mais voici que tout à coup un profond gémissement, accouru de derrière ces nuages, les remplit, puis expire, — et à peine avait-il expiré, qu'un second s'éleve, — puis un troisième, — et un quatrième. Et les nuages d'argent s'entr'ouvraient comme une bande de cygnes effarouchés.

Et il sembla au jeune homme qu'il s'arrêtait sur l'un d'eux en même temps que le Voyant, — et que de là, comme d'un perron élevé, ils regardaient une vaste plaine et un cercle de pur azur qu'éclairait la pleine lune. Et il lui sembla que devant lui, dans ces plaines, il voyait comme une forêt d'arbres maigres et hauts, — semblables à des sapins, — mais étrangement taillés; — car ils n'avaient que deux branches et se dressaient chacun au-dessus d'un tertre. Les gémissements cependant ne cessaient pas mais revenaient plus fréquents — et chacun d'eux agitait l'air comme un coup de foudre, — et retentissait au loin, comme le cri de mort de milliers d'hommes souffrant ensemble! L'Ombre demanda : « Vois-tu le purgatoire des jours présents? » Et le jeune homme : « Sauf ce ciel et ce bois, je ne vois rien. » Alors le Voyant éleva lentement les mains, disant : « Une seconde fois, tu vas recevoir le don de la vue; car, du regard dont tu pénétrais les vils, tu ne peux contempler les généreux. Mais auparavant, écoute attentivement ce que j'ai à te dire.

« La mort n'existe pas; — il n'en existe que l'affreux semblant. Le Seigneur ne l'a conçue nulle part ni jamais, car lui-même il vit partout et toujours. Aussi personne ne périt éternellement que par une volontaire et suprême dégradation; et pour qui finit ainsi, il n'est plus ni existence ni tombeau. — Il s'est dégradé jusqu'au néant, il s'est ab-

sorbé dans son avilissement. Peut-être, dans des milliers d'années, se réveillera-t-il quelque chose en lui... — Mais non, celui-là ne se purifie ni ne ressuscite; mais qui doit revivre doit se transformer et chaque transformation porte temporairement l'apparence de la mort! Telle est l'épreuve du tombeau! Pleine de railleries, de larmes, de douleurs et d'illusions. Les individus et les races, l'humanité et les mondes doivent la subir; — chaque immortel doit la traverser. Qui ne l'a point supportée, a péri à jamais. Sois donc d'un cœur de lion maintenant, car ces épreuves se dérouleront devant toi. » Et, posant ses doigts sur ses paupières, il souffla dessus.

Et il sembla au jeune homme que, de chaque sapin de cette forêt sortait la forme d'un homme crucifié. Il vit alors une multitude de corps suspendus en l'air, sanglants, palpitants; — le nombre en augmentait sans cesse. A la blême clarté de la lune, leurs rangs se succèdent, s'étendent, se prolongent, là, là-bas, encore, plus loin, toujours, jusqu'à l'horizon! — tout l'espace est vivant, bruyant, expirant avec eux. Et le jeune homme reconnut que c'était une nation entière étendue dans la passion du Christ, au-dessus de son propre sol; — et son regard s'inonda de larmes!

Et l'Ombre dit : « Regarde; malgré ton horreur, ne te détourne pas! Pour vaincre la souffrance, il faut la science de la douleur. Vois comme dans cette forêt sans bornes, par un travail prémédité et puissant, chaque arbre dépouillé de ses branches est devenu une croix. Vois comme chaque croix s'élève au-dessus d'un tertre de décombres amassés; et ces décombres, ce sont les ossements des églises et des châteaux jadis vivants! — Partout entre chaque tertre, des intervalles égaux; nulle part d'arbrisseaux ou de gazon. Comme l'on transforme des blocs de rochers en une ville, on a transformé ces forêts en un cimetière de tortures. Ce n'est qu'un parfait bourreau qui mesure ainsi la douleur, qui dispose ainsi la mort! »

Et le jeune homme regarda de nouveau, et il lui sembla que, sur tous ces tertres, il apercevait comme des rubans de brouillards argentés par la lune ; — et quoiqu'il n'y eût aucun vent, — tantôt ils s'élevaient, tantôt ils s'abaissaient, — comme s'ils souffraient aussi et étaient inquiets. Et le jeune homme reconnut que c'étaient des rangées de femmes et d'enfants, vêtus de blanc et debout sous les croix. Et il voyait leurs mains levées vers le sommet des arbres, on eût dit de blanches ailes qui voulaient et ne pouvaient, dans leur vol, atteindre assez haut, — et qui, d'impuissance, retombaient à terre. Alors commença un chant de tressaillements et de prières qui s'absorbait dans les larmes !

Et le sang ruisselait d'en haut sur ces foules neigeuses, se déversait sur elles et coulait parmi les tertres, et on y entendait comme le grondement de torrents qui enflent. Il sembla de nouveau au jeune homme que l'Apparition s'adressait à lui : « Ne te détourne pas de ces multitudes qui fondent en fleuves de sang ! Maintenant tous ces crucifiés vont ressentir le frisson de la mort et de la transition ; — ils ne pourront expirer, mais ils seront livrés à l'agonie, et il faut que tu le contemples ! Je te l'ordonne, regarde ! »

Et au même instant roula comme le tonnerre le cri de tant de victimes, — et tous les arbres, jusqu'aux limites extrêmes de la plaine, craquèrent ; — et ces voix déchirantes agitèrent l'air comme un ouragan ! Tous les corps, comme saisis d'un même soubresaut de douleur, se secouent et se débattent sur leurs croix ; — et comme après un coup de foudre, la pluie d'été, ainsi partout jaillissent des ruisseaux de sang plus épais. Puis cette tempête de tortures s'apaise doucement, — la plaine, graduellement, redevient silencieuse ; — de nouveau toutes les croix sont dans l'immobilité et l'ordre ; — de nouveau tout est muet, on entend seulement la chute incessante du sang !

Mais un rire monte et fend l'air ! Le jeune homme jette

les yeux dans sa direction, immédiatement sous lui ; — et là, en plein champ, devant le premier rang des croix, se détache en noir un tertre plus élevé, composé de décombres et de charbons, — comme les débris d'une ville après un grand incendie ; — et dans ce monceau de cendres, percent des restes de canons et des armes brisées ; — et il en suinte une fumée livide qui s'enroule autour d'un géant debout sur ces ruines.

En ce moment, un rayon de lune tomba sur lui, éclaira sa couronne d'acier et permit de distinguer son manteau de soldat serré par une chaîne ; mais, au lieu d'un glaive, pendait à cette chaîne un fouet de cuir qui descendait jusqu'aux pieds du monarque. Et chaque fois que le gémissement des crucifiés se fait entendre, il tend la tête en écoutant ; — et quand résonnent les sanglots des femmes, il y répond par un battement de mains. Et l'ombre du Dante dit : « C'est un bourreau parfait ! Écoute, maintenant, il va les tenter ! »

Et il sembla au jeune homme que le géant couronné se penchait de son monticule et tendait une main vers la foule suppliciée, tandis qu'il tenait l'autre sur sa ceinture de chaînes et sur son fouet, comme sur un glaive, — et il criait : « Oubliez le passé, renoncez à l'avenir, reniez la patrie et Dieu ! C'est moi qui serai votre passé, votre avenir, votre patrie et votre Dieu ! Adorez-moi et de même que j'ai ordonné de vous clouer sur ces croix, j'ordonnerai de vous en détacher. J'appellerai mes esclaves et ils vous délivreront, et je ferai de vous un peuple heureux ! Je vous donnerai à manger et à boire, et de tout en abondance. Et vos corps, exténués et mutilés reprendront encore leur vigueur, et engraisseront ! »

Mais les multitudes crucifiées ne répondent pas ; — elles ne profèrent pas même de plainte. Seulement le sang dont le sol était inondé s'amasse en torrent et va, comme une vague de la mer, battre le tertre, et dans le bruit de ce choc

le jeune homme entendit : *Non*. Et les foules neigeuses des femmes ne répondirent pas ; — seulement, lorsque la lame revint en arrière, elles se baissèrent et relevèrent leurs enfants ; — et tous ces petits enfants soulevés en l'air crièrent : *Non!* Et à peine le murmure de ces milliers de petites voix se répandit-il, qu'une grande clarté inonda l'espace, — et le jeune homme leva les yeux!

Et là-haut, bien haut, au sommet de la sombre voûte d'azur il semblait que des profondeurs célestes descendaient deux voies lactées formant une immense croix blanche et lumineuse ; et, sur cette croix, on voyait étendue une forme qui approchait de plus en plus. Ses bras étaient déployés au-dessus du monde et leur arc s'élargissait et grandissait à chaque instant. Et sur son front qui plongeait dans les cieux, le jeune homme aperçut une couronne d'épines, comme des foudres se consumant en silence, — et dans le creux de ses mains et à ses pieds, il aperçut trois blessures brillantes comme trois lunes rouges, — et incessamment il en coulait comme des arcs-en-ciel de sang, — et chaque arc-en-ciel en tombant, s'éparpillait en un essaim d'étoiles qui se dispersaient et éclairaient l'espace. Et ainsi, dans la gloire et dans le sang, crucifiée et créant continuellement, la figure s'abaissait toujours, toujours plus bas, ensoleillant les abîmes devant soi, — jusqu'à ce que les voies lactées qui la portaient devinssent comme deux incommensurables anneaux d'argent, du levant au couchant et du midi au nord, encerclant l'horizon ; — jusqu'à ce que du sang qui coulait il se créa un million d'étoiles, comme un voile étoilé qui la recouvrit entièrement. Et seul, son regard perçait encore comme deux éclairs vivants qui ne se dispersaient pas dans le monde entier, mais allaient droit en bas, du ciel à la terre et tombaient en plein sur la forêt des crucifiés.

Et dans ce regard divin se dessinèrent tous les corps pâles et ensanglantés — et toutes les têtes, à l'aspect

cadavérique et aux yeux éteints. Et il sembla au jeune homme qu'il voyait toute la nation suppliciée nageant dans une mer de lumière céleste — et il s'écria : « Trop tard ! trop tard ! »

Alors, l'ombre du Dante, agenouillée sur un nuage, se leva et dit : « En vérité! en vérité ! C'est ici le purgatoire des jours présents, car tout corps y subit sa passion ; mais sur l'âme de cette nation veille lui-même le Très-Cher, le Mystérieux ! » Et comme le jeune homme pleurait, se frappait la poitrine et ne pouvait se calmer, le maître ajouta : « Ne pleure pas sur eux, mais sur ces autres qui habitent le monde de granit; car là-bas, c'est l'enfer, la dissolution et la condamnation! Ici ce n'est que la douleur! Ne t'ai-je pas dit : De la douleur, l'esprit ressuscite; — de l'infamie seule, il n'y a pas de résurrection ! » Et pendant qu'il parlait ainsi, le rideau des nuages s'abaissait, — et la plaine, le bois, le ciel et le regard de feu de la figure divine disparaissaient.

Mais l'air devient plus frais, plus léger, plus clair. La couronne qui brillait au front du Voyant s'éteint. Il sembla au jeune homme qu'il voyait de nouveau l'intérieur d'une chapelle, et les plaines, les montagnes, le soleil levant, et il étendit les mains en s'écriant : « Maître ! maître ! montre-moi le ciel, lui troisième — sur la terre ! »

L'ombre du Dante se condensa encore une fois en une forme, et apparut en entier au milieu de la lumière qui arrivait. Mais sa voix était autre, comme déjà lointaine, et revenant à la gloire, là d'où il était venu : « Jusqu'à présent, dans votre monde, il n'y a qu'enfer et purgatoire! Mais l'Esprit du Seigneur a élu sa demeure dans vos poitrines! Vous êtes comme des abîmes, et dans vos profondeurs il se cache aussi de l'azur. Que la foi l'inonde de sa lumière, que votre volonté sainte le fasse remonter au dehors et qu'il vous entoure de toutes parts, qu'il remplisse

votre horizon. C'est le miracle de l'amour. Alors le ciel commencera à poindre sur la terre. Mais veillez attentivement, aucun autre chemin ne vous y conduira : ni l'aveugle hasard, ni une destinée fatale, ni le caprice de la licence, ni l'illusion de l'orgueil! Et, malheur aux siècles! si la violence infernale attente au bien de Dieu. Car Dieu, votre créateur, vous a respectés au point de vous laisser libres de s'attaquer à Lui, et de Le vaincre par votre mal — mais vaincu, Celui qui est l'Être même de chaque être, vous abandonne et il vous reste en échange l'éternel manque, l'éternel vide, l'éternel rien. Ainsi donc, veillez sur le sort de votre planète! »

Et s'évanouissant au milieu de la lumière du matin, — laissant dans l'air une dernière trace argentée, — par des cercles toujours plus larges, toujours plus transparents, — comme un tourbillon d'eaux agitées, — comme le souffle des vents qui s'apaisent, — comme le songe qui passe, — la figure du Dante s'en alla dans l'espace, — au loin, dans la lumière du soleil ; — elle s'en alla dans l'invisible infini!

III

Le carnaval sur la place Saint-Marc, à Venise. — L'église Saint-Marc et le palais des Doges au fond. Sur la place, une foule de masques sous les portiques. — *Le jeune homme* et *le banquier-prince* entrant.

CHŒUR DE GRECQUES.

Eulaloe-lana! Nous nous sommes enfuies de l'Archipel, nous nous sommes enfuies du sérail du pacha infidèle. Vois-tu le feu de nos regards? Ote-nous le masque, ôte-le! *Eulaloe-lana!*

CHŒUR DES VÉNITIENNES.

Sur la noire gondole voguaient jadis, patriciens et patriciennes! se balançaient roses, velours et perles, glaive, guitare et stylet! autour murmurait la vague!

Aujourd'hui encore vogue la gondole, aujourd'hui encore pendent les roses, et la vague soupire! Le reste où est-il? Seule et vide, la gondole noire, avec cette guirlande de roses fend l'onde!

CHŒUR DES BOHÉMIENNES.

A nous ici, à nous! Pour un denier, l'avenir! pour un denier, la destinée! Un denier! s'il vous plaît, un denier!

L'UNE DES BOHÉMIENNES.

Arrête-toi, jeune seigneur!

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi m'arrêtes-tu, petit masque?

LA BOHÉMIENNE.

Donne, donne-moi ta main!

LE JEUNE HOMME.

Tu veux me lire mon sort?

LA BOHÉMIENNE.

Que de sentiers croisés dans la paume de cette main! Il y a abondamment de tout : amour, — désespoir, — suicide, tempêtes, — désastres, — bonheur, — inspiration, — folie. — Prends garde aux femmes, prends garde!

LE JEUNE HOMME.

Alors, lâche-moi, pour que je me conforme à ton avertissement.

LE BANQUIER-PRINCE.

Monsieur le comte, vous n'avez sans doute jamais vu de votre vie un carnaval pareil?

LE JEUNE HOMME.

Jamais en effet. Quelle foule bigarrée! quel grondement et quels cris!

LE BANQUIER-PRINCE.

Dès que j'eus reçu, avant-hier, la lettre de Rothman et Cie, le vrai roi des Bourses européennes, qui vous recommande à moi, monsieur le comte, aussitôt, je me mis en tête de vous servir moi-même, monsieur le comte, de guide au milieu de cette fête. — N'ai-je pas bien fait? n'est-ce pas divertissant et agréable, cher comte?

LE JEUNE HOMME.

Ce que je trouve de plus agréable, c'est que ce ciel azuré soit sans masque, que ce soleil soit sans masque, que l'air soit si embaumé du parfum des violettes et des roses que ces êtres grotesques se lancent en pleine poitrine! Et cette église dont la mosaïque resplendit comme l'arc-en-ciel! et ce palais ceint de pilastres de dentelles! et, plus loin, cette mer pareille à un bouclier d'argent!

LE BANQUIER-PRINCE.

Rentrons sous les portiques. — C'est là qu'il y a le plus de masques comme il faut. Je pourrai vous montrer, monsieur le comte, les personnes de notre société.

LE JEUNE HOMME.

Il est dommage que de là on ne voie ni cette mer, ni ce ciel. Mais, puisque vous le voulez, prince, allons!

LE BANQUIER-PRINCE.

Vous devez, monsieur le comte, avoir du talent pour peindre les paysages, puisque vous vous préoccupez toujours ainsi de l'air et de l'eau?

LE JEUNE HOMME.

Nullement; — mais pour moi, surtout dans ces contrées, l'œil de Dieu perce au travers!

LE BANQUIER-PRINCE.

Ah! ah! ce n'est que pour cela! Je vois, cher comte, que vous êtes exalté; — d'ordinaire, la jeunesse, l'imagination... Et moi j'étais aussi comme cela; seulement, le temps me manquait pour de semblables aperçus. Il fallait, sous les yeux de mon père, rester assis au bureau, cloué à mon pupitre du matin au soir; — autrement, nous ne serions jamais devenus prince; mais j'étais absolument ainsi quand j'avais dix-huit ans.

Voilà qu'un de mes agents me cherche; je vous prie de m'excuser pour un moment, comte. Eh quoi! Petrucio?

L'AGENT.

Les valeurs métalliques sont à 102 1/4.

LE BANQUIER-PRINCE.

Attendre encore jusqu'à ce qu'elles soient à 103; et alors lancer en masse.

L'AGENT.

Et si elles ne montent pas si haut?

LE BANQUIER-PRINCE.

Doute que le soleil éclaire, mais ne doute jamais lorsque je te prédis quelque mouvement de bourse : dans deux heures, ce sera à 103.

L'AGENT.

Mais, Altesse, si nous jetons à la fois tout sur le marché, on dit que la maison Pignatelli et Mertch en souffrira notablement, et tombera peut-être.

LE BANQUIER-PRINCE.

C'est justement pour cela, justement pour cela. Pars!

(Au jeune homme.)

C'est un employé encore très-inexpérimenté et nouvellement entré dans ma banque, mais il se formera. Et moi aussi j'étais absolument comme cela, quand j'avais dix-huit ans. Voyez-vous, cher monsieur, cet arlequin?

LE JEUNE HOMME.

Je le vois.

LE BANQUIER-PRINCE.

C'est mon ami le plus intime, mon véritable ami! marquis, grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison d'or, le commandeur Moncenigo, le plus ancien gentilhomme de toute la Vénétie.

LE JEUNE HOMME.

Avec ce nez d'un demi-pied, ces étoffes clinquantes et cette queue noire par derrière?

LE BANQUIER-PRINCE.

Oui, c'est celui-là même! Comment vous portez-vous, Moncenigo? Je vous ai de suite reconnu sous votre masque. Voici un de mes amis, un comte de Pologne, qui m'a été recommandé avant-hier par Rothman et Cie.— Faites connaissance, messieurs! Je vous demande pardon, cher comte, votre nom slave est si difficile que je ne puis... Mais Moncenigo

est déjà passé; — il court après cette jeune fille en domino rose.— A une autre fois la présentation! N'est-ce pas, quel beau et souple cavalier? — Ce costume mi-diable, mi-arlequin, lui va à ravir.

LE JEUNE HOMME.

Chez nous, en Pologne, s'il se déguisait ainsi, on dirait...

LE BANQUIER-PRINCE.

Que dirait-on?

LE JEUNE HOMME

Cela s'est fondu sur mes lèvres.

LE BANQUIER-PRINCE.

Mais dites, mon cher... Je suis très-curieux!

LE JEUNE HOMME.

Les mots se sont envolés.

LE BANQUIER-PRINCE.

Mais, je vous en prie!

LE JEUNE HOMME.

Vous permettez, prince?

LE BANQUIER-PRINCE.

Je l'exige absolument; ce doit être quelque chose d'amusant.

LE JEUNE HOMME.

Vous l'ordonnez expressément, prince?

LE BANQUIER-PRINCE.

Il le faut, mon cher; apprenez-moi ce que l'on dirait du plus magnifique de nos élégants si humoristiquement masqué?

LE JEUNE HOMME.

On dirait, prince, que c'est le fils dégénéré de dignes ancêtres.

LE BANQUIER-PRINCE.

Et cela, pourquoi? Il n'a pas perdu un sou de leur fortune; jusqu'à présent, il a tout.

LE JEUNE HOMME.

On dirait que, tant que sur vos places les envahisseurs se promènent le sabre au côté et l'orgueil au front, vous devez, non pas vous déguiser en arlequins, mais vous préparer dans le silence à devenir les vengeurs de votre antique république.

LE BANQUIER-PRINCE.

Les coutumes nationales diffèrent. Je vois, comte, que vous êtes aussi exalté en politique; j'étais tout à fait comme vous, quand j'avais dix-huit ans! Voyez-vous, ce moine en froc et en sandales? C'est le premier peintre d'ici. — Bonjour, Arpeggiani! N'oubliez pas mon dîner, mercredi, à sept heures précises. — Cher comte, remarquez que je protége énormément les arts. Trois fois par semaine, j'invite tous les artistes, qu'ils se distinguent par le pinceau, la musique, ou les vers. Que voulez-vous, comte! quand on a des millions, il faut être magnifique. L'argent, aujourd'hui est ce que la papauté était jadis. On a, par conséquent, des devoirs. Il faut faire quelquefois des largesses! Ah! ah! ah! Si bien que les hommes, naturellement flatteurs, disent que je suis le Mécène de cette ville; d'autres, que je dois au moins être de la famille des Médicis. A la vérité, il est possible que nos races se soient croisées, je ne sais quand. Ah! ah! ah! Regardez donc à gauche, comte!

LE JEUNE HOMME.

Et quoi?

LE BANQUIER-PRINCE.

Au milieu de ces deux rangs de masques qui se sont entr'ouverts, la plus belle femme de tout Venise s'avance en face de nous.

LE JEUNE HOMME.

Celle qui s'appuie sur le bras de ce cavalier élancé?

LE BANQUIER-PRINCE.

Celle-là même, en robe noire, sans masque. Il est seule-

ment dommage, incontestablement dommage, que, depuis un certain temps, elle maigrisse sans cesse. Examinez-la bien. *Per Bacco!* voilà au moins des traits, un regard, une démarche, une démarche de grande dame!

LE JEUNE HOMME.

Réellement elle a quelque chose de royal.

LE BANQUIER-PRINCE.

Que vous disais-je!

LE JEUNE HOMME.

Mes genoux plient d'eux-mêmes.

LE BANQUIER-PRINCE.

Cher comte, vous pâlissez; — vous trouvez-vous mal?

LE JEUNE HOMME.

Non, non! Oh! écoutez! je voudrais être en ce moment le bouquet de violettes que vous tenez à la main; vous me prendriez et me jetteriez sous ses pas!

LE BANQUIER-PRINCE.

Je vois que monsieur le comte est aussi exalté quant aux femmes; j'étais absolument comme cela, lorsque j'avais dix-huit ans. Je m'engage, en conséquence, à vous faire faire connaissance avec la princesse. Mais c'est impossible maintenant, puisqu'elle se hâte évidemment, et que le prince est avec elle, et c'est un seigneur dans toute la force du terme, et, entre nous soit dit, c'est... c'est...

LE JEUNE HOMME.

Elle a passé, elle a passé comme un rêve!

LE BANQUIER-PRINCE.

Comment le dire? C'est... c'est... un homme extrêmement grave, en outre, extrêmement poli, mais d'une singulière façon. On le dit aussi un esprit profond. — C'est une grande figure. Vous comprenez? je ne sais comment vous expliquer?... c'est un terrible homme!

LE JEUNE HOMME.

Comment ?

LE BANQUIER-PRINCE.

Seulement, pour l'amour de Dieu, ne le répétez à personne, cher comte ; moi, vous comprenez, je suis sincère et franc avec vous; car vous m'êtes recommandé, monsieur le comte, par Rothman et Cie. C'est pourquoi je vous dis ce que je ne dirais pas à un autre, à personne autre recommandé par une maison moins fondamentale. Jamais je ne le dirais, parole d'honneur ! Mais, en revanche, ne me trahissez pas devant qui que ce soit. M'en donnez-vous votre parole d'honneur ?

LE JEUNE HOMME.

Regardez-moi dans les yeux. Est-ce que je ressemble à un traître? D'ailleurs vous ne m'avez rien révélé, absolument rien ; vous m'avez seulement dit que c'était un terrible homme...

LE BANQUIER-PRINCE.

C'en est déjà trop comme cela ! Allons plus loin, ne nous arrêtons pas ici, détournez les yeux, comte ; on dira encore que vous regardez non pas madame, mais monsieur ! que vous suivez ses mouvements ! Dieu sait ce que les hommes n'inventent pas !

LE JEUNE HOMME.

Qui est-il, ce monsieur? Dites-le moi enfin.

LE BANQUIER-PRINCE.

Le prince Rahoga, un homme très-remarquable... Venez ici, comte, entrons dans ce recoin.

LE JEUNE HOMME.

Et elle ?

LE BANQUIER-PRINCE.

C'est sa femme.

LE JEUNE HOMME.

Sa femme !

LE BANQUIER-PRINCE.

Oui!

LE JEUNE HOMME.

Est-il certain que ce soit sa femme?

LE BANQUIER-PRINCE.

Eh oui! Quelle question!

LE JEUNE HOMME.

Sa femme, vous dites que c'est sa femme

LE BANQUIER-PRINCE.

Je le dis, je le répète, je le jure, aussi vrai qu'en ce moment vingt mille six cent cinquante et un napoléons d'or, ni plus ni moins, reposent dans le tiroir à droite de la caisse de ma banque! Vous êtes distrait, monsieur le comte. — En quoi cela peut-il vous étonner?

LE JEUNE HOMME.

Étonnant, cela ne l'est pas;... mais pénible!

LE BANQUIER-PRINCE.

Et pourquoi?

LE JEUNE HOMME.

C'est une manie. Je n'aime pas les femmes mariées. Allons plus loin. J'ai rencontré quelque part cette figure aérienne; mais où, où?

LE BANQUIER-PRINCE.

Sans doute en Russie, car elle est Russe.

LE JEUNE HOMME.

Pas de blasphème! Ce n'est pas vrai! C'est impossible!

LE BANQUIER-PRINCE.

Je sais sûrement qu'elle n'est ni Italienne, ni Allemande, ni Anglaise, qu'elle est de race slave.

LE JEUNE HOMME.

Elle doit être Polonaise.

LE BANQUIER-PRINCE.

C'est possible ; c'est, même, paraît-il, indubitable. Oui, vous avez raison, monsieur le comte. Vraiment je me rappelle maintenant avoir naguère entendu dire qu'il lui est échu un héritage en Pologne, dans cette Pologne qui est Russie.

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi donc, prince, vous êtes-vous imaginé qu'elle était Russe?

LE BANQUIER-PRINCE.

N'est-ce pas à peu près la même chose?

LE JEUNE HOMME.

Comme l'athéisme et la religion sont un, comme les lingots d'or et l'épée de Napoléon résonnent de même, prince!

LE BANQUIER-PRINCE.

Pour nous autres Italiens, il n'y a pas de différence; nous appelons du nom général de Russe tous nos hôtes du Nord!

LE JEUNE HOMME.

Mais dites-moi son nom polonais?

LE BANQUIER-PRINCE.

Quant à cela, je n'y réussirai point.

LE JEUNE HOMME.

Dites-moi, monsieur, tout ce que vous savez d'elle.

LE BANQUIER-PRINCE.

On racontait donc qu'un héritage imprévu lui était échu, et cela dans le voisinage de biens considérables que le prince lui-même possède aussi dans ces contrées ; c'est, à ce qu'il me semble, quelque part aux environs d'Odessa. On ajoutait même que le prince en était fort chagrin.

LE JEUNE HOMME.

Et pourquoi?

LE BANQUIER-PRINCE.

Otez-vous donc du chemin de ces mandarins qui courent! — Voyez-vous, monsieur, il paraît que le prince l'a prise sans dot, quoique d'une grande maison, — ordinairement de celles qui, ornées de blasons et couvertes de gloire, — ont négligé leurs intérêts et ne se sont point aperçues, comme nous autres financiers, que le mystère qui gouverne le monde, c'est l'argent! Oui, cher comte! Moi je me demande souvent, lorsqu'il m'arrive de me réveiller la nuit, comment Dieu a créé le monde sans argent ; il devait avoir un capital qu'il a semé! Est-ce que les étoiles ne sont pas ses ducats? Ah! ah! ah!

LE JEUNE HOMME.

Parlons de la princesse, de la princesse.

LE BANQUIER-PRINCE.

C'est pourquoi le prince, qui possède lui-même d'immenses domaines partout, en Autriche, en Silésie, en Italie et là-bas aux environs d'Odessa, était fâché qu'elle eût quelque chose en propre.

LE JEUNE HOMME.

Je ne conçois pas cela.

LE BANQUIER-PRINCE.

C'est cependant d'une clarté mathématique. La fortune, en effet, apporte l'indépendance, donne de la force, développe même l'esprit, la mémoire, la volonté, l'imagination! Et tous ces dons divins chez la femme sont la plaie des maris. Le prince avait, d'honneur, de quoi être fâché! Maintenant, plus moyen de la gouverner comme par le passé! Plus moyen de la fouler aux pieds! Plus moyen de l'enfermer sous clef! Elle trouverait quelqu'un pour enfoncer la porte! Voyez, comte, ce que l'argent signifie!

LE JEUNE HOMME.

Est-ce qu'en effet il l'opprimait, la tourmentait, l'emprisonnait ainsi?

LE BANQUIER-PRINCE.

On fait de sombres récits auxquels on peut ajouter foi ; car il est d'une jalousie incroyable et d'un despotisme de fer !

LE JEUNE HOMME.

Il faut que ce Rahoga soit un Satan?

LE BANQUIER-PRINCE.

Vous êtes inexpérimenté, comte ! Je vous prie, je vous supplie, je vous conjure, parlez plus bas ; — ne criez pas ainsi des noms propres à pleine voix, dans des lieux publics. De grâce !

LE JEUNE HOMME.

Je le lui dirais à lui-même, en face !

LE BANQUIER-PRINCE.

Peut-être serait-ce plus prudent que par derrière ; — car il pourrait pardonner ; — au lieu qu'ainsi, si on le lui répétait, il ne pardonnerait pas !

LE JEUNE HOMME.

Tous sont-ils donc ici ses parents, ses amis, ses serviteurs ?

LE BANQUIER-PRINCE.

Non ! — mais peut-être autre chose !

LE JEUNE HOMME.

Eh quoi ?

LE BANQUIER-PRINCE.

Figurez-vous, cher comte, qu'à la Cour il jouit d'une considération extraordinaire, inexprimable. Quoiqu'il ne remplisse aucun emploi distinct, quand il entre, les portes de la chambre à coucher impériale s'ouvrent d'elles-mêmes devant lui ; — et quand il sort, il règne ; — tous pâlissent ; — tous se précipitent à un signe de sa main !

LE JEUNE HOMME.

Mais il n'y a nulle part ici, sous le masque, ni Empereur, ni courtisans de Vienne, pour saisir mes paroles et courir aussitôt les lui rapporter. Je ne vois que des fous, ivres de carnaval, des Turcs sautillants, des Indiens, des dieux et des polichinelles!

LE BANQUIER-PRINCE.

Prêtez-moi l'oreille d'un peu plus près, comte!

LE JEUNE HOMME.

J'écoute!

LE BANQUIER-PRINCE.

Et il n'y a peut-être pas d'espions sur cette place de Saint-Marc?

LE JEUNE HOMME.

Comment? que dites-vous? Le mari de cette femme est de la police?

LE BANQUIER-PRINCE.

Par exemple! qui admet pareille chose? Allons donc! Ai-je dit rien qui ressemblât à cela? Mais comment donc, de la police! Est-ce que l'Empereur est un agent de police! Le gouverneur de la ville de Venise un agent de police? Et pourtant l'Empereur et le gouverneur lisent les rapports de la police!

LE JEUNE HOMME.

Alors, qu'est-ce que ce Rahoga? Dites-le moi une fois pour toutes et ne me laissez pas sur les épines!

LE BANQUIER-PRINCE.

Vraiment je ne réussirai pas, monsieur le comte, à vous décrire ce personnage avec plus d'exactitude. Il sait tout; — il a la haute main dans beaucoup de choses de l'empire, et il a une femme charmante, avec laquelle je m'efforcerai de vous faire faire connaissance. Pour quel jour, comte, dois-je an-

noncer votre visite dans son salon? car, si je ne me trompe, vous êtes déjà... amoureux! ah! ah! ah!

LE JEUNE HOMME.

Vous ne me comprendrez pas, monsieur; car la patrie polonaise est pour vous un pays fabuleux. — Vous ignorez quelles fleurs de sentiment produit la terre d'Europe la plus foulée, la plus labourée du soc des désastres, et arrosée des larmes des générations! Vous ne soupçonnez pas même l'affinité qui existe parmi ses enfants. Sans s'être jamais vus, dès que le sort les rapproche, ils savent aussitôt qu'ils sont égaux et semblables dans leur immense douleur. Il suffit qu'elle soit Polonaise, pour que moi, Polonais, sur cette terre étrangère, je reconnaisse aussitôt en elle une sœur!

LE BANQUIER-PRINCE.

Défendez-vous comme vous voudrez, comte, moi je maintiens que vous êtes amoureux; ah! ah! ah! Vous faites bien, quoique ce soit une difficile affaire! — Bien, sur l'honneur! Quelle taille! quels pieds mignons! bravo! bravissimo! ah! ah! ah!

LE JEUNE HOMME.

Prince, je dois encore vous avertir d'une coutume nationale.

LE BANQUIER-PRINCE.

Quelle coutume?

LE JEUNE HOMME.

Le Polonais était gai jadis; aujourd'hui, il s'est assombri dans la tombe, il n'aime pas la plaisanterie. Il ne la supporte qu'à la première fois, — à la seconde, il avertit, — à la troisième, il faut que le railleur ou lui périsse!

LE BANQUIER-PRINCE.

Mais ne vous fâchez pas, monsieur le comte, mais ne vous fâchez pas! Je ferai tout ce que vous voudrez. Comment

donc ! Vous m'êtes recommandé par une si bonne maison ! Par Rothman et Cie ! Une maison toute-puissante, fondamentale, éternelle ! Je n'ai pas eu l'idée de vous offenser, monsieur le comte ! Donnez-moi la main ! — Quand vous voudrez, je vous conduirai chez les Rahoga ; — aujourd'hui, dites, à neuf heures, voulez-vous?

LE JEUNE HOMME.

Je vous présente mes très-humbles remerciements, prince ; remettons cette inestimable faveur à plus tard. D'ailleurs, je parviendrai bien seul à eux, si telle est ma fantaisie.

LE BANQUIER-PRINCE.

Ordonnez seulement, cher. A l'instant même où cela vous passera par la tête, à chaque minute, je suis à vos ordres !

LE JEUNE HOMME.

Daignez permettre, prince, que nous passions à un autre sujet de conversation. Je vois que quelqu'un encore est à votre poursuite.

LE BANQUIER-PRINCE.

Mon autre agent. Et quoi, Gregorio?

L'AGENT.

Il y a une demi-heure, ils sont montés à 103. Aussitôt, nous avons tout vendu en masse. Pignatelli et Mertch sont en baisse et Votre Excellence en hausse !

LE BANQUIER-PRINCE.

Parfait, Gregorio ! Je savais que cela arriverait ainsi. Donc Pignatelli et Mertch sont certainement en baisse?

L'AGENT.

Je jure par tous les saints du paradis que oui !

LE BANQUIER-PRINCE.

Que mon sommeil sera doux cette nuit. Retourne à la caisse, Gregorio ! (Au jeune homme.) Pourquoi êtes-vous devenu

si pensif, comte ? Cela me chagrine vraiment, cela me chagrine ! Chez moi, au contraire, naît une humeur excellente, une espèce de santé parcourt mon corps de la tête à la plante des pieds. Le carnaval, c'est un magnifique amusement. La ville de Venise, c'est la plus belle ville de l'Italie. Sur l'honneur, comte, c'est ainsi. Amusez-vous, comte. Venez chez moi à dîner. Animez-vous, réveillez-vous, et dites-moi quelque chose.

LE JEUNE HOMME.

Veuillez, prince, ne pas m'en vouloir de vous quitter ; je me suis assez amusé pour aujourd'hui. (Il sort.)

LE BANQUIER-PRINCE.

Mais, je vous en prie, mon cher, restez. Où vous hâtez-vous ainsi, mon bien-aimé comte ? — Il est déjà loin. Est-il enragé ! Je n'ai encore vu personne d'aussi exalté. Les Polonais ont du soufre et du salpêtre dans les veines au lieu de sang ! C'est certainement un jacobin ! Moi, du coup, je devine un homme... certainement un jacobin... je ne me trompe jamais... certainement, un jacobin, un jacobin !

(Il disparaît au milieu de la foule des masques.)

IV

Le logement du jeune homme : salle à fenêtres mauresques précédée d'un péristyle; — sur la table, des bougies allumées; — sous le péristyle, Aligher;— Jacob entrant par la porte du fond.

ALIGHER.

Que tes cieux sont merveilleux, ô Seigneur! Pleins de mouvement, de puissance et de vie, en même temps si calmes! Et cette Venise, qu'elle est étrange, ô Seigneur! Embaumée dans les rayons de la lune, elle est si séduisante et si morte. Mais, sous cette immobilité blanche, il y a aussi de mystérieuses profondeurs, où bouillonne la vie tout comme là haut! Seul, tu sais, ô mon Dieu!

JACOB.

Je vous prie, monsieur!

ALIGHER.

C'est toi, Jacob?

JACOB.

Eh! certes, monsieur!

ALIGHER.

Que veux-tu, mon Jacob?

JACOB.

C'est que, voyez-vous, monsieur, on dit que le monde ici n'est pas aussi honnête que chez nous...

ALIGHER.

C'est en partie vrai.

JACOB.

C'est que, monsieur, la nuit est déjà assez avancée, et que M. le comte ne revient pas. Je me suis effrayé et je pense en moi-même : pourvu qu'il ne soit arrivé aucun accident à M. le comte.

ALIGHER.

Le carnaval l'aura retenu quelque part. — Ne crains rien.

JACOB.

C'est que c'est, monsieur, un vrai guignon ! Quand, en sortant il a pris un pistolet ou un poignard ! il se croit assez fort pour mettre à la raison fût-ce cent bandits ; — et quand parfois je lui dis : « Monsieur, prenez Jacob avec vous, » il me toise, comme s'il m'envoyait au diable. Monsieur est bon, monsieur est bon, n'était cet entêtement qu'il a au cœur ; — si au moins il aimait le soleil, mais j'ai observé, monsieur, qu'il préfère les étoiles ; — avec cela, dès qu'il y a pleine lune, vous pouvez attendre et attendre : lui, il se promène dehors, on ignore où, et Dieu sait ce qu'il dit ou chante et à qui ! C'est bien une fois, deux fois, c'est même bien cent fois, mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, oui, elle se casse !

ALIGHER.

Chut ! entends-tu ?

JACOB.

Oui, comme un clapotement de rames.

ALIGHER.

Il approche de l'angle du canal.

JACOB.

Dieu donne que ce soit lui !

ALIGHER.

Le long de ces murailles glisse une gondole !

JACOB.

Je vous prie, monsieur, est-ce mon maître ?

ALIGHER.

Attends donc ; — il semble que c'est lui ; — oui, — c'est lui-même !

JACOB.

Il est certainement debout à regarder le ciel au lieu de regarder ces voleurs qui le conduisent.

ALIGHER.

Tu n'as pas deviné pour aujourd'hui, car justement il cause avec eux. Descends et éclaire les escaliers.

JACOB.

Que Jésus-Christ soit loué ! (1).

(Il sort.)

ALIGHER.

Dans les siècles des siècles. *Amen !* (Au jeune homme.) Lève-les yeux, Henri, je suis ici sur le balcon !

LA VOIX DU JEUNE HOMME.

Je suis à toi dans un instant ! Eh ! Jacob ! Ne ferme pas les portes du palais, car ce rameur me suit et s'en retournera encore.

ALIGHER.

(Il s'approche de la porte du fond, le jeune homme et le gondolier entrent.)

Où donc t'es-tu amusé si longtemps ?

LE JEUNE HOMME.

Permets-moi seulement de finir avec cet homme ! Tu t'appelles ?

(1) Formule populaire de salut en Pologne.

LE GONDOLIER.

Ambrosio, pour servir votre seigneurie.

LE JEUNE HOMME.

Dans quel endroit te tiens-tu habituellement avec ta gondole ?

AMBROSIO.

Là où votre seigneurie m'a pris, au pont du Rialto.

LE JEUNE HOMME.

Est-ce bien certainement au palais Corneri, où tu m'as fait admirer, au clair de lune, ces splendides pilastres, que demeure le prince ?

AMBROSIO.

Et qui ne sait cela à Venise?

LE JEUNE HOMME.

Tu m'as fait voir aussi deux sphinx près des portes latérales, et tu m'as dit quelque chose à propos des sphinx ou des portes, — je ne m'en souviens plus.

AMBROSIO.

J'avais l'honneur de dire à votre seigneurie que, par ces portes, la princesse sort chaque dimanche matin, pour aller en barque à la messe à San Georgio.

LE JEUNE HOMME.

Oui, — c'est vrai! Tu disais que le prince, lui, n'allait jamais à la messe!

AMBROSIO.

Je demande pardon à votre seigneurie, j'ignore cela complétement; probablement qu'il s'y rend comme tout bon catholique, mais à d'autres heures; — je disais seulement que, chaque dimanche matin, par ces portes, la princesse, seule, prend place dans une gondole et vogue vers San Georgio.

LE JEUNE HOMME.

Je pensais aux sphinx et tes paroles se sont confondues dans mon esprit. N'est-ce pas demain dimanche ?

AMBROSIO.

Certainement, demain !

LE JEUNE HOMME.

Je n'ai pas examiné avec soin ces sphinx de porphyre ; ils sont déjà splendides aux rayons de la lune, — que doivent-ils être le jour, où l'on peut apprécier chaque détail de sculpture.

AMBROSIO.

Les connaisseurs jurent que c'est l'œuvre de Michel-Ange lui-même !

LE JEUNE HOMME.

Voilà pour la promenade.

AMBROSIO.

Dix fois plus que nous n'avons mérité de votre seigneurie, Beppo et moi. Par l'Adriatique ! les doges, anciennement, ne payaient pas ainsi !

LE JEUNE HOMME.

C'est pour les sphinx ; — car, vois-tu, moi aussi je suis un peu artiste. Demain matin, sois ici avec ta gondole !

AMBROSIO.

Nous sommes à votre service ; — votre Seigneurie n'a qu'à commander.

(Il s'éloigne.)

ALIGHER.

Que restes-tu en place à regarder ? Eh quoi ! Henri, ne me serreras-tu pas la main ?

LE JEUNE HOMME.

Ah ! de l'air, de l'air ! Viens sur le balcon. — Je ne puis

parler dans l'atmosphère étouffée où brûlent ces bougies!

ALIGHER.

Nous voilà déjà pleinement dans la lumière du ciel.

LE JEUNE HOMME.

Ah! dis-moi, ces brillantes nappes d'eau, ces arceaux jetés sous les ponts, ces gondoles plus rapides que la flèche, plus sombres que le cercueil, qui gardent le secret de leur volupté comme la tombe...; et ces masses azurées, avec des étoiles pour prunelles, et cet astre de la nuit dont le regard me brûle comme le soleil; tout cela n'est-il pas amour, amour éternel! Dieu, avant de créer le monde, ne l'a-t-il pas déjà aimé, et n'est-ce pas pour cela que le monde fut créé si beau! Réponds-moi, Aligher!... Quelque chose d'étrange se passe en moi!

ALIGHER.

Tu as la fièvre!

LE JEUNE HOMME.

Dis-moi où c'était, où cela put être, où l'ai-je rencontrée déjà? Et je l'ai rencontrée une fois, incontestablement, aussi vrai que j'existe, je l'ai rencontrée déjà! En vain je torture ma mémoire et me creuse le cerveau jusqu'au sang, — je ne puis me la rappeler.

ALIGHER.

Elle? Qui est-ce donc?

LE JEUNE HOMME.

Comment, il faudra encore que je te raconte? Aujourd'hui, là-bas, sur la place Saint-Marc, en me promenant avec cet insupportable banquier-prince, tout à coup, j'ai aperçu une femme qui ne m'était pas inconnue. On l'appelle du nom de son mari; — son mari se nomme Rahoga, — et elle est Polonaise! Quoi! Tu ignorais que je l'eusse rencontrée? Cela m'étonne! Tu m'aimes tant, Aligher, et tu n'as rien ressenti?

ALIGHER.

Ah! garde-toi!

LE JEUNE HOMME.

De quoi? Est-ce de ces transports incompréhensibles qui naissent en moi et me font toucher presque du doigt partout la présence de Dieu; — oui, jusque dans ces rayons que voici, et qui rampent le long de ce marbre!

ALIGHER.

Garde-toi de Rahoga et de sa maison!

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi?

ALIGHER.

C'est l'un des plus implacables ennemis de la patrie polonaise!

LE JEUNE HOMME.

Et elle aussi? Une forme si angélique ne serait donc qu'un mensonge? Le manteau lumineux de ce corps jeté par le Créateur sur les épaules d'un esprit impur... sacrilége! Une Polonaise qui hait la Pologne! cela ne se peut pas! — Dis-moi de suite la vérité! Ne me promène pas ainsi le couteau sur le cœur; — enfonce-le du coup!

ALIGHER.

Ai-je dit quelque chose d'elle?

LE JEUNE HOMME.

Ah! comme tu es bon, miséricordieux; — comme tu es solennel et saint, à la clarté de cette lune; je t'ai toujours tant aimé, je t'aime tant! — ainsi tu ne témoignes pas contre elle, seulement contre lui?

ALIGHER.

Seulement contre lui!

LE JEUNE HOMME.

Tant mieux!

ALIGHER.

Comment « tant mieux ; » puisqu'il est son époux?

LE JEUNE HOMME.

Le persécuteur de ses frères? Quel mari! Ce n'est tout au plus qu'un bourreau!

ALIGHER.

Alors tu es content qu'il soit son bourreau?

LE JEUNE HOMME.

Non! mais s'il est un bourreau, elle est une victime ; — par conséquent, il faut défendre la victime contre le bourreau! Pourquoi presser ainsi ta main sur ta poitrine?

ALIGHER.

Mon cœur malade se rappelle à moi ; — il n'y a là rien d'étrange! En battant, il se heurte partout contre les erreurs de mes bien-aimés, contre la folie de mes bien-aimés, contre la perte de mes bien-aimés ; — et en ce moment, même ayant heurté contre toi, il rebondit, blessé de ton erreur, de ta folie, peut-être de ta perte!

LE JEUNE HOMME.

Oh! et je me sens si heureux, et je me sens si fort! Il me semble, quand je contemple cette nuit, que je pourrais, sans que le souffle me manque, visiter tous ces mondes l'un après l'autre, — et qu'au seuil même de Dieu, je ne tomberais pas encore épuisé!

ALIGHER.

Et cependant, au lieu de l'éternelle jeunesse, une vieillesse prématurée t'attend peut-être!

LE JEUNE HOMME.

Moi, je pourrais un jour être vieux? Moi?

ALIGHER.

Toi, et bientôt!

LE JEUNE HOMME.

Par quel hasard?

ALIGHER.

Tes rêves de bonheur, jouets des vents, te conduiront au seuil de l'ennemi. Tu le franchiras, — mais tu ne le béniras pas..., tu le maudiras. Et il est mal d'entrer ainsi dans une demeure étrangère, quand ni la fatalité ni le devoir ne nous poussent; et, à partir de cet instant, ta vie se flétrira.

LE JEUNE HOMME.

O Aligher! appuyé sur la balustrade de granit, la tête dans ta main, tu te détournes de moi, et de grosses larmes pendent à tes paupières, Aligher!

ALIGHER.

Ainsi donc, ô Seigneur! la beauté telle que tu l'as conçue ne suffira jamais au fils de l'homme! L'infini n'éteindra pas la soif de ses désirs; il lui faudra descendre au fini, et cherchant le ciel, par une dérision fatale, le chercher sur terre! Et cet idéal dont tout procède, qui inspire son amour même, il l'oubliera! Il t'abandonnera, Créateur incréé, pour la créature impuissante! Il ira lire dans des yeux mortels ta gloire que racontent les astres du ciel, et l'histoire du monde, sur laquelle ton souffle a passé! Un seul entre les millions t'a connu autrement. Ah! il est vrai, Seigneur, qu'il était Toi! Mais que deviendrons-nous, si nous ne devenons ses frères? Oh! Seigneur! Seigneur!

LE JEUNE HOMME.

C'est toi qui, avec ton chagrin, feras blanchir le premier cheveu de ma tête!

ALIGHER.

Homme, tu as reçu de l'Idéal double part. Un Français, un Anglais, un Allemand ne sentent Dieu qu'à moitié; ils ne touchent pas chaque jour ses plaies dans le martyre de leur nation; ils ne contemplent pas chaque jour le

miracle de son existence dans le courage infrangible de leur peuple! Voilà ton trésor! qu'il contient de joyaux! combien de douleurs, que de sacrifices, de mérites, de souvenirs, d'espérances, de désirs immortels! N'est-ce pas assez pour toi? Poursuivras-tu encore les feux follets sur les chemins perdus? T'attarderas-tu à ramasser des fleurs dans les prés, perdant ton temps et ta force, lorsque tu as une forêt à traverser, immense et sombre, et des rochers, et des montagnes ensevelies dans la brume, et que, courbé sous ta croix, tu rougiras les pierres de ton sang, pour ne pas rouler dans les précipices?

LE JEUNE HOMME.

Ah! tu ne l'as pas vue! Et moi je te dis, Aligher, que, comme toute la Pologne, elle aussi, cette Polonaise, est, elle seule, revêtue par l'immensité du malheur d'un charme divin. Elle est comme ma patrie vivante!

ALIGHER.

Flatte, pardonne, mens-toi à toi-même, faible mortel! Convoque tes passions et tes fantaisies, comme le czar ses boyards, et qu'elles te conseillent : « Très haut Seigneur, vous avez bien agi. » Et tu finiras ainsi par faire de ta conscience une antichambre pleine de vils courtisans; et ils te persuaderont que tu es grand, quand tu es petit; que tu es vainqueur, quand tu succombes; que tu es libre, quand tu es l'esclave de ta passion!

LE JEUNE HOMME.

D'où te vient tant d'amertume?

ALIGHER.

De ce que tu n'aimes que toi en te berçant de l'illusion de ton amour; et que, par là, tu anéantis les forces de ton être!

LE JEUNE HOMME.

Comment dirais-je à l'éclair qui m'a inondé de lumière : « Tu ne m'as pas éclairé? » Ne sais-tu pas que mystérieuse-

ment et irrévocablement les esprits gravitent l'un vers l'autre? Ils se sont peut-être connus quelque part en Dieu, ils se retrouvent dans ce monde, et de nouveau, après la mort, ils seront quelque part ensemble. Tu sais cela, tu le sais mieux que moi.

ALIGHER.

Je le sais peut-être, et c'est pourquoi je gémis sur toi! As-tu sondé les lois de ces esprits? Sais-tu comment, attirés l'un par l'autre, ils s'absorbent mutuellement, et lancés, tels qu'une comète errante à travers les abîmes de la création, ils ne remontent qu'après des milliers de siècles vers leur premier centre! Sais-tu combien ils traversent de purgatoires? combien il y a d'âmes engagées dans des liens funestes, de cœurs éclatant sans cesse, de formes de pécheurs saisies par le tourbillon du désespoir et criant en vain dans l'ombre: « Pardonne-nous, Seigneur! »

LE JEUNE HOMME.

Ah! de là même, je l'enlèverais et la porterais à Dieu!

ALIGHER.

Tu parles, tu dis... et tu ne sais pas, mon Henri!

LE JEUNE HOMME.

Que penses-tu donc que je désire? Eh bien! qu'elle me donne un peu d'amitié sainte de son cœur, et cela uniquement pour pouvoir lui apporter quelque soulagement. Je n'exige pas davantage. Ah! Aligher, je te répète, je te jure que je n'ai jamais aperçu une telle expression de douleur dans une créature humaine! Imagine-toi un marbre de Paros, immaculé et rayonnant: aucune inscription; tu regardes et tu dis: « C'est la Vénus de Médicis. » Mais à peine as-tu jeté de nouveau les yeux que c'est déjà une pierre sépulcrale et que sous l'éclat de la lumière, tu découvres la mort! Agenouille-toi donc, prie et pleure!... C'est elle!

ALIGHER.

Ne touche donc pas aux sépulcres, puisque tu sais que ton devoir est de vivre pour donner ta vie à tes frères!

LE JEUNE HOMME.

Et que faire, si la mort l'emporte? Ce n'est pas l'orgueil, ni le triomphe, qui me séduisent, c'est la douleur qui me subjugue; que je la trouve ici ou là-bas, chez mes frères ou chez une de mes sœurs! — toujours le chagrin et la douleur m'appellent, et m'attirent! Telle est ma destinée! Avec ceux qui ont perdu, en jouant avec le sort, je serai éternellement, — car ils doivent être sans espoir, car ils ont besoin de moi!

ALIGHER.

Combien n'en ai-je pas vu, et tous ils sont les mêmes! Impatients, ailés, impétueux! — dans les espaces azurées, pareils à des papillons humains, ils voltigent chacun avec sa fleur à ses côtés; — puis, les feuilles se détachent de la fleur et les ailes du papillon. — Au-dessous d'eux, voici du gravier, du sable, de la poussière; c'est là que tous deux sont précipités du haut des prairies aériennes! Combien n'en ai-je pas vu, et ils sont tous les mêmes!

LE JEUNE HOMME.

Que contes-tu de triste à ces étoiles?

ALIGHER.

L'histoire des hommes aux pensées légères!

LE JEUNE HOMME.

Serait-ce la mienne? Ne raille pas, — laisse-moi en paix, et dis-moi plutôt où je l'ai déjà vue?

ALIGHER.

Que je te plains!

LE JEUNE HOMME.

Quoi?

ALIGHER.

J'ai dit : « Que je te plains! »

LE JEUNE HOMME.

Qu'est-ce?

ALIGHER.

Tu ne comprends plus mes paroles? Te souviens-tu encore de ce que je t'ai annoncé, lorsque nous descendions des montagnes?

LE JEUNE HOMME.

Qu'as-tu dit?

ALIGHER.

Tu l'as aussi oublié? — Oh! tu n'es pas l'homme aux pensées légères!

LE JEUNE HOMME.

Non, non! Mais, en ce moment, j'étais tout entier à la poursuite d'un souvenir, et sous l'empire de cette préoccupation, comme quand l'oreille cherche une note perdue, et que la note ne revient pas; et que l'ouïe, persécutée par un son qu'elle ne peut saisir, s'égare de plus en plus à sa suite. Mais répète ta question, je saurai répondre.

ALIGHER.

Je te demande si tu te souviens encore de ce que je t'ai dit lorsque, descendant des montagnes, nous nous dirigions vers cette ville?

LE JEUNE HOMME.

Et comment l'aurais-je oublié? Tu m'as promis de m'introduire au milieu de ceux qui, dans le silence et dans l'esprit, enfantent l'avenir.

ALIGHER.

Es-tu prêt?

LE JEUNE HOMME.

A chaque instant!

ALIGHER.

Dans trois jours, à minuit précis, je t'y conduirai. Alors, tu verras de tes yeux tous les fastes de cette terre; — et tu les compareras à l'une de ses habitantes; — tu jugeras s'il convient après de rêver encore à elle!

LE JEUNE HOMME.

Ne parlons pas d'elle. Bénis-moi comme chaque soir; — je vais me retirer!

ALIGHER.

Pour la première fois mon cœur s'est glacé à ton contact!

LE JEUNE HOMME.

Ne me diras-tu pas même : bonne nuit!

ALIGHER.

Il faut que quelque malheur te menace pour que je me sente si mal! Écoute! — renonce à elle; — donne-moi ta parole que...

LE JEUNE HOMME.

Par le Dieu vivant! je ne te la donnerai pas. Aligher! es-tu un tyran? Je ne veux entendre que le son de sa voix; — pas davantage; — et cela même me serait interdit!

ALIGHER.

Pas davantage?

LE JEUNE HOMME.

Tu t'en convaincras toi-même; — crois-moi! Entendre seulement le son de sa voix, pénétrer seulement la pensée de son âme... rien, rien de plus!

ALIGHER.

Rien de plus, il le croit profondément!

LE JEUNE HOMME.

Et à quoi te servirait-il, par une violence spirituelle, de plier ma volonté? d'arracher une promesse? Que fera la violence? Après la violence, la révolte!

ALIGHER.

Je sais cela aussi!

LE JEUNE HOMME.

Aime-moi!

ALIGHER.

Il fait sombre dans mon âme!

LE JEUNE HOMME.

Ah! Dieu! je ne lui ai pas encore dit une parole et déjà je souffre à cause d'elle.

ALIGHER.

Tiens, reçois encore ce soir la bénédiction de l'amitié. Je ne veux pas que tu souffres dès aujourd'hui, toi qui souffriras tant!

LE JEUNE HOMME.

Ah! merci! laisse-moi me jeter dans tes bras, — ainsi! — que mon cœur batte sur ton cœur souffrant!

ALIGHER.

Que le Seigneur te préserve, car tu ne te préserveras pas toi-même, et je ne te préserverai pas! Que le Seigneur te garde!

(Il s'éloigne vers la porte du fond.)

LE JEUNE HOMME, se dirigeant vers la porte opposée.

Peut-être ne l'ai-je jamais vue de mes yeux; — peut-être l'ai-je seulement sentie quelque part près de moi, comme une effluve de puissance qui m'enveloppait, — et maintenant je l'ai aperçue et il me semble que ce n'est pas la première fois. Or, c'est la première fois, — pour les yeux, mais non la première fois pour l'éternelle existence! Qui me dira où j'ai déjà été en contact avec elle!...

V

LES SOUTERRAINS DE VENISE

SCÈNE I

Ténèbres; souterrains de Venise. — Le Jeune homme, Aligher.

LE JEUNE HOMME.

Le dernier rayon de la lune sur ces escaliers s'est éteint; — je ne vois plus rien, — j'entends seulement le clapotement de l'eau au-dessus de ma tête!

ALIGHER.

Prends ma main. Il nous faut pénétrer plus avant encore dans les entrailles de la terre!

LE JEUNE HOMME.

N'es-tu pas épuisé par la route? par cette folle descente à travers des escaliers en ruine?

ALIGHER.

Je connais ici chaque pente des murs, — je sais dans quel endroit les gradins sont tombés en poussière et où ils subsistent encore en leur entier; — d'ailleurs, dans un instant, il fera clair. — Franchis cet obstacle, Henri, —

oui, c'est bien; — maintenant, descends lentement et toujours plus bas, — toujours plus profondément!

LE JEUNE HOMME.

C'est étrange! A peine as-tu quitté la surface de la terre, qu'il semble que les forces te reviennent. — Dieu m'est témoin que ces noirs précipices m'en deviennent chers. Je serais heureux d'y rester, pourvu que tu puisses y vivre avec moi, longtemps et sans douleur.

ALIGHER.

Peut-être, jadis, te serais-tu ainsi sacrifié pour moi; — mais maintenant, — oh! non, non! — car tu es entré dans la vie, et quiconque a touché le torrent, se transforme en vague et coule plus loin. Et puis, Henri, ce sacrifice serait inutile. Si, dans ce moment, je te parais bien portant et fort, c'est que j'ai fait appel à ma volonté, afin de pouvoir être ton introducteur dans le monde des souvenirs et des pressentiments, dans le monde de l'humanité. — Quand, au matin, je retournerai sur la surface de la terre, tu me verras au soleil et tu diras de nouveau : « Il nous quittera bientôt. » Mais, maintenant, ne pense pas à cela, — sois tout oreille, tout œil, tout attention! — les escaliers finissent. — Vois-tu poindre la lumière dans le lointain?

LE JEUNE HOMME.

Comme une aube à peine visible qui s'efforce de paraître!

ALIGHER.

Avançons!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Vous qui voulez pressentir, souvenez-vous! Vous qui fondez dans le présent et qui, du haut de votre œuvre, voulez apercevoir l'avenir, embrassez d'abord dans votre âme tous les âges du passé. Car, malgré les changements de l'histoire, et la diversité des événements, la conception divine est une, et une la vérité! Elle est l'âme et le monde

est la poitrine toujours plus large, toujours plus vaste qui la recèle! Et comme l'homme qui s'arrache lentement à son sommeil, il en est ainsi de l'humanité pendant les siècles; — et tel que l'homme qui, s'éveillant au matin, aperçoit l'un après l'autre les objets qui l'entourent, et entre graduellement en possession de lui-même, disant : « Je suis, » tel l'esprit de cette terre arrive aussi à sa pleine connaissance.

LE JEUNE HOMME.

Allons plus vite, — glissons-nous plus près; — l'aurore s'étend et grandit!

ALIGHER.

Écoute, — ils chantent de nouveau!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Chaque idée conçue en Dieu, envoyée de l'éternité dans le temps et l'espace, comme une parcelle de vérité, comme une fille de Dieu, doit souffrir comme a souffert Dieu le Fils incarné! Elle apparaît au milieu des hommes; — elle leur révèle une part du ciel; — et subit sa passion, porte sa croix, et descend au sépulcre!

Les unes périssent avant le temps comme des vierges saintes; d'autres tombent à l'apogée de leurs forces, comme des héros; — d'autres, tardivement, atteignent la tombe dans l'abaissement et la misère, déchues des sommets aux catacombes de la vie. — Aucune n'expire avec le blanc vêtement dans lequel elle descendit sur la terre. — Elles disparaissent, abreuvées de fiel et d'amertume, portant des taches de sang!

Mais toutes ressuscitent dans l'idée suivante; toutes du tombeau s'élancent dans une forme supérieure! O vous qui voulez pressentir, souvenez-vous! O vous qui voulez fonder dans le présent et devancer l'avenir, rassemblez d'abord dans le fond de votre âme toutes les pensées écou-

lées du passé; — car c'est à la fois dans celles qui furent et dans celles qui viendront un jour que se trouve la vérité.

LE JEUNE HOMME.

Toujours plus de lumière! D'où pénètre-t-elle donc? Un songe miraculeux s'empare-t-il de moi encore?

ALIGHER.

Non; — à la vérité, les siècles vont se succéder comme des songes, non plus en dedans, mais en dehors de toi. — Avance toujours!

LE JEUNE HOMME.

Quelle clarté éblouissante, méridionale! elle me brûle! Que sont ces bâtiments au loin? Il me semble en être déjà plus près; et eux aussi, comme portés et poussés par un vent silencieux, approchent de nous.

ALIGHER.

Les reconnais-tu?

LE JEUNE HOMME.

Non!

ALIGHER.

Est-ce que l'humanité, sur le sein de laquelle tu as grandi, ne t'a point donné la connaissance des siècles? Est-ce que, avec le regard qu'elle a communiqué à ton esprit, tu ne peux reconnaître les formes qui existaient sur cette planète il y a des milliers d'années?

LE JEUNE HOMME.

Je me souviens! je me rappelle! — Voici les jardins suspendus! Et là-bas les tours qui se dressent vers le ciel! — Ici de nouveau un temple immense ceint de portiques! — Quelles eaux cristallines! on dirait des miroirs brûlants! que de fleurs! — que de palmiers! — Ce sont les rives de l'Euphrate, — c'est Babylone!

ALIGHER.

Vois-tu ces hommes recouverts de pourpre?

LE JEUNE HOMME.

Réunis au pied de cette tour? Les tiares ruissellent d'or sur leurs têtes; — leurs vêtements sont semés d'étoiles. Ce sont les devins de Chaldée!

ALIGHER.

Écoute! — écoute!

CHŒUR DES CHALDÉENS.

Oh! temps sans mesure ni limites! Oh! lumière immuable, tranquille, aïeule de toutes les lumières, que tu es loin, loin de nous! Ton premier et ton dernier-né, Ormouzd, et le rebelle Ariman combattent éternellement l'un contre l'autre, luttant partout, dans les couleurs de l'arc-en-ciel aussi bien que dans le cœur de l'homme. Nous voulûmes nous affranchir, nous purifier, et, tout de flamme, nous élancer vers Toi! — Et les hommes d'en bas, nous voulions les entraîner hors de leurs ténèbres vers le soleil, vers l'Ormouzd! mais nous le sentons, notre force s'en va; et nous lisons, écrit en planètes sur le ciel, qu'un conquérant, un sauvage seigneur, viendra! — Ils courent en chariots; — ils courent à cheval; — ils vont à pied, et tous en vainqueurs. — Notre pensée faiblit; — notre culte va changer de forme. — Pourquoi mourrons-nous, puisque nous sommes fils de la lumière?

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Mais non pas la lumière elle-même.

CHŒUR DES CHALDÉENS.

Zoroastre, l'envoyé d'Ormouzd, a promis qu'Ormouzd vaincrait un jour, — et qu'Ariman lui-même, purifié par le châtiment du feu, retournerait au sein de la Toute-Lumière! Mais alors nous n'existerons plus! C'est donc en vain, c'est en vain, sainte Lumière, que nous voulions nous affranchir, nous purifier, et, tout de flamme, nous élancer vers Toi!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Pour vivre au delà, il vous faut d'abord vous transfuser, d'abord vous réincarner, il vous faut d'abord mourir !

LE JEUNE HOMME.

Que deviennent-ils, Aligher? Un éclair immense, comme un brisement de l'éternité, les a inondés ; et ces murs, ces portes, ces rivières, — tout, il a tout dévoré ! — Quelles ténèbres de nouveau !

ALIGHER.

Reste à cette place, à cette même place, sans bouger. — Aussitôt un autre siècle va paraître.

LE JEUNE HOMME.

Trois cordes résonnent d'une façon monotone et lente. — Ce son me fait mal.

Qui joue ainsi là-bas?

ALIGHER.

Regarde à droite.

LE JEUNE HOMME.

A chaque son jaillit je ne sais d'où un lugubre rayon. — Une lune invisible a paru quelque part et se lève ; — déjà les sommets de trois pyramides brillent au-dessus du désert ; — sous une forêt d'obélisques, est accroupie une noire foule de sphinx. — N'est-ce pas Memnon qui là-bas, au fond, trône sur le monde?

ALIGHER.

Porte ton attention sur l'entrée de la grande pyramide !

LE JEUNE HOMME.

Des fantômes en sortent, et s'assoient chacun sur un tombeau de granit.

CHŒUR DES PONTIFES ÉGYPTIENS.

Nous veillons sur le mystère des mystères. Nous les premiers nous T'avons connu, Toi qui as pour nom : « Il fut, il

est, il sera! » Comme la vague contre le rocher, ainsi le temps et l'espace se brisent à tes pieds! — Et, dans cette écume, le bon Osiris, le méchant Typhon et la triste Arnéride se poursuivent. — Les yeux des mortels ne voient qu'eux, et Toi, non!

Pourquoi, ô Toi l'infini! te dérobes-Tu à nous? Lentement nous voulions apprendre aux générations corrompues l'éternelle vérité; lentement nous voulions désenchaîner l'âme du corps, afin qu'elle retourne dans la joie vers la patrie céleste. Et nous gardions les cadavres en signe d'immortalité!

Pourquoi donc maintenant le tabernacle est-il ébranlé! la science s'en échappe avant le temps. De l'immensité des pyramides, des détours du labyrinthe, Tu t'éloignes vers d'autres régions. C'est là où le soleil se couche, que se transporte Ta puissance; là-bas, Tu demeureras avec des peuples plus jeunes; — et nous, nous sécherons ici d'amertume, nous, les aînés de Tes fils!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Mais ni les uniques, ni les derniers!

CHŒUR DES PONTIFES ÉGYPTIENS.

Oh! pourquoi expirons-nous, puisque nous nous sentons les élus de Dieu?

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Mais non Dieu lui-même. — Lui seul ne meurt pas pour revivre!

LE JEUNE HOMME.

La clarté de la lune devient de plus en plus intense; — et eux, ils sont rentrés dans les tombeaux et sont engloutis avec eux! Qu'est-ce que ce gémissement immense, si harmonieux, si pur?

ALIGHER.

Le soleil levant a effleuré Memnon!

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Des ténèbres d'Égypte, ô pensée humaine, nous te porterons dans le pays des roses, des myrtes et de l'azur! Là, où Zeus a vaincu Typhon! où le serpent monstrueux a succombé sous les flèches du soleil; — où, sur l'écume de la mer, est bercée Aphrodite aux belles formes; — où, sur les collines, s'élèvent les statues de Pallas!

Replie-toi, blond désert! fuyez, pyramides! inclinez-vous, obélisques, devant le beau qui se révèle! — Ici, est la sagesse; — ici, l'harmonie; — ici, la charmante Psyché retrouvera Éros!

LE JEUNE HOMME.

Oh! quel changement et quel enchantement! Les bords sont si verdoyants! — la mer est si bleue! — les rocs se revêtent d'une tunique de pampre et de vignes! — Le parfum répandu dans l'air m'enivre!

ALIGHER.

Vois, en face de nous, quelque chose blanchit, se dessine et grandit; — les rayons se groupent; — il en jaillit un temple sur le monticule grec; — il a brillé, tout de marbre de Paros; — c'est l'Éleusis sans tâche!

LE JEUNE HOMME.

Le son des lyres et des cithares y résonne; et maintenant, maintenant des hymnes s'en échappent!

ALIGHER.

La cour se remplit lentement!

LE JEUNE HOMME.

De dessous les colonnes, de derrière les bois sacrés et les statues des dieux sortent des figures graves et belles!

ALIGHER.

Voici l'Hiérophante des mystères, vêtu de blancs vêtements et tenant une serpe d'or à la main!

LE JEUNE HOMME.

Et cet autre?

ALIGHER.

Lequel?

LE JEUNE HOMME.

Le plus beau de tous, à la large poitrine, et de taille élevée, qui ressemble de loin au Christ!

ALIGHER.

C'est le divin Platon!

LE JEUNE HOMME.

Mon cœur me le disait!

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Ame égarée dans les liens des sens, vierge abandonnée sur de lointains rivages, épure-toi, soupire et aspire, et tu retourneras au monde des types, vers ton père et ta mère Eimarmènè!

Regarde à travers le voile de ton corps, regarde comme le ciel est bleu, et la terre fleurie. — De chaque vague mille éclairs, — de chaque rayon mille teintes, — du Dieu unique naissent des myriades de dieux.

L'HIÉROPHANTE.

Et tous ces dieux terrestres ne sont que les forces du Dieu céleste!

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Et la terre, le ciel et les étoiles pleines de force, belles, rhythmiques et vivantes, que sont-elles?

L'HIÉROPHANTE.

L'ombre seule, — le reflet de l'idéal!

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Ame, aime donc l'idéal au-dessus de tout!

LA VOIX DE PLATON.

Aime-le d'un amour sans égal, d'un amour de flamme!

Car là seulement tu trouveras la beauté parfaite, l'immortalité et l'amour ! Connais-toi et, en te connaissant, déploie tes ailes, elles te porteront à ta demeure ! — car ta demeure, c'est le sein de Dieu, peuplé d'un grand peuple, des idées de l'éternité !

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Tu nous apportes la foi et nous donnes l'espérance, et pourtant nous succombons sous le poids de la tristesse !

LA VOIX DE PLATON.

Parce que jusqu'à présent vous n'avez pas d'amour !

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Nous nous prenons à songer à notre fin prochaine ? Comme la statue de Phidias, toute d'ivoire et d'or, ainsi notre Grèce sera brisée, — et ses fragments giseront dans la cendre et la poussière !

L'HIÉROPHANTE.

Votre but, ô âmes, n'est par sur cette terre !

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Ah ! pleurons la patrie hellène et nos temples visibles, et nos rêves divins, nos rêves merveilleux !

LA VOIX DE PLATON.

Voir, aimer et quitter, — c'est l'épreuve des âmes dans le temps, jusqu'à ce qu'*éternelles* elles s'éprennent pour l'éternité !

LE CHŒUR D'ÉLEUSIS.

Qui nous sauvera ? — De nos yeux mortels contemplerons-nous jamais cet amour qui nous manque ? Ne le rencontrerons-nous que dans les plaines éthérées ?

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Calmez vos pensées, ô malheureux ! sur les vagues du temps, le Désiré des siècles approche.

LE JEUNE HOMME.

Et maintenant, que vois-je ? — ces mêmes eaux, — mais

un autre bord, — d'autres pentes parsemées de grottes et de fentes, — sans traces d'hommes; — là-bas, des cèdres élevés, — au-dessous, des dattiers aux longs cheveux; — et plus haut que ces collines plongées déjà dans l'ombre, cette cime flamboyante de pourpre et d'or! — le soleil doit se coucher dans la mer du côté opposé. Aligher! quels sont ces solitaires qui suivent ces sentiers? Tous, tous s'avancent vers cette cime?

ALIGHER.

Ce sont les premiers moines du Mont-Carmel. — Combien de fois n'ont-ils pas, du haut de ces sommets, salué le lever et le coucher du soleil! Combien de fois, dans ce désert, n'ont-ils pas invoqué dans leurs chants le Seigneur qu'ils pressentaient, — et ils portaient de pareils vêtements de lin, oui, tout pareils! et ils tenaient à la main des harpes légères, ces mêmes harpes que voici!

LE JEUNE HOMME.

Tu parles comme si tu les avais contemplés toi-même sur ces montagnes!

ALIGHER.

Maintenant le monde ne sait plus rien des Esséniens! Et pourtant ils se consumaient dans l'attente de la victoire de l'âme sur la puissance des sens! Tu demandes qui ils sont? Ah! l'oubli est le sort de ceux qui annoncent. — Le fait seul survit!

LE CHŒUR DES ESSÉNIENS.

Père inconnu! loin de la face du monde, loin de l'orgueil en putréfaction, nous avons fui vers toi!

Car ton esprit plane sur l'abîme des mers; — et là où le désert se tait, tu parles!

Avec l'eau pure des sources, nous lavons nos tempes de la tache du péché.

Parmi nous il n'y a ni riches ni pauvres : — nous sommes tous égaux, — tous frères, — tous tes fils !

Aie pitié ! Comme ces bords sont assombris par le crépuscule, ainsi notre peuple et les autres peuples sont pâlis et blémis de souillure et de fange.

Envoie une pensée pure ! Que de sa flamme intérieure elle consume et détruise tout corps ! — Qu'elle le rejette comme une poignée de cendres ! que ton Christ, que jadis ont vu les prophètes, descende !

LE JEUNE HOMME.

Ils se sont agenouillés, — toutes les harpes ont poussé un même cri vers le ciel !

ALIGHER.

Toi aussi, agenouille-toi et regarde !

LE JEUNE HOMME.

Je ne vois rien de plus, — et même ces apparitions se sont fondues avec la nuit et le son des cordes s'évanouit déjà !

ALIGHER.

Agenouille-toi, te dis-je !

LE JEUNE HOMME.

Maintenant je ne vois plus rien, — je sens seulement ta main sur mon épaule ; — pourquoi me presses-tu ainsi ? Ah ! voudrais-tu t'agenouiller aussi ?

ALIGHER.

Comme à l'heure dont le retour approche !

LE JEUNE HOMME.

Que dis-tu ?

ALIGHER.

N'interroge pas, — regarde seulement ! — As-tu vu ?

LE JEUNE HOMME.

Ah ! le pan flottant d'une robe qui a disparu dans la lu-

mière. — Ah! deux pieds qui, comme deux blanches colombes, se sont envolés dans les cieux !

ALIGHER.

Et maintenant, abaisse ton regard !

LE JEUNE HOMME.

Mon regard s'est noyé dans l'azur de ce vêtement, — je n'ai plus d'yeux ; — touche mes paupières !

ALIGHER.

Tu ne vois pas ce tombeau ?

LE JEUNE HOMME.

Merci ! — J'ai entrevu. Oh ! qu'ils sont beaux et doux, ces anges près de ce tombeau !

ALIGHER.

Et là-bas, sur la terre, vois cette femme coupable et rachetée de ses fautes par l'amour, qui soupire et qui veille, cette sœur des sœurs, celle qui, la première, l'aperçut après sa mort !

LE JEUNE HOMME.

Elle a à la main, pleine de fleurs, des lis ou des muguets. Elle a glissé comme un soupir !

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Le temps qui coule sans interruption s'est entr'ouvert. D'un côté les jours passés, — de l'autre tous les jours à venir, — et, au milieu d'eux, le Verbe incarné ! le Seigneur visible ! le pilier de l'éternelle clarté !

Pharisaïque Sion, voluptueuse Grèce et Rome oppressive, où êtes-vous ? C'est en vain qne vous avez voulu arrêter la race humaine, — vainement vous avez voulu la corrompre, vainement la perdre! Elle n'a pas péri ; — le Fils de l'homme a expiré, le Fils de Dieu est ressuscité !

Depuis ce jour, aucun peuple devenu nation ne meurt sur la terre !

Depuis ce jour, aucun homme devenu esprit ne périra dans la tombe. — *Hosanna! Hosanna!*

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Ame, corps et esprit, triple et un, Dieu manifesté! Tu fus jadis l'âme d'une race. — Tu es devenu le corps d'une Église. — Ton esprit planera sur l'humanité une! *Hosanna! Hosanna!*

LE JEUNE HOMME.

Le tombeau du Christ s'évanouit! Déjà se dissipent ces images merveilleuses, angéliques!

ALIGHER.

Prends ma main, je te guiderai dans l'obscurité.

LE JEUNE HOMME.

Oh! où est ma vision? ce vêtement qui a brillé comme une blanche flamme! Et tes pieds, ô Seigneur! maintenant il fait de nouveau si noir!

ALIGHER.

Incline-toi ici, la voûte commence à s'abaisser!

LE JEUNE HOMME.

Où allons-nous?

ALIGHER.

Dans le monde chrétien, dans la seconde partie des fastes de l'histoire, vers les autres épreuves de l'humanité!

VOIX AÉRIENNES.

Sur le rocher de Pierre l'Église se construit, jour et nuit!

D'AUTRES VOIX.

Les siècles sont comme des jours, — pendant sept jours elle fut bâtie, et, le huitième, elle a dominé le monde!

D'AUTRES VOIX.

Parce que la parole vivante, — la sagesse et l'amour, — était en elle, — en elle l'Esprit-Saint!

LE JEUNE HOMME.

Où volent ces voix ?

ALIGHER.

Elles volent devant nous, là où nous aussi nous avons hâte d'arriver. Maintenant, tu peux te relever, l'espace ne manque plus !

LE JEUNE HOMME.

J'entends comme le retentissement de beaucoup de pas, comme si des hommes se rassemblaient quelque part là-bas, au loin, devant nous.

ALIGHER.

L'oreille ne te trompe pas !

LE JEUNE HOMME.

S'il y avait au moins un peu de lumière !

ALIGHER.

Compte encore dix pas et arrête !

LE CHŒUR LOINTAIN.

Comme du mouvement de milliers de pensées se dégage la voix de la Providence ; — comme de la foule des désirs de la jeunesse surgit une action grande et virile ; — ainsi au-dessus du tourbillon des oppressions et des persécutions, du tumulte des rêveries, des doutes, des hérésies, s'est élevée la puissance de Pierre. Il est le premier, le plus ancien serviteur parmi les serviteurs du Christ sur la terre !

Sous ses pieds, les couronnes et les fronts des rois, — au berceau et bercées de sa main, les nations-enfants !

Et il grandit de corps, foulant le corps.

Et maintenant ! — il s'est enveloppé de pourpre, — il commande en maître, — il a succédé à Rome ! Et voici déjà les gémissements des hommes qui vont porter plainte contre lui. Écoutez donc et regardez, vous qui voulez connaître le présent et pénétrer l'avenir !

LE JEUNE HOMME.

Quelle vue ! — c'est effrayant, Aligher !

ALIGHER.

Tel était l'aspect des plaines de Provence aux jours des Albigeois !

LE JEUNE HOMME.

Des troupes de corbeaux dans cet air azuré ! — au milieu de ces oliviers, des cadavres, — puis encore des cadavres, — et là-bas, des débris carbonisés, des crânes, des bouffées de fumée !

ALIGHER.

A l'instant, tu apercevras aussi les vivants !

LE JEUNE HOMME.

Au fond de ces grottes, il me semble que des cierges ont brillé !

ALIGHER.

C'est ainsi que d'ordinaire marchaient les hérétiques, — c'est ainsi qu'en sortant des entrailles de la terre ils saluaient la lumière du jour !

LE JEUNE HOMME.

Quelles figures desséchées, lugubres, — des capuchons, — des frocs, — des glaives et des poignards ; — ils sont terribles !

ALIGHER.

Vois leurs cérémonies persécutées, — debout, rangés en demi-cercle, ils se confessent les uns aux autres, — d'autres encore s'imposent les mains et invoquent l'Esprit en silence !

LE JEUNE HOMME.

Mais de quel air funèbre, comme si ce devait être pour la dernière fois !

VOIX D'UN GUERRIER.

J'échappe d'un grand massacre, — mon cheval tombe

déjà et moi-même je succombe! — Ceux de Rome vous ont cernés; — avant que le jour finisse votre fin viendra! Frères, au revoir dans l'autre monde!

UNE VOIX DE FEMME.

Une flèche catholique a tué mon enfant sur mon sein, et a pénétré jusqu'à mon cœur; —Frères, au revoir quelque part!

VOIX D'UN VIEILLARD.

Mes quatre fils, hier, ont été jetés sur le bûcher, — que l'esprit soit avec eux, avec vous; — j'ai marché toute la nuit; — je vais m'asseoir pour mourir. Au revoir, là-haut!

PLUSIEURS VOIX.

Quand viendra le Paraclet promis?

CHŒUR DES ALBIGEOIS.

Pour nous aujourd'hui, car nous mourrons aujourd'hui! Et pour le monde, quand? Le Père seul, dans les cieux, et le Fils le savent!

PLUSIEURS VOIX.

Il n'y a donc plus pour nous de lendemain sur la terre!

CHŒUR DES ALBIGEOIS.

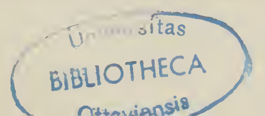
Dans les cachots, des chaînes! sur les échafauds, la hache, voilà notre lendemain! En partant, nous laissons à Rome la parole déflorée du Christ! Rome s'est réunie à la force prépondérante des cruels et des laïques, et elle opprimera comme eux, jusqu'à ce qu'elle soit opprimée!

PLUSIEURS VOIX.

Le Christ a égalisé les serviteurs et les maîtres, les hommes et les femmes, et l'Église nous a lapidés parce que nous avons voulu être libres et égaux!

CHŒUR DES ALBIGEOIS.

La coupe de la vie s'échappe à moitié pleine de nos mains, — d'autres lèvres se pencheront vers elle. Oh!



Templiers, nous la remettons en vos mains; — recevez-la de nous; — vous renverserez l'injustice et la violence; — vous n'attendrez pas en vain l'Esprit!

PLUSIEURS VOIX.

Pourquoi nous as-tu abandonnés, Seigneur? Ne sommes-nous pas tes fils chéris, et tu donnes la victoire à tes fils ingrats!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Sur la terre, celui-là est orphelin et non fils du Seigneur, qui ne pose pas de bornes à ses désirs, car il ne connaît pas la sagesse éternelle! Mais, en vérité, il est un fils ingrat celui qui extermine par des massacres les aspirations prématurées, car il méconnaît l'éternel amour!

LE JEUNE HOMME.

Quels gémissements! l'air retentit de gémissements! — De toutes parts s'avancent des cavaliers armés de lances, — ils foulent les hommes aux pieds et les fauchent comme des épis. — Pourquoi me retiens-tu, Aligher? — A leur secours! à leur secours! — sur les heaumes brillent des couronnes de prince et de comte. — Et la croix! — doux Jésus! ta croix! Jésus-Marie! la croix partout, et, sur elle, partout le sang humain! Et là-bas une couronne d'incendies fait déjà flamboyer la plaine, — elle glisse, — se resserre, — la fumée me remplit les yeux, — de la fumée, rien que de la fumée comme un voile devant moi, — et derrière, des grincements, — des pleurs, — quelques psaumes, et encore ce cri!

ALIGHER.

Tout cela fut, mais n'est plus!

LE JEUNE HOMME.

D'où vient-elle, et qu'est-elle, cette puissance magnétique qui m'enveloppe et m'oppresse, — ma pensée commence à s'altérer, — tout ce que je vois est si réel, si vivant de la vie, si mourant de la mort!

ALIGHER.

Homme, ne saurais-tu même affronter l'image de ce que des hommes comme toi ont supporté jadis en réalité? C'est un sang idéal, et tu pàlis déjà!

LE JEUNE HOMME.

C'est que ce sang n'est pas le mien!

ALIGHER.

Tourne-toi donc vers moi, — la plaine provençale a disparu; — regarde, voici maintenant une prison et quelques lampes funéraires, — et le grand maître condamné, — et les frères qui, à sa suite, monteront sur le bûcher!

LE JEUNE HOMME.

Combien de fois, enfant, n'ai-je pas rêvé à cette croix rouge sur ces manteaux blancs, — et je me suis attaché à cet ordre persécuté, par cela même qu'il fut persécuté.

ALIGHER.

Et maintenant, écoute les paroles que le vieillard prononça la veille même de sa mort. — Il va les répéter à l'instant!

LE JEUNE HOMME.

C'est lui qui se promène au milieu de ses frères enchaînés et silencieux?

ALIGHER.

Vois, il s'arrête et lève ses mains chargées de fer. — Il parle!

VOIX DU GRAND MAITRE.

Templiers, fils et frères! La conception en était sainte pourtant, et une sainte action devait en jaillir! De la mer à la mer, du levant au couchant, une république, et en elle le règne de Dieu sur la terre! Comme je vous le rends, vous me rendrez témoignage à la dernière heure.

Je ne vous conduisais point à l'erreur, et, quoique vous alliez mourir, je ne vous ai point trompés! N'avons-nous

pas passé nos jours, n'avons-nous pas vécu là où le Seigneur est né; et, dans le souffle des vents au-dessus du mont des Oliviers, n'avons-nous pas entendu sa voix?

CHŒUR DES TEMPLIERS.

Et dans la nuit claire, en passant près du Golgotha, nous l'avons vu!

VOIX DU GRAND MAITRE.

Non crucifié!

CHŒUR DES TEMPLIERS.

Avec des étoiles aux mains, des étoiles aux pieds, passant dans les cieux!

VOIX DU GRAND MAITRE.

Et quoique nous n'ayons pas saisi sa parole, nous avons pénétré sa pensée; — et nous savons depuis, que non-seulement un homme, — non-seulement une assemblée d'hommes, — non-seulement une nation et plusieurs nations, mais toutes, toutes ensemble, doivent former l'Église universelle!

CHŒUR DES TEMPLIERS.

Nous le savons, et nous en rendons témoignage; — il faut et il n'y aura qu'un seul troupeau : l'humanité! et un seul pasteur : Dieu régnant!

VOIX DU GRAND MAITRE.

Et aujourd'hui que voyons-nous? le pape et le roi, le roi et le pape, comme deux glaives douloureux dans un même cœur, au cœur du monde! Tout ce qui devrait être uni est séparé. Au delà du tombeau, le ciel échoit comme refuge aux malheureux; — le temps présent devient un malheur vivant; — la terre et le ciel sont séparés pour des siècles. Là-haut la volonté de Dieu, — ici-bas la volonté des papes et des rois!

CHŒUR DES TEMPLIERS.

Et au ciel, comme sur la terre, elle est une!

VOIX DU GRAND MAITRE.

Amen! Mais nous ne le verrons plus. — Le temps est venu; comme une forte colonne nous penchons déjà, nous allons tomber, nous briser en morceaux, nous réduire en poussière! Notre immortalité commence! Quelle perte pour les siècles! Tout était prêt et, dans l'attente, l'Europe tressaillait de désir et d'espoir! Frères! remettons à moitié pleine la coupe de la vie aux mains des combattants qui resteront sur la terre et qui ne s'appelleront plus de notre nom :, aux mains des Rose-Croix!

CHŒUR DES TEMPLIERS.

Nous la remettons en leurs mains.

VOIX DU GRAND MAITRE.

Amen! *Gloria Deo in excelsis!*

CHŒUR DES TEMPLIERS.

Qu'ils affranchissent tout corps; — que la vaine poussière pour eux s'agite de vie; — qu'en leurs mains chaque métal se change en or; que la puissance du miracle réconcilie le monde extérieur avec le monde intérieur; — que l'Esprit soit leur consolateur à eux et à tous ceux qui viendront après!

VOIX DU GRAND MAITRE.

Amen!

ALIGHER.

La nuit les entoure, — le temps les engloutit. — Mettons-nous à la poursuite du temps, Henri. — Suis-moi, suis-moi plus loin!

LE JEUNE HOMME.

La douleur de tous ces changements, l'amertume de tous ces trépas fondent ensemble sur nous cette nuit!

ALIGHER.

Celui qui n'est pas mort de toutes les morts et n'a pas res-

suscité de toutes les aurores de l'humanité; celui dont la douleur n'a pas égalé ses douleurs et la ténacité sa constance, ne verra point les noces préparées pour elle depuis des siècles !

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Par-dessus les siècles, nons volons, nous regardons, et nous pleurons! Oh! malheur, malheur! La parole de Dieu s'est scindée ! — L'Église a durci comme le roc, et la mer de l'esprit humain pousse ses vagues contre elle, rejaillit en arrière ou gronde à côté ! Le roc est ici, et les vagues sont là-bas!

Oh! malheur, malheur! L'édifice européen tremble; — il n'est pas en croissant devenu une cathédrale, et ne s'est pas transformé non plus en palais d'empereur! — A moitié clerc et à moitié laïque, il n'a atteint ni le ciel, ni les entrailles de la terre ; il est voué à la destruction, — et que de violence, de déchirements, de douleurs de désespoir, et de guerres!

Oh! malheur, malheur! Rois, prêtres ou peuple, chacun, au jour du triomphe, 'est impitoyable! — Ils luttent, se renversent, et se foulent aux pieds tour à tour!

Toujours moins de Christ dans le monde, — moins de l'esprit vivant!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

L'enfant quitte la maison quand les années de la jeunesse bouillonnent en lui ! — et l'homme fait revient au toit paternel. — Il en est de même de l'humanité, — et sa maison, c'est Dieu !

LE JEUNE HOMME.

Arrêtons-nous, car voici la lumière qui apparaît : signe précurseur, sans doute, d'un nouveau supplice !

ALIGHER.

Ne te laisse pas abattre ainsi.

LE JEUNE HOMME.

L'esprit est prompt, mais le corps est faible.

ALIGHER.

Celui-là seul a droit au nom d'Esprit qui, d'une même volonté, a su pénétrer son âme et son corps, afin qu'ils soient comme ce gant qui recouvre ma main, obéissant au moindre mouvement.

LE JEUNE HOMME.

D'autres fantômes apparaissent à mes yeux, — je ne sais si c'est aux yeux du corps ou de l'âme; — il me semble que je vois et de nouveau je n'aperçois rien.

ALIGHER.

Ce n'est pas une illusion, tu vois.

LE JEUNE HOMME.

Salut! chapeaux ronds, manteaux noirs sous lesquels se cachent de longs glaives! Salut, forges, soufflets, creusets et marteaux! Je vous reconnais, ô alchimistes, fils des Templiers, vous qui avez miné le sol jusqu'à ce que se soit écroulé le trône des Stuarts!

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

Si le corps n'émane pas de Dieu, il est donc Dieu lui-même, — et s'il émane de Dieu, il doit être divin, — et création du Seigneur, il vit et soupire après le Seigneur. Paix à tout corps; — longtemps maudit et opprimé, il veut s'élever, étinceler dans l'or, fleurir dans la rose de l'Alchimie.

La liberté et l'inspiration sont nos lois; — la nature est notre sœur vivante et belle. Comme le Christ nous a rachetés, nous la rachèterons, et l'ennoblirons par notre amour. Paix à la nature et à chaque corps!

CHŒUR DES MAITRES.

Les temps ne sont pas venus encore!

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

Et nous, nous avons vieilli, et nous sentons épuisés de travail !

CHŒUR DES MAITRES.

Auparavant tout joug doit se briser, toute oppression être détruite de l'âme sur le corps, ou du corps sur l'âme, — dans l'Église, — dans l'empire, — dans l'humanité !

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

C'est donc en vain que nous nous sommes confiés en vous ; nos feux s'éteignent rapidement l'un après l'autre ; — dans la cendre, l'or ne se retrouve nulle part ; — quelques étincelles s'éparpillent dans l'air, — et nous nous dispersons comme elles ! Oh ! maîtres ! vous nous avez menti !

CHŒUR DES MAITRES.

Nous vous avons dit la sainte vérité.

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

Est-ce que, dans la demeure éternelle, Mercure a uni la la lune et le soleil ? Où est la pierre philosophale ? Où sont les ombres des morts ressuscités ?

CHŒUR DES MAITRES.

Tant que le royaume de Dieu ne sera pas arrivé, tant que l'Esprit ne sera pas descendu, le miracle vous sera refusé ! la nature restera aveugle et sourde !

Préparez donc les voies à l'Esprit ! Efforcez-vous d'avoir la justice sur la terre ! Changez l'organisation sociale ! Tirez vos glaives et aiguisez vos poignards !

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

Oh ! malheur à nous ! nous mourrons et nous ne verrons pas la fin de nos travaux ! Toute fleur et tout or ne sont plus pour nous ! Comme nos grands prédécesseurs, nous ne viderons pas jusqu'au fond la coupe de l'existence !

CHŒUR DES MAITRES.

D'autres vous remplaceront si vous avez la foi et la main trop faible ! Il faut maintenant verser son sang et celui des autres, frapper les gouvernements et ôter les têtes royales de dessus les épaules des peuples d'Europe, — il faut déchirer maintenant l'Église par de nouvelles douleurs, afin qu'elle se sente vivre et sorte de son assoupissement ! Le siècle change, et avec lui nos labeurs. — En avant donc !

LE JEUNE HOMME.

O pauvres et pâles fantômes ! Ils ont tiré leurs glaives et ces glaives s'échappent de leurs mains ; — ils fléchissent ; — ils tombent à terre ; — de leurs mains ils enlacent les pieds des maîtres. — Oh ! tout est inutile quand l'heure de quelqu'un est passée !

CHŒUR DES MAITRES.

Vous le voyez vous-mêmes, vous n'êtes plus que poussière !... Ne vous opposez pas, — ne tardez pas, — prononcez volontairement la parole qui transvase du passé une force mystérieuse dans l'avenir !

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

Dans quelles mains, dans quelles mains faut-il remettre la coupe de la vie ?

CHŒUR DES MAITRES.

Aux mains des frères francs-maçons, remettez-la !

CHŒUR DES ROSE-CROIX.

Amen ! — Qu'ils hâtent la venue du royaume d'un milliers d'années ; — et qu'au terme de leur carrière, la foi et l'espérance n'abandonne pas leurs cœurs comme les nôtres !

LE JEUNE HOMME.

Terrible agonie !

ALIGHER.

Le doute et la mort sont la plus haute épreuve des es-

prits, la dernière qui doive être surmontée par eux. Sans elle, leur mérite serait diminué de toute la grandeur du ciel! — Et sans mérite, — sans labeur, comment devenir soi-même? Comment devenir immortel?

LE JEUNE HOMME.

Les maîtres se sont éloignés, — et eux gisent par terre; leurs feux achèvent de s'éteindre au-dessus de leurs corps. Je me souviens avoir vu des chartreux couchés ainsi sur les dalles de leur église.

ALIGHER.

Paix aux morts! — Allons du côté où sont allés les maîtres. — Ne te détourne point. — Là-bas, il n'y a plus que ténèbres!

LE JEUNE HOMME.

J'ai regret des morts.

ALIGHER.

Oh! enfant! Si tu veux retrouver les morts que tu as quittés ne jette jamais les yeux en arrière, mais regarde en avant! regarde devant toi! car ils renaissent et vivent déjà dans les champs de l'avenir.

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Nous volons au-dessus des siècles, regardant et pleurant.

L'âme du monde s'est divisée, l'Église s'est divisée, et partout, soit à Rome, soit à Augsbourg, l'âme a plié sous le corps! — l'Église a plié sous les rois! Et le corps du monde ne s'infuse pas en un seul esprit avec l'âme; — il s'est enorgueilli; — il veut exister par lui-même! — Il a cent têtes et cent couronnes! Rien que des rois, des rois partout! — Le nom de l'Europe, c'est roi!

Les fondements de leurs trônes s'appuient sur des têtes de héros; — et chacun de ces dieux terrestres a oublié le Dieu céleste. Il a oublié qu'il est présent partout et que sa fille est l'humanité, — dont descendent les nations; — et que

ces enfants doivent aller vers leur mère jusqu'à ce qu'ils la découvrent et se couchent à ses pieds dans la joie! — O nations, ô vous, lumières sur la terre, votre rayonnement s'éteint! De vos dépouilles se forment des États factices, — cadavres mis en mouvement par l'étincelle galvanique des gouvernements!

Et partout la violence, partout la force, — partout la révolte!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Regardez et considérez! — Depuis la croix sur laquelle expira le Seigneur, il n'y a pas eu sur cette planète de crime plus infernal, de plus poignant martyre! Là, c'était Dieu martyrisé dans l'homme; ici, c'est l'humanité martyrisée dans une nation! Mais ayez confiance, car un crime infini doit être racheté par un bien infini. Du martyre sans limites d'un seul, doit sortir la vie sans bornes de tous!

LE JEUNE HOMME.

Partout, en haut, en bas, de côté, jaillissent des lampes, — elles s'accrochent aux murailles. — Partout de noires tentures et des voiles funéraires, partout des aigles d'argent et des étendards cramoisis; — des crêpes transparents volent dans l'air. Qui va-t-on enterrer? serait-ce la race humaine tout entière?

ALIGHER.

Tu l'as dit : c'est le deuil de l'humanité.

LE JEUNE HOMME.

Et la terre s'est entr'ouverte..., un catafalque sort de terre; qu'il est haut, qu'il est grand! un corps recouvert de voiles repose dessus!

ALIGHER.

Trois hommes gravissent les degrés du catafalque, — ils arracheront le linceul et tu reconnaîtras le corps.

LE JEUNE HOMME.

Auprès de lui ils semblent des nains difformes. Que tiennent-ils à la main?

ALIGHER.

Des sceptres, mais qui, en place de croix, se terminent en baïonnettes.

LE JEUNE HOMME.

Et sur la tête ils ont des perles énormes et des coraux!

ALIGHER.

Oui, des larmes gelées et du sang humain!

LE JEUNE HOMME.

Déjà, ils l'atteignent!

ALIGHER.

Ils arrachent le voile. — Regarde.

LE JEUNE HOMME.

Un archange dans la blanche tunique que lui font ses ailes, un archange mort, oh! Dieu! — et ses ailes sont fixées sur sa poitrine par les lames de trois glaives enfoncés dans son sein comme trois grandes croix!

ALIGHER.

Et ce nom écrit au-dessus en sang resplendissant dans l'air!

LE JEUNE HOMME.

Ah! je voudrais toucher des lèvres cet arc-en-ciel de sang! — il me faut baiser quelque chose, — il me le faut, — fût-ce la terre devant ce nom!

ALIGHER.

Relève-toi!

LE JEUNE HOMME.

Non; — je veux rester étendu en croix; c'est mon archange, et je sais qu'il n'est pas mort. — Les cadavres

ne brillent pas d'une lumière pareille. Il repose seulement. — Par lui, Dieu me parle et me parlera. Moi, je suis de lui; — je suis une parcelle de cette beauté divine, de cette sainteté, — de cette justice et de cette douleur! — C'est mon père et ma mère, — c'est mon tout. — Pourquoi ne me permets-tu pas de m'abîmer dans la poussière? Laisse-moi, ne me force pas à me relever!

CHŒUR DES NAINS.

Couvrons-le de nouveau du linceul! couvrons-le, car il respire! — et tant qu'il respirera, il n'y aura pas d'ordre; — nous ne faucherons pas notre moisson et nous ne nous endormirons pas sur des gerbes de corps humains.

LE JEUNE HOMME.

Pas même un instant, non jamais, vous ne vous endormirez tranquilles sur cette terre ou dans la tombe! Vous êtes immortels par le remords et l'infamie comme d'autres par le bonheur et la gloire!

ALIGHER.

Vois leur agitation et leur trouble!

LE JEUNE HOMME.

Et de nouveau ils m'ont ravi mon bien, mon archange resplendissant!

ALIGHER.

Tu t'es relevé, et eux, ils sont tombés à terre et se traînent dans la poussière!

CHŒUR DES NAINS.

Quand donc, quand donc le cœur cessera-t-il de battre dans cette poitrine sous nos trois tranchants! Continuellement avec nos sceptres comme avec des marteaux, nous enfonçons ces poignées et ce cœur les repousse toujours — et ces ailes demeurent d'une blancheur immaculée, quoique nous les ayons inondées de torrents de sang. Qu'est-ce donc?

et serait-il vrai qu'un esprit supérieur, et non le sort aveugle gouverne le monde?

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

Ce n'est point vrai! — ce n'est point vrai! — n'y croyez pas, — n'y songez pas! il n'y a que le corps capable de sensations, le hasard fortuit et le chaos.

L'idée de Dieu, c'est l'hallucination produite par la fièvre du corps, — et la sagesse du corps, c'est la force, le calcul, l'ordre, c'est le pouvoir sur la terre. La mort de beaucoup, c'est l'existence de plusieurs.

Et ces plusieurs vivent parce qu'ils savent tuer!

Tuer, c'est s'emparer du chaos.

CHŒUR DES NAINS.

La paix rentre dans nos cœurs.

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Lumière céleste! O toi, la plus transparente, la plus pure, coule de toutes parts, et comme la vague, emporte dans tes ondes celui qui dort pour un temps!

LE JEUNE HOMME.

Je veux m'attacher à ce cercueil et disparaître avec lui dans ce flot de lumière. O Aligher, laisse-moi!

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Depuis le jour de la mort du juste, le monde européen n'aura pas de repos avant qu'il ne devienne juste lui-même!

Telles qu'un homme auquel on aurait arraché le cœur, seront toutes les nations sans cette nation! Elles vivront et souffriront d'un manque éternel de vie. Elles seront et ne seront pas, car elles ne pourront être selon la pensée de Dieu. Et chaque peuple sera dans le désespoir, — et chaque roi dans la consternation! et la terre tremblera sous leurs pas, et ils s'y rouleront, ivres de remords!

LE JEUNE HOMME.

Et ces trois où sont-ils?

ALIGHER.

Ce n'est point la lumière qui nous les a dérobés, — mais plutôt les ténèbres !

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi la foudre ne les a-t-elle pas écrasés ?

ALIGHER.

S'ils périssaient de suite, ils ne mineraient pas leur œuvre et il se trouverait des mains impies pour recueillir leur héritage! Les méchants doivent se suicider par leur propre mal! Voilà pourquoi le Seigneur prolonge leurs jours par dérision pour eux et par miséricorde pour nous !

Et maintenant d'autres hommes vont venir. Entends-tu ces sauvages éclats? d'autres qui les haïssent, soulevés par eux et ceux qui leur ressemblent, car la lumière qui nous éclaire tous, le Christ, s'est éteinte aussi dans leurs âmes ! Sois attentif !

LE JEUNE HOMME.

Qu'ils sont nombreux! quels singuliers costumes !

ALIGHER.

Les premiers que tu aperçois tenant leurs épées levées au-dessus de leurs têtes, comme une voûte d'acier, ce sont les disciples et les compagnons, — et vois-tu derrière eux s'avancer les maîtres maçons, portant la Bible, l'équerre et le triangle?

LE JEUNE HOMME.

Et ceux-là en habits sacerdotaux ?

ALIGHER.

Ils appartiennent au degré des élus!

LE JEUNE HOMME.

Et ceux-ci avec une tête de mort, des os, une croix sur la poitrine ?

ALIGHER.

Ce sont les chevaliers écossais!

LE JEUNE HOMME.

J'en aperçois encore plusieurs enveloppés de manteaux, qui semblent dégoutter de sang!

ALIGHER.

Tu vois le grade le plus haut, — les maîtres illuminés, — et leur nom est : les Régénérés!

CHŒUR DE TOUS LES MAÇONS.

Mak benak! la chair se détache des os! *mak benak!* la victoire ou la mort! *mak benak!* la liberté et l'égalité!

CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

L'heure fatale approche! La terreur envahira le monde et le voile pourri de l'ancien temple sera déchiré! Nous jurez-vous fidélité jusqu'à la mort?

TOUS LES AUTRES CHŒURS.

Nous avons juré, nous jurons, nous jurerons!

CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Aujourd'hui, il faut de la haine! et l'œuvre de la haine, c'est la perte des haïs! Les détruirez-vous sans pitié?

LES AUTRES CHŒURS.

Nous les détruirons!

CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Les siècles ont rêvé à l'âme, et n'ont rien accompli! Commençons par le corps, — une oppression infinie pèse sur lui!

LES AUTRES CHŒURS.

Le corps, nous affranchirons chaque corps!

CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Ce qu'il y a au ciel, nous n'en savons rien — ce qu'il y a sur la terre, nous le voyons, nous le sentons, nous le souffrons; ce supplice nous dévore, et nous séchons de douleur! Pour que le précepte du Christ puisse se réaliser, ayons moins de souci de ceux qui portent le signe du Christ.

Ce sont des menteurs, des imposteurs! Il faut les renverser, il faut les perdre — et la dignité morale s'incarnera non plus dans les lèvres de plusieurs, mais dans la raison de tous!

CHŒUR DES ÉLUS.

La raison, c'est l'unique roi promis à l'humanité!

CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Ouvrez donc notre marche. Nous vous dirigerons, et vous mènerez les peuples. — Quiconque est avec nous est nôtre, — agissons avec lui philanthropiquement; — quiconque est contre nous n'est pas un homme, — traitons-le en brute; — qu'il soit chargé de chaînes, lié, traîné, frappé — et enfin égorgé s'il faut égorger!

L'heure présente est l'heure même de la lutte! — Point de tendres fibrilles au cœur! — Le trône, c'est des planches et de la colle; l'autel, c'est du plâtre et de la pierre!

CHŒUR DE TOUS LES MAÇONS.

Mak benak! Il ne restera de la société européenne qu'un squelette nu que nous revêtirons d'une nouvelle chair et d'une peau nouvelle! Sur les ruines nous construirons.

CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Silence là-dessus, — nous seuls savons cela! Pour que le temple de Salomon puisse s'élever, il faut tout d'abord renverser les édifices anciens.

CHŒUR DES MAÇONS.

Renversons, — renversons; — en avant, — en avant!

ALIGHER.

Suivons ce cortége!

LE JEUNE HOMME.

Ne sommes-nous pas près de notre époque?

ALIGHER.

Là-bas, au fond, dans ces brouillards qui apparaissent derrière cette rangée de lampes, nos jours se balancent déjà; —

mais nous en sommes encore séparés par une mer de désastres et par un esprit gigantesque!

LE JEUNE HOMME.

Devons-nous forcément passer par cette mer de sang et de larmes!

ALIGHER.

Ni notre cœur ni notre raison n'en approcheront, — mais il faut que nos pieds la traversent, — que nos yeux la contemplent. — Ne frissonne pas!

LE JEUNE HOMME.

Je ne me trompe point, n'est-ce pas? — Ce sont des guillotines! A mesure qu'avance le cortége, elles se dressent des deux côtés, — une rue formée par des guillotines! Quelle est longue! et toutes entrent en mouvement; — ici et là, et là encore, partout des couperets étincellent en tombant. A chaque éclair, une tête vole. Que de couperets! — que de têtes tranchées! Impossible de passer!

ALIGHER.

Appuie-toi sur moi.

LE JEUNE HOMME.

Et eux ils marchent plus loin, ils entonnent leurs chants!

ALIGHER.

Te souviens-tu? Quand l'âme se dégoûte du corps, elle se sauve dans la Thébaïde, elle s'écarte de la société des hommes. Ah! ne vivant pas dans les autres, elle pleure sur elle-même et se fane! — Et vois maintenant ce que devient le corps lorsqu'il se sépare de l'âme! Il est livré à la folie et au massacre. Ici et là, il y a manque d'amour parfait. D'un côté se produit le suicide et de l'autre le meurtre!

LE JEUNE HOMME.

Je préfère le suicide à l'assassinat!

ALIGHER.

Oh! aime avant tout les esprits vivants! car l'heure des

corps et l'heure des âmes passera et celle de l'esprit sonnera ! Les autres en étaient seulement les précurseurs !

LE JEUNE HOMME.

Ordonne, — obtiens, que ces têtes ne roulent pas ainsi à mes pieds. Elles ont beau s'évanouir comme un songe ; je me sens mal, — de plus en plus mal, ô Aligher !

ALIGHER.

Nous devons traverser le royaume des corps en révolte, — tant que tu ne l'auras point franchi, je ne t'aurai pas prémuni contre les dangers de l'avenir. Oh ! les fondements du monde se sont ébranlés !... Les souffrances des siècles s'amassaient lentement et silencieusement jusqu'à ce qu'elles fissent irruption comme un volcan ! Une fois il en fut ainsi, — il le fallut ; — mais, ô Seigneur, que le soleil ne se lève plus jamais sur un jour de férocité brutale et de crime atroce comme celui-ci !

LE JEUNE HOMME.

Je tombe en défaillance. Quelles larves hideuses ! quelle lugubre rangée de bourreaux ! chacun près de son atelier ! et ces paniers ensanglantés, remplis de débris humains ! — et ces troncs livides, — et les vagues de ce peuple mugissant à l'entour ! — que de haches, de piques, de sabres ! — et ce cortége qui avance toujours avec le même chant et le même air de fête ! — Maintenant ils sèment des fleurs au milieu de cette populace et de ces cadavres !...

ALIGHER.

Calme-toi, — et tâche de te rendre compte de l'expression de tous ces visages !

LE JEUNE HOMME.

La peur suinte de leurs fronts ! la peur hérisse leurs cheveux ! la peur coule dans leurs veines ! Partout la peur, la toute-puissante peur ! Oh ! honte éternelle à vous, pour avoir moins craint le meurtre ou la mort que la peur ! Seuls,

ces couperets ne tremblent ni ne pâlissent ! Ils se relèvent et s'abaissent toujours également ! A chaque coup, ils se baignent dans le sang, et le font jaillir au loin ! O mon Dieu ! ô mon Dieu !

LE CHOEUR DES VOIX AÉRIENNES.

Malheur aux temps ! au nom de Dieu, les rois ont tué une des saintes pensées, une nation vivante au milieu de l'humanité ! — et maintenant au nom de l'homme, le peuple égorge les rois, les prêtres, et tout pouvoir humain ! Oh ! malheur ! malheur !

LE JEUNE HOMME.

Merci, voix aériennes ! Maintenant je traverserai cette rue d'échafauds et je ne chancellerai pas ! — J'ai perdu des êtres plus chers et plus proches ! Que me font ces hommes ? — Mon archange n'est-il pas aussi au tombeau ?

LE CHOEUR DES MAÇONS.

O Régénérés ! ô nos maîtres suprêmes ! il n'y a plus qui tuer ni pour qui ! les bras tombent de lassitude aux travailleurs exténués par leur besogne sanglante. Ils se sont couchés sur leurs échafauds, et au murmure des ruisseaux de sang s'allie maintenant le bruit de la respiration haletante des bourreaux !

LE CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

En avant !

LE CHŒUR DES MAÇONS.

Où ? — Nous ne savons ? — Deux guillotines se dressent encore ici, et derrière elles commencent les ténèbres !

LE CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

En avant, toujours !

LE CHŒUR DES MAÇONS.

Ni l'âme, ni le corps n'ont rien gagné jusqu'ici à notre œuvre, — tout est désert et triste, — autour de nous du

sang humain se dégage un brouillard lugubre, — il nous aveugle !

LE CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Là-bas devant vous, n'y a-t-il aucun sentier? Aucune lumière ne brille-t-elle dans le lointain?

LE CHŒUR DES MAÇONS.

Nous ne voyons rien, — rien que l'obscurité au dehors et au dedans de nous-mêmes !

LE CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Réveillez ceux qui dorment, réveillez les travailleurs !

LE CHŒUR DES MAÇONS.

Personne ne s'éveille ! Les morts gisent à terre comme du bois ou de la pierre; — il en est de même des vivants dans leur léthargie ! Qu'entreprendrons-nous? Derrière nous la sourde mort; devant nous quelque chose d'incréé comme le néant! Où nous avez-vous entraînés? Où sommes-nous? Que sommes-nous ? Où est Dieu? Où est la terre, le ciel? Tout n'est-il qu'un rêve plein de colère et de douleur?

LE CHŒUR DES RÉGÉNÉRÉS.

Ne pleurez pas comme des enfants ! Ne vous étendez pas à l'ombre des échafauds, sur le pavé! Debout! debout! quelques instants encore!

LE CHŒUR DES MAÇONS.

Mak benak! A nous aussi la chair tombe des os ! *Mak benak !* Nous aussi nous voulons reposer! fallût-il se coucher parmi ces cadavres, et appuyer nos têtes sur leurs têtes tranchées ! Et vous, soyez maudits, car vous semez la mort comme Dieu, mais vous ne savez point, comme Dieu, répandre la vie et créer ! Malédiction sur vous, impuissants!

LE CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Voilà que le Seigneur miséricordieux aura pitié. Pensées

de ceux qui sont morts, surgissez, rêves de ceux qui sommeillent, unissez-vous! Aspirations faussées de cette génération, désirs infructueux, levez-vous tous et tournoyez au-dessus de cette mer de sang!

LE JEUNE HOMME.

Est-ce le jugement dernier qui commence? La vision d'Ézéchiel se répéterait-elle?

LE CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Tournoyez et mêlez-vous, — modérez-vous et pénétrez-vous jusqu'à ce que vous deveniez une seule âme, une seule volonté et action!

LE JEUNE HOMME.

Sur tous ces corps luit une lumière étrange; — tantôt elle jaillit en tourbillons; — tantôt elle projette une faible lueur et s'éteint. Semblables à des oiseaux de nuit, des multitudes voltigent dans l'air. On entend leur bruissement, mais on ne voit pas leur vol!

ALIGHER.

C'est ainsi que, sur la terre, les pensées de ceux qui ont disparu se réveillent en d'autres.

C'est la première résurrection,—et la seconde n'aura lieu qu'au dernier jour de l'humanité, lorsque chacun dira de nouveau de lui-même : « C'est moi! »

LE JEUNE HOMME.

Où sont les guillotines? Où est la mare rouge? Où est tout ce peuple étendu sur le sol? Tout s'est évaporé dans les airs comme un jour d'été après l'orage, — et là passent des souffles étincelants, s'élèvent des vapeurs, serpentent des courants d'électricité! Où sommes-nous parvenus? Quel est ce monde aérien?

ALIGHER.

Ne comprends-tu pas ce qui se passe? Tous ces éléments concourent à la formation d'une seule force, d'un seul être!

LE JEUNE HOMME.

C'est vrai!

ALIGHER.

Tout devient plus distinct maintenant, — ne reconnais-tu point cette figure?

LE JEUNE HOMME.

Sur le fond de ce chaos, il apparaît seul, si entier, si resplendissant! Des aigles d'or déploient leurs ailes au-dessus de sa tête comme une tente vivante; un sourire, ressemblant à de la bonté, se joue sur ses lèvres, et il semble que le tonnerre jaillira de ses tempes..., c'est l'Empereur! c'est Napoléon!

ALIGHER.

C'est l'âme de Napoléon dans le monde de l'histoire, — une et embrassant des siècles, — une et toute, — l'idée de millions de pensées, frissonnante, incarnée, — et maintenant le Seigneur lui dira : « Va! » — et rien, ni personne ne l'arrêtera, — et elle ira, — et elle trouvera la continuation du chemin au milieu des ténèbres!

LE CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Qui est son égal, parmi ceux qui se sont succédé jusqu'à présent? Tout ce qui brilla en eux, séparément, lui fut donné dans un miraculeux assemblage! — et le corps des demi-dieux anciens, infatigable, sans sommeil, beau! et l'âme chrétienne inspirée et tendre, — et l'esprit créateur, maître du temps et de l'espace.

Toutes les destinées humaines se rencontrent dans la sienne! les soucis et les triomphes, — les grandeurs et les désastres, — le bonheur et les ruines!

Comme le monde créé de rien, directement de Dieu, ainsi lui, au milieu des hommes de rien, il se révèle et s'élève! Il sera héros comme le Grec Alexandre, — empereur comme le Romain César, — martyr comme un saint des premiers temps du christianisme! Et il mourra comme Moïse,

seul, en face du Seigneur! Il mourra en prophétisant la volonté du Seigneur sur les jours futurs de la race humaine!

LE JEUNE HOMME.

Les aigles se sont enlacés avec leurs ailes scintillantes en un pilier de feu, et l'ont entouré, — ils brûlent et tournoient. Lui, hors de ce tourbillon, il a étendu la main, et emporté il vole, un glaive dans cette main comme un rayon; le néant s'éclaircit, — l'espace bleuit; — de nouveau, en bas, des formes humaines renaissent, croissent et s'assemblent! L'horizon s'élargit devant lui à l'infini!

ALIGHER.

Non pas devant lui, — car il doit disparaître, — mais devant ces peuples dont il est pour un instant le pasteur!

LE JEUNE HOMME.

Quel est ce chant d'orgues gigantesques?

ALIGHER.

Tu entends les foudres de ses batailles changées en harmonie par le souvenir!

LE JEUNE HOMME.

Que sont ces masses, ou plutôt ces blocs immobiles?

ALIGHER.

Tu vois qu'à mesure que la figure en approche, la lumière et le mouvement les pénètrent.

LE JEUNE HOMME.

C'est vrai! ils sont pareils à de vivants bas-fonds, — et des cris s'en échappent, — et l'éclat de l'acier y brille; je vois des milliers, des milliers de mains qui se soulèvent!

ALIGHER.

Les nations n'étaient-elles pas endormies? Les pensées de Dieu en Europe ne s'étaient-elles pas murées comme des larves d'insectes?

LE JEUNE HOMME.

Le bras tendu, on dirait qu'il les magnétise en passant; —les unes le suivent, les autres se dressent contre lui!

ALIGHER.

Il les ressuscite les unes comme les autres! A dater de lui. ni les rois ni les peuples ne détiendront plus le pouvoir, — mais ce seront les nationalités et l'humanité au nom du Seigneur!

LE JEUNE HOMME.

Regarde! regarde! lui-même pâlit, quoiqu'il vole toujours plus loin, — lui aussi pâlit et incline! — Courons après lui!

ALIGHER.

Nous ne l'atteindrons pas, son temps est fait! son labeur accompli!—et l'éternité l'appelle!

LE JEUNE HOMME.

Les aigles qui l'emportaient, se sont dispersés dans le ciel. Seul, il apparaît à l'horizon comme un disque lumineux! — il descend — plus bas — toujours plus bas! le bruit des explosions et les rumeurs des peuples s'apaisent. — L'horizon s'obscurcit de nouveau. — La nuit est revenue et avec elle le silence, — qu'y aura-t-il maintenant?

ALIGHER.

Nous-mêmes! car notre heure sonne! Écoute seulement encore ces derniers accents!

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

Sortez de dessous terre, vous qui vous êtes réfugiés chez nous, alors que le Titan vous balayait comme de l'ordure à travers l'Europe. — Vous pouvez revenir à vos anciens royaumes, — hâtez-vous, hâtez-vous!

ALIGHER.

Regarde attentivement les cavaliers qui galopent sur ces trois chevaux, affublés de pourpre mensongère et d'or faux!

LE JEUNE HOMME.

De hautes couronnes, — de longs sceptres entourés d'un rameau d'olivier, — des manteaux qui tombent plus bas que les étriers et qui traînent jusqu'à terre!

ALIGHER.

Maintenant, ils passent près de nous! Regarde-les bien!

LE JEUNE HOMME.

Ce sont les mêmes, — seulement ils ont grossi, bouffi, grandi! — les nains hideux!

LE CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

N'agissez plus par la violence ouverte, mais par la violence cachée et durable! Proclamez la paix sainte! Unissez-vous par une alliance sainte. Que tout ce qui est de vous s'appelle Saint! Saint! Saint!

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Écoutez la vérité! et peut-être arriverez-vous encore à la mesure de la taille humaine! Vous vous rendez à une grande délibération, — soyez justes!

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

Revêtez toute injustice de l'apparence de la justice!

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Si vous avez voulu tuer ce qui est immortel, — reconnaissez votre crime, — ne l'achevez pas, mais rendez la vie à votre victime!

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

Feindre, feindre qu'on rend la vie à sa victime! — qu'on regrette le meurtre!

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Ainsi que le Christ vous l'a ordonné, soyez les premiers serviteurs des nations! et vous ne serez pas livrés au mépris.

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

Engraissez les hommes comme du bétail et, d'eux-mêmes alors, ils mettront leurs grasses encolures sous le joug!

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

Devenez les instruments de la volonté de Dieu sur cette planète. Dans chaque forme sociale manifestez la foi, l'espérance, l'amour!

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

La diplomatie,—la police,—la gendarmerie! (1)

LE JEUNE HOMME.

Ils ont arrêté leurs chevaux, — ils se sont donné la main, — ils se parlent!

ALIGHER.

Et ils se prêtent serment!

LE JEUNE HOMME.

Si bas, qu'on n'entend rien!

ALIGHER.

Si c'était un pacte d'honnêteté, de raison et d'honneur, ils jureraient tout haut!

CHŒUR DES VOIX SOUTERRAINES.

Oui, ainsi! c'est bien ainsi! et maintenant en avant! — volez comme des flèches empoisonnées, — plus loin, plus loin!

CHŒUR DES VOIX AÉRIENNES.

C'est en vain! aucun avertissement ne dénouera l'enlacement vipérin de ces trois mains! Les fiançailles sont indissolubles, — mais les fiancés périront!

LE JEUNE HOMME.

Ils périront!—quand?—Est-ce que le sang de l'archange

(1) La gendarmerie en Russie est spécialement destinée aux arrestations politiques.

ne crie pas depuis longtemps vengeance? Vainement tu me presses contre ta poitrine, Aligher, un frisson glacial m'étreint! Ah! aucune autre vision n'apparaît! — Rien..... que cette immense caveau semblable à un sépulcre gigantesque! Les héros, les prophètes, les saints ont passé et ont péri! Seuls, les nains prospèrent et vivent! Oh! Aligher, est-ce donc là le dénoûment de tant d'inspirations et de tant de siècles? — Et ce n'est ni un fantôme ni un songe! Comme ici, dans ces profondeurs, de même à la surface de la terre, — tout est inanimé, sombre, vil! La médiocrité et la colère sont donc le septième jour de l'humanité! Voilà le repos qui nous est donné!

ALIGHER.

Ne blasphème pas, enfant! le dimanche de l'humanité, — c'est le transformation, la résurrection des corps, — c'est l'état angélique! Les hommes en sont encore loin, — tu ne sais ce que tu dis, — tu ne sais à quel endroit de la route tu te tiens et vers quel but tu marches, — mais tu vas l'apprendre tout à l'heure!

LE JEUNE HOMME.

N'est-ce point déjà notre siècle?

ALIGHER.

Le nôtre tel qu'il paraît, mais non tel qu'il est!

LE JEUNE HOMME.

Que me montres-tu?

ALIGHER.

De ce côté deux torches brillent!

LE JEUNE HOMME.

Comme deux tristes lunes! — Mais je vois au-dessous une porte énorme, — des portes de fer dans le mur!

ALIGHER.

Approchons lentement, — lis cette inscription d'argent en haut!

LE JEUNE HOMME.

Gens æterna in qua nemo nascitur !

ALIGHER.

Ici seulement finit le passé! — Derrière ce seuil le présent commence et l'assemblée des Esprits médite les temps futurs, qui *seront*, parce qu'ils *doivent* être.

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Salut, vous qui approchez des temps présents, vous qui avez accompli la route avec les anges du Seigneur, — avec les idées de l'humanité !

LE JEUNE HOMME.

Comme ces voix croissent, — se rapprochent, — se multiplient! il semblerait que déjà tout près de nous résonnent ces cordes et s'élève ce chant!

ALIGHER.

Cette muraille seule nous en sépare !

LE CHŒUR.

Au nom du Seigneur nous vous recevons sur ce seuil ! Au nom du Seigneur triple et un, — à l'image duquel les fastes de notre planète sont triples et uns !

LE JEUNE HOMME.

Nulle part je n'ai entendu de sons pareils, – l'air tout entier a palpité en musique. Cet hymne pénètre dans mon cœur comme le rachat de tous ses gémissements !

LE CHŒUR.

Enfin arrive le jour promis ! Le siècle qui s'appellera *consolateur !* l'heure qui s'appellera l'*accomplissement !* Le Christ ne nous a pas été enlevé pour toujours, — ce n'est pas pour toujours que la lumière de l'existence a été obscurcie ! Voilà que le Fils sera honoré par l'Esprit, — et l'Esprit provient du Père et du Fils, et les allie amoureusement tous deux !

LE JEUNE HOMME.

Je me mourais déjà! — et maintenant, de nouveau, je sens l'infini dans ma poitrine! O accords bénis!

LE CHŒUR.

Et comme au ciel, il en sera ainsi sur la terre!

Tout ce qui a passé et a souffert en passant, reviendra, revivra, s'élèvera, mais n'aura plus à souffrir!

Les pensées divisées, les actions contraires, les siècles successifs s'honoreront et s'aimeront réciproquement!

Par un troisième souffle de son amour, le Seigneur revendiquera sa planète.

Le Seigneur revendiquera la race humaine!

ALIGHER.

Je frapperai, — les portes s'ouvriront, — tu entreras avec moi.

LE JEUNE HOMME.

Je suis prêt comme pour le ciel!—Ah! si tout doit revivre, mon archange ne mourra pas!

LE CHŒUR.

Nous vous donnons notre paix! Entrez!

VI

LES SOUTERRAINS DE VENISE

SCÈNE II

Une salle énorme. Des lampes sont suspendues aux murailles et aux voûtes. — Au fond, sur un trône élevé, le *Président* en toge blanche. — Du côté droit, une tribune fait saillie au mur ; des gradins y conduisent. — Le long des murs, des deux côtés, les *Chœurs des Nations,* chacune dans ses couleurs. *Pancrace,* à la tête du chœur polonais. — Aligher. — Le jeune homme.

LE CHŒUR INVISIBLE.

Qui introduis-tu dans l'assemblée? N'est-ce pas seulement un corps sans âme?

ALIGHER.

Un tel corps n'est qu'un bloc inanimé ! Ce n'est point là ce que je vous amène.

LE CHŒUR INVISIBLE.

Est-ce une âme sans corps ?

ALIGHER.

Une âme pareille n'est qu'un souffle, qu'un songe ; je ne vous apporte pas de songe, ô mes bien-aimés !

LE CHŒUR INVISIBLE.

Qu'est-il donc celui qui t'accompagne?

ALIGHER.

Un Esprit vivant!... un Esprit sans commencement, car il est issu du Seigneur, — et sans fin, car il tend vers le Seigneur, mais ne se confondra jamais avec Lui! Un corps et une âme lui furent donnés pour la route de l'éternité; mais lui, il est toujours le même, impérissable! Eux meurent et revivent tour à tour. Un jour, un jour avec vous il dépouillera le vêtement terrestre, et il en revêtira un autre plus élevé, à l'instant suprême du souvenir et du jugement! Mais auparavant, les destinées de cette planète, qui nous sont communes à tous, doivent se dénouer, et il se joint à vous, afin de hâter la venue des temps. Je vous en prie, je vous en conjure, recevez-le!

LE CHŒUR INVISIBLE.

Qu'il nous dise le nom béni dont on l'a baptisé quand il naquit homme?

LE JEUNE HOMME.

Henri!

LE CHŒUR INVISIBLE.

Qu'il proclame le nom collectif des Esprits pour lesquels le Seigneur a voulu qu'il vécût et mourût, puisqu'il le fit naître parmi eux!

LE JEUNE HOMME.

La Pologne!

LE CHŒUR INVISIBLE.

Le chœur aérien te reçoit et n'exige de toi aucun serment. Par cela même que tu es et que tu te sais un Esprit, tu as déjà juré fidélité au Seigneur, à l'humanité et à la vérité! Malheur non à eux, mais à toi, si tu faiblis, si tu doutes, si tu trahis. Maintenant, que les voix terrestres te saluent!

LE CHŒUR IRLANDAIS.

Nous qui, de nos blanches mains, rejetons le joug et venons avec la bonne nouvelle que les miséricordieux et les silencieux commencent à vaincre, nous les premiers te saluons ! Aie foi dans nos harpes, — chacune de leurs cordes vaut un glaive, — et elles conquerront la liberté catholique d'Erin !

LE CHŒUR ITALIEN.

Nous, cadavres reposant dans la cendre d'une double gloire, sous l'azur de nos cieux : nous qui désirons vivre une troisième fois, nous te saluons ! Aie confiance en nos manteaux noirs, quoique ce soit un signe de deuil, et en nos bonnets verts, avant-coureurs du printemps.

LE CHŒUR GERMAIN.

Divisés dans notre corps, mais unis par la pensée, nous les prêtres de l'idée, nous qui avons été, mais qui n'avons pas vécu et qui désirons vivre, nous te saluons ! Regarde nos cheveux et nos barbes bouclées — les sages de la Grèce en portaient de semblables — et repose-toi sur nos larges épées, héritage des Goths, nos aïeux !

LE CHŒUR FRANÇAIS.

Les vivants te saluent !

LE CHŒUR SLAVE.

Oh ! nous sommes nombreux comme les vagues de la mer ! mais faibles comme l'enfant au berceau qui soupire après le grand air et le soleil ! — Ah ! tous nos berceaux ressemblent tant à des tombes !

Nous-mêmes, nous ignorons si nous naissons ou ressuscitons, — mais nous entendons une voix qui nous appelle ; — nous nous levons donc et nous regardons, — et, devant nos yeux, s'étend d'une mer à l'autre un sépulcre gigantesque ; — qu'ils parlent donc pour nous, ceux qui sont enfermés dans ce tombeau ; car ils ne s'y sont point couchés pour

dormir d'un éternel sommeil, quoique, depuis cent ans, l'obscurité soit leur lumière, — la mort leur existence, — le désespoir leur espérance! Que la nation, roi de nous tous, que la nation, esprit de notre race, te salue !

LE CHŒUR POLONAIS.

Toi qui es trois fois notre frère, Esprit parmi les Esprits, homme dans l'humanité, fils de la Pologne au milieu de ses fils, nous te saluons. Et comme tu n'es Esprit que sous la forme humaine, ainsi sache que tu ne peux être véritablement homme qu'en restant Polonais! — revêts une autre forme et tu tomberas plus bas que la brute! Réunis donc à la fois, dans ta seule poitrine, toutes les forces des vivants et des morts! Que les plaisirs de la vie n'aient pas plus de prise sur toi que sur un cadavre, — que la vanité, l'avidité, l'orgueil ne trouvent en toi qu'un cadavre, — que la douleur, alors même qu'elle te rongerait le cœur, s'émousse sur toi comme sur un cadavre ! Mais, en revanche, sois prêt à l'action comme un vivant! Aime tes frères comme un vivant! Comme un vivant, confie-toi au Dieu des vivants! Et maintenant va vers le trône, approche et écoute!

PANCRACE.

Auparavant, prends encore de mes mains ce manteau blanc et cette toque écarlate.

ALIGHER.

Revêts ce qu'on te donne, c'est le signe que tu appartiens à leur cercle.

LE JEUNE HOMME.

Te voilà aussi dans ce vêtement !

ALIGHER.

Tant que je suis de ce monde, je compte parmi eux !

LE JEUNE HOMME.

Et maintenant ?

ALIGHER.

Ainsi qu'on te l'a ordonné, approche-toi du trône.

LE PRÉSIDENT.

Tu as vu les fantômes de ces gens audacieux qui, de tous temps, dans les profondeurs de la terre, s'opposaient à ceux qui en gouvernaient la surface ; — entouré d'eux, tu as traversé les deux mondes qui ont été. As-tu compris ce que fut l'époque qui précéda et l'époque qui suivit la venue du Christ? ce que désirèrent, dans la vérité d'une aspiration éternelle, et souvent dans le mensonge des moyens employés, tous ces hommes mystérieux qui tendaient sans cesse vers un avenir plus lointain? Dis, qu'as-tu vu cette nuit?

LE JEUNE HOMME.

Aux premières heures, j'ai vu tout corps païen, aspirant à l'âme chrétienne, jusqu'à ce que cette fille du ciel se fut révélée!

LE PRÉSIDENT.

Et aux suivantes?

LE JEUNE HOMME.

J'ai vu un essaim de saintes pensées déployé au-dessus du monde ; — mais elles ne tombaient pas, telles qu'une pluie de fleurs pour couvrir la terre, — célestes, elles fleurissaient dans les cieux !

LE PRÉSIDENT.

Bien, mon fils ! et qu'en résulta-t-il? Là ne fut pourtant point la fin de tes visions !

LE JEUNE HOMME.

Alors m'entoura le désespoir de tous les corps ; — d'abord ils n'avaient pas connu l'âme, — maintenant elle leur est née ; — ils la voient au-dessus d'eux, et ils ne peuvent la faire descendre dans leur poitrine. Aussi les voilà qui commencent à gémir, à grincer des dents, — à avoir des sueurs de sang !

LE PRÉSIDENT.

Tu as compris les plaintes des morts. Les anciens aspiraient aux âmes de l'Église universelle, — les modernes à l'universelle société des corps, — et l'un peut-il exister sans l'autre ? Et de la fusion de ces deux aspirations ne sortira-t-il pas une troisième réalité ? Ceux-ci et ceux-là ne sentaient que la moitié de l'humanité battre dans leur cœur. La moitié, — c'est souvent une illusion et parfois un crime ! L'ensemble seul est la réalité sur la terre et au ciel. Tu le sais maintenant.

LE JEUNE HOMME.

Je le sais, père !

LE PRÉSIDENT.

Continue de répondre. Crois-tu au Père, au Verbe, à l'Esprit-Saint, à cette Trinité éternelle, à la ressemblance et à l'image de laquelle le monde et chacune de ses parties, nous tous, la moindre chose et la plus grande puissance, — la pierre ou le séraphin, — ont reçu en partage l'être, ont reçu en partage l'idée, ont reçu aussi la vie ?

LE JEUNE HOMME.

Je crois en Elle !

LE PRÉSIDENT.

Et tu crois que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ?

LR JEUNE HOMME.

Je le crois !

LE PRÉSIDENT.

Si le Christ était homme, il se manifesta en un certain lieu et en un certain moment. S'il était Dieu, il régnait sur tous les temps et sur tous les lieux. S'il était Homme-Dieu, il a dû embrasser toutes les destinées de cette planète !

Te rappelles-tu comment, la veille de sa mort, il prophétise l'avenir de l'humanité et révèle à ses bien-aimés qu'un jour le Consolateur viendra ?

LE JEUNE HOMME.

Je me rappelle sa promesse!

LE PRÉSIDENT.

Je te répéterai les paroles de l'Écriture, — que quiconque est présent s'agenouille.

LE CHŒUR INVISIBLE.

Père, tu peux ouvrir l'Evangile de Jean, tous les chœurs sont à genoux.

LE PRÉSIDENT.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais maintenant vous ne pourriez les supporter. » — « Mais, quand viendra cet Esprit de vérité, il vous conduira dans toute vérité. » — « Il me glorifiera, car il prendra du mien et vous racontera. » Voilà ce que le Seigneur a dit à tous les siècles futurs du monde, — et beaucoup depuis passaient et passèrent déjà sans le comprendre. Il paraît qu'ils n'ont pu supporter sa parole jusqu'à présent!

LE CHŒUR INVISIBLE.

Le père a fermé le livre, vous pouvez vous lever.

LE PRÉSIDENT.

De plus haute prophétie, il n'y en a pas eu, il n'y en a pas, il n'y en aura pas! Dieu témoignant de lui-même qu'il se répandra sur la terre par une troisième effluve! Aux jours de Jéhovah les prophètes du Père apercevaient déjà le Fils devant eux! — et le Fils, à l'instant où il meurt, voit déjà le Saint-Esprit! — Il ne pouvait en être autrement! L'homme est le miroir de l'éternité, —donc dans l'histoire de l'homme, sur cette sphère rapide doit se refléter successivement cette Trinité, éternellement et simultanément présente à elle-même dans le ciel. — Mais la promesse du Seigneur est-elle accomplie, mon fils, la sens-tu accomplie? Lequel de ces dix-huit siècles chrétiens a glorifié le Christ?

LE JEUNE HOMME.

Aucun, aucun, mon père!

LE PRÉSIDENT.

A eux tous, à eux tous, le Seigneur dit encore : « Vous ne pouvez supporter, » car celui-là seul le glorifiera qui fera connaître ses préceptes dans toute l'étendue de leur réalisation et les rendra palpables, — et alors la gloire de ce monde, comme étant de Dieu, témoignera elle-même. Eh bien ! mon fils, cette réalisation ne sera-t-elle pas l'avénement de l'esprit? le fait lui-même, ne sera-t-il pas notre consolateur? Et ce fait où est-il, le vois-tu?

LE JEUNE HOMME.

Non.

LE PRÉSIDENT.

Regarde en toi-même, il y est.

LE JEUNE HOMME.

Comment, mon père?

LE PRÉSIDENT.

Dans ta poitrine comme dans celle des autres.

LE JEUNE HOMME.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Pour que la grâce éternelle sauve l'homme individuel, aussi bien que les nations et l'humanité, il faut tendre vers elle son bras jusque sous la voûte du ciel! — car la volonté des créés est la moitié de la création! Bien que ce qui devait arriver ait eu lieu déjà, bien que les temps s'accomplissent, et que l'Esprit promis plane au-dessus de la vallée terrestre, si nous-mêmes nous ne le méritons, ne le désirons, et ne lui préparons les voies; si nous ne nous changeons pas en autant d'autels prêts à le recevoir, il ne brillera pas pour nous, — et nous ne serons pas consolés!

LE JEUNE HOMME.

Qu'ordonnez-vous donc?

LE PRÉSIDENT.

Aujourd'hui, nous n'ordonnons plus rien, — nous manifestons seulement la vérité, et quiconque la conçoit la suit. Entends-la donc maintenant! Tant que le corps et l'âme ne sont pas fondus en un seul esprit, il n'y a pas d'action universelle, et l'histoire des luttes et des renversements est l'histoire même de l'humanité! Partout nous voyons la séparation, le désaccord, l'inimitié! les parties du tout et non la totalité! — et chacune ennemie de l'autre veut s'aimer elle-même dans la totalité en exterminant toutes les autres. Nation, empire, Etat, principe, constitution et loi poursuivent non le progrès, mais une vieillesse plus avancée. Ils vénèrent dans ce qui dure, non pas la sainteté, mais la force, qui a eu raison de ses adversaires; — l'âge tient lieu de légitimité. — Toute espérance et toute inspiration sont une révolte et un sacrilége. Comme le bourreau l'avenir frappe sans cesse le squelette du passé, — et le présent, recouvert chaque fois du sang et des débris de l'un et de l'autre, n'est jusqu'à présent qu'un abîme de misère! Ne rends-je point un témoignage sincère aux malheureuses destinées de cette planète?

LE JEUNE HOMME.

Père, plus d'une fois les larmes marquaient les mêmes sentiments sur mon visage pendant que je lisais l'histoire. Chaque homme, et entre tous le Polonais, garantira ton témoignage!

LE PRÉSIDENT.

Une vie pareille n'est qu'une perpétuelle agonie! Autre est la loi de la vie universelle, — ni mourir pour périr à jamais et être réprouvé, — ni même mourir pour ressusciter ensuite du tombeau, — mais renaître incessamment de soi-même sans l'évanouissement de la mort; — voilà la marche de l'Esprit, le développement de son existence éternelle. Les

nations doivent y atteindre sur terre, avant que l'homme ne l'obtienne dans d'autres mondes,—car qu'est-ce que la condition humaine et terrestre, sinon l'épreuve de l'être supérieur en nous? la voie qui le mène à Dieu? Car en vérité les autels de Dieu ne sont pas uniquement sous la voûte des cathédrales ? Partout : — au parlement, au tribunal et dans le cercle des électeurs et dans le cercle des élus, — et au siége du pouvoir, sur la place publique, dans l'atelier, à la bourse, dans chaque art et dans chaque science, le Seigneur doit être aperçu, reconnu, honoré, obéi ; — il doit l'être et il le sera ! Chaque labeur se changera en un apostolat et chaque fonction en un sacerdoce, — et ce sera adorer celui qui *est*, que d'être et vivre ! Sens-tu dans les profondeurs de ton âme que tu espères un tel avenir, que tu crois en lui et que tu l'aimes ?

LE JEUNE HOMME.

Depuis que je respire, chaque battement de mon cœur est un élan vers le beau, l'affranchissement, le bonheur, — et je vis au milieu de monstrueux désastres ! Je ne me suis jamais senti jeune,— et toi, père, tu me promets le rajeunissement du monde ! Comment ne te remercierais-je pas et ne croirais-je pas en toi ?

LE PRÉSIDENT.

Réponds-moi encore : — Dieu dans l'homme, n'est-ce pas le Christ?

LE JEUNE HOMME.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Et le Christ dans tous les hommes, qu'est-il ?

LE JEUNE HOMME.

Tu veux parler sans doute de l'humanité ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, l'humanité ! mais quand ? ni hier ni aujourd'hui ? quand donc ?

LE JEUNE HOMME.

Au dernier et au suprême instant de son développement !

LE PRÉSIDENT.

Et quels en sont les instruments ? Où sont les membres de ce corps animé d'un seul Esprit? Dans cette église universelle, quels sont les rites variés et pourtant établis par Dieu ? Où sont les couleurs de l'arc-en-ciel dont naîtra cette blancheur lumineuse.

LE JEUNE HOMME.

Je ne me trompe point, n'est-ce pas, père, c'est des nationalités qu'il s'agit?

LE PRÉSIDENT.

Tu l'as dit, — et regarde comme de nos jours partout la volonté de Dieu tente providentiellement leur volonté ! Les unes manquent d'indépendance extérieure, les autres de calme intérieur ; — toutes soupirent après la liberté ; — et sais-tu, mon fils, ce que c'est que la liberté ?

LE JEUNE HOMME.

Père, j'écoute !

LE PRÉSIDENT.

Celui-là seul est libre dont l'Esprit est tellement parfait, qu'il n'a plus à lutter ni avec lui-même ni avec autrui ! — Il possède la paix intérieure et à l'égard de ses frères il n'a que de l'amour : il est donc indépendant, car il est complet ; — il peut se répandre au dehors de lui-même, se doubler, se tripler, se centupler par ses créations ! Les êtres libres sont seuls créateurs ! — et les nations libres seules entonneront le chant sublime de l'humanité ! Qu'elles se souviennent donc de l'amour, sans lequel il n'est pas possible de rien fonder ni construire, — sans lequel Dieu, quoique revêtu de la toute-puissance, n'eut rien pu créer ! Le monde est à elles, — pourvu qu'elles soient ce qu'elles doivent être ! Qu'elles apparaissent donc comme la statue dans le marbre sous le ci-

seau de leur propre volonté ! Et qu'elles sachent que sur cette terre la vraie sagesse ne consiste pas à être immuable et compacte comme le roc, — de même que la force qui fait explosion et déchire le roc, n'est ni de l'inspiration ni de l'action virile ; mais que la réelle sainteté et l'exquise beauté sont en ce qui coule sans cesse et s'élève toujours plus haut; en ce qui est toujours plus étendu et toujours le même, comme le lever infini de la lumière.

PANCRACE.

Je demande la parole.

LE CHŒUR INVISIBLE.

Silence !

PANCRACE.

Le chef du chœur polonais demande la parole.

LE CHŒUR INVISIBLE.

Le chef du chœur polonais ignore-t-il qu'il est coupable d'interrompre le président quand il instruit un nouveau frère ?

PANCRACE.

Encore une fois, je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, tu oublies les lois qui régissent nos régions souterraines et tu t'exposes en persévérant.

PANCRACE.

Et toi, père, n'exposes-tu pas cette jeune âme à sa perte lorsque tu lui parles d'amour, — lorsqu'au lieu de tremper ce cœur tu l'amollis ?

LE PRÉSIDENT.

Silence !

PANCRACE.

Écoute, écoute-moi, très-vénérable ! Écoutez-moi tous ici autant que vous êtes, nations et individus ! Si vous êtes du

couchant, il vous est encore permis de rêver,—de rêver seulement! — que vous obtiendrez de grands résultats avec la charité chrétienne! Vous avez déjà guillotiné votre noblesse et précipité ce qui en restait dans la boue et la misère, — c'est bien! Mais avec les banquiers et les financiers; mais avec votre bourgeoisie, ce nouveau parasitisme sur le corps populaire, que ferez-vous? D'ailleurs, en cet instant, peu m'importe ce qu'il adviendra de vous autres, occidentaux, — moi je suis de l'Orient, — je suis Slave! Polonais! je dirai donc...

LE CHŒUR INVISIBLE.

Esprit insubordonné, nous t'ordonnons le silence!

PANCRACE.

Mon parti est pris! — je ne vous laisserai point éblouir ce descendant de nos aristocrates, par des idées qui se réaliseront un jour, mais avant la réalisation desquelles, Slavie et Pologne doivent apparaître comme une mer de sang! Que ce jouvenceau connaisse la réalité! Qu'il dépouille ici à l'instant même le gentilhomme, — ou bien qu'il sorte, se sauve sans regarder à droite ou à gauche, — et n'emporte pas avec lui nos mystères!

LE PRÉSIDENT.

Les tiens peut-être, Esprit rebelle! car dans les nôtres il n'y a pas de tâche sanglante! On n'y trouve que la sainte et courageuse défense des lois saintes et des opprimés, — tu n'y trouveras point le meurtre!

PANCRACE.

Écoute-moi, jouvenceau, toi qui es de la race de tes ancêtres, toi qui as des ancêtres! Eh bien! moi qui n'en ai point, moi qui marche sur cette terre comme si j'en étais né directement, du gravier, du limon et de l'herbe, ainsi que jadis les Titans et les hommes du peuple aujourd'hui; eh bien! je te dis: — La noblesse polonaise et toute noblesse slave sont finies! Si tu veux, agenouille-toi et récite des

Ave Maria sur leur tombeau, — cela t'est permis! Mais je vous connais, — et je vous sais : — vous ne céderez pas, — vous êtes prêts à tout sacrifier à la chose publique, et la moitié de vos terres et votre or; — mais vos blasons, — vos souvenirs, — votre orgueil, jamais! Donc, par un nouveau sacrifice, vous ressaisirez le pouvoir dont les siècles ne réussiraient pas à chasser le souvenir de votre esprit. Oh! je ne suis pas des vôtres, et je vous connais comme vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. Donc, il n'y a qu'un parti à prendre avec vous autres qui avez de la naissance, — un seul — c'est de vous l'enlever avec la vie, de ne pardonner à aucun, de n'en lâcher aucun du filet mortel, afin qu'une fois pour toutes votre sang et la moelle de vos os se décomposent chimiquement pour les siècles et disparaissent dans l'espace! Alors seulement il y aura une égalité et un peuple, — et alors, alors seulement, tout ce que cet homme vêtu de blanc a dit du haut de son trône deviendra vraisemblable; — l'amour sera une possibilité sur ce globe, — mais pas avant! Comprends-tu, propriétaire d'ancêtres?

LE JEUNE HOMME.

Aligher, où suis-je? Où m'as-tu mené? Je vais le provoquer!...

ALIGHER.

Si tu m'aimes, tais-toi!

(Au Président.)

Je plie le genou en signe de respect et de prière, — car je ne veux pas enfreindre tes ordres en prenant la parole! Oh! permets, archivénérable, permets que je monte un instant à cette tribune et réponde. Il y va pour moi de cette âme sincère et pure qui m'a été confiée! — regarde comme ce visage pâlit; — regarde comme une sainte colère gonfle les veines de ce front, — comme cette main, crispée sur la poignée de son sabre, souffre les tortures de Laocoon. Je dois

monter et parler pour faire rentrer la paix dans son cœur. C'est la première fois qu'il entend de semblables paroles !

LE PRÉSIDENT.

Je ne puis t'interdire ce que tu réclames. Cet homme le premier a violé la loi.

ALIGHER.

Merci, père.

(Il monte à la tribune.)

PANCRACE.

Maintenant je ne m'engage plus dans les discussions, moi le chef du chœur ! J'ai annoncé ce qui est inévitable ! Celui qui est lui-même le verbe de la nécessité ne répond pas à de vaines paroles ! Hé Kiermasz ou toi Blauman, s'il s'agit de sentimentalité ou de bavardage, place-toi en face de la tribune, regarde dans le blanc des yeux le mélancolique ami de ce mignon, et réponds pour moi !

KIERMASZ.

Moi, je répondrai, moi !

BLAUMAN.

Arrière, Kiermasz, moi je m'en tirerai mieux !

UN AUTRE.

Je demande la parole : Blauman n'y réussira pas !

PLUSIEURS AUTRES.

A moi, à moi, à moi !

PANCRACE.

Vous vous disputez déjà ; — regardez comme la seconde partie du chœur qui s'est retirée à l'écart, la vieille noblesse, se tient convenablement et gravement, quoiqu'elle ait la rage dans le cœur. — Arrière les criailleurs ; — toi, Blauman, parle !

BLAUMAN.

(A Aligher.)

Partisan pâle et maigre de l'aristocratie, toi, penché sur cette tribune, la main tendue, — j'avoue que tu es beau! — car c'est connu, vous êtes beaux, vos traits sont doux et vos mains blanches. — Fi! les femmes! Eh bien! Tu t'indignes contre ce grand citoyen parce qu'il t'a cordialement, sincèrement annoncé l'égorgemem logique et inévitable de la noblesse! Si tu es patriote, si tu as quoi que ce soit de polonais dans le cœur, s'il t'est resté quelque chose de patriotique...

PANCRACE.

(Tout bas.)

Ne mêle pas trop fréquemment le mot *patrie* à tes discours!

BLAUMAN.

Est-ce aussi aristocratique?

PANCRACE.

Oui et non, — mais suis mon conseil!

BLAUMAN.

Et moi je te dis, si un brin d'humanité tressaille encore dans ton cœur, comment veux-tu sauver autrement le peuple polonais opprimé par trois tyrans, et écrasé encore davantage par la caste nobiliaire? Ce n'est que par un massacre grandiose, que tu peux...

ALIGHER.

Pancrace! Pancrace! chef du chœur polonais, tu n'as rien de polonais! Tu répètes toujours: « Peuple, peuple, » et ne dis jamais: « Nation! » Tu veux par toi-même accomplir de grandes choses et tu ne commences pas par Dieu! Pour base de ton édifice futur, pour clef de voûte, tu choisis l'assassinat! Rongé de haine, tu essayes de changer cette haine en

loi éternelle du progrès, et donnes aux lâches appétits de ton être le nom de nécessité ! Tu sais blesser et distiller le venin dans la blessure, lorsque tu rencontres un enfant, une femmes ou un jeune homme d'une sensibilité maladive, mais tu ne sais communiquer ni avec Dieu par la prière, ni avec l'homme par la sagesse, et pas davantage avec toi-même par la foi et la conviction ! Homme avide du pouvoir, homme puissant par ton intelligence, ta science, et je ne sais quelle force horrible que tu recèles en toi ! — ne te retranche point derrière le premier venu de cette foule égarée — mais au nom de Dieu, du juge commun, du Seigneur des nations et des Esprits, mon maître et le tien, réponds : Crois-tu à ce que tu viens de déclarer devant nous ?

BLAUMAN.

Lui, s'il croit ? Qui ? Lui ? Pancrace ! Ah ! c'en est trop ; — ne blasphème pas contre un tel démocrate, vil aristocrate !

ALIGHER.

Je te somme, par la puissance qui m'a été donnée, et déposée dans les profondeurs de mon être, parce que je n'ai soustrait aucune partie de mon cœur aux dures souffrances de mes frères, depuis que j'ai ouvert les yeux et que j'ai aperçu que le monde était beau et le soleil radieux — et que Dieu était toute bonté et toute miséricorde, — et que pourtant l'humanité était malheureuse, — et qu'au milieu de la malheureuse humanité, la primauté du malheur et de la douleur appartenait à la nation polonaise ! Je te somme, de me répondre ! Quand d'habitude je jette les yeux sur quelqu'un il me répond la vérité. J'ai tant prié sur la cime des montagnes, les vagues de la mer, dans les prisons des citadelles, dans les cachots, dans les mines, auprès des échafauds, implorant le Seigneur pour les condamnés, — et aussi pour les juges, qu'attend un sort pire que celui des condamnés ; — j'ai tant erré à travers les abîmes de cette terre, et sans cesse dans la limite de mes forces, moi, misérable,

par le désir, la pensée, l'action je me suis retrempé dans les cieux,— que, crois-moi, homme, c'est en vain que tu voudrais m'échapper ! Il faut que tu avoues la vérité devant tous tes frères,— et, si tu gardes le silence, c'est que tu sens toi-même ton impuissance, — c'est que tu sais toi-même que tu trompes et que tu mens !

PANCRACE.

Blauman, écarte-toi ! ha ! Aligher, tu me défies !

ALIGHER.

Au nom du Dieu qui est au ciel et dans chacun de nous, au nom du Christ qui a été sur terre, et qui maintenant encore se répand en esprit de plus en plus sur sa surface ; oui ! je te défie !

PANCRACE.

Alors parle d'une manière plus claire et plus pratique ; sur quoi m'interroges-tu ?

ALIGHER.

Sur ta conscience uniquement.

PANCRACE.

Exprime-toi plus pratiquement. Je suis un homme d'action, — je ne comprends pas la métaphysique, — je n'en veux pas, — et je n'en ai pas besoin. Encore une fois, que me demandes-tu donc ?

ALIGHER.

En présence de celui qui est parmi nous, quoique nous soyons deux, — de cette troisième et toujours présente individualité, — qui est là, — s'étend de toi à moi, de moi à toi, et autour de nous, — et à l'infini ! En présence du Très-Cher mystérieux, comme l'appelle le peuple polonais, je te demande si ton cœur et ta raison affirment irrévocablement que le salut de la Pologne dépend du massacre de la noblesse polonaise ? Si, pour rejeter la pierre sépulcrale, il faut aux mains de ceux qui vont ressusciter de la fange sanglante et non des foudres de pure lumière ? Si, pour

entrer dans la troisième époque du monde, l'époque vraiment chrétienne, il faut renier le Christ, fût-ce un tout petit instant, — remettre son amour à plus tard, dire au Dieu tout-puissant : « Sors maintenant et tu reviendras ensuite, — car aujourd'hui tu nous est superflu, — tu ne nous seras utile qu'après-demain. »

PANCRACE.

Julinicz, prophète populaire, c'est à toi de répondre, car en lui aussi il y a du prophète.

JULINICZ (Sortant du chœur.)

Je suis un grand Esprit ! un Esprit prophétique ! Place, place !

PANCRACE.

Réplique-lui donc sur le ton de son hymne !

JULINICZ.

Par la mort, et non autrement, finit, ô frères, chaque phase de notre planète. Voilà l'heure, et vingt siècles vont mourir, et avant qu'ils ne meurent, ils seront mis à la torture, — parce qu'ils n'ont cessé d'entasser crimes sur crimes, et qu'ils n'ont pas connu l'Esprit ! Aujourd'hui, ce n'est plus comme jadis ! Jadis, la prière, les larmes et la contrition, — c'était le christianisme ! Aujourd'hui c'est la force incarnée, le mouvement, le courant, le tourbillon, le ton, le pouvoir, le souffle armé du Seigneur ! Aujourd'hui pour son œuvre, Dieu se sert même des méchants ! Il les meut comme des milliers de marteaux, de faux, de flèches, de piques et de glaives; il en frappe le monde, afin de perdre ses ennemis ! les ennemis du peuple ! Pour l'avenir, que signifie la noblesse polonaise ? Quelques dizaines de milliers d'hommes, — quelques centaines même, si tu veux ! une goutte dans l'Océan. Si l'Océan en est avide, qu'on la lui jette ! Voilà le christianisme d'aujourd'hui, parce que le Seigneur a entrepris de juger la terre, et qu'il la juge par notre ministère à nous, qui sommes ses saints, ses voyants, ses pro-

phètes ! Eh! souviens-toi, infidèle, qu'il surviendra des tempêtes, des tourmentes vivantes d'êtres vivants; des multitudes se promèneront à travers les ruines et les cendres, offrant le meurtre à Dieu, et le meurtre lui sera agréable, car c'est par un holocauste continuel des corps que monte vers le ciel cet autel vivant, cette planète dont l'humanité est le pontife et l'éternel sacrificateur, et dont les races, les castes et les idées usées sont les victimes.

ALIGHER.

Pancrace ! Pancrace ! as-tu oublié la voix du ciel qui appelait Adam, lorsqu'il se cachait, après son premier péché, et Caïn, lorsqu'il fuyait, après son fratricide? Tu fuis, tu te caches de même. Pancrace, Pancrace ! réponds-moi.

PANCRACE.

Tu es insupportable. Toi et Juliniez, entonnez à votre aise vos refrains.

ALIGHER.

Pancrace ! Pancrace ! Quelle est ton origine ? D'où te viennent la langue et les mœurs polonaises, la soif de la liberté, la force d'action ? Es tu né de l'avenir ? non, certes ! Qu'es-tu donc, quoique issu de pères aux noms inconnus, si ce n'est un fils de notre République? Dis-moi, qu'aurais-tu à dire sur la terre, comment te serait-il possible de mentir à ton passé, de le trahir et de le renier, s'il ne t'avait comblé de ses dons. Ingrat ! qui des tiens ou des étrangers écouterait tes discours en faveur du peuple, sans le glaive de Boleslas le Brave, l'existence sans tache d'Edwige, le sage amour des Sigismond, la trempe des Batory, la vertu romaine des Zamoyski, la vie des Czarniecki, les labeurs et la gloire européenne de Sobieski ? Néant sans eux, pourquoi t'élèves-tu contre eux? Pourquoi t'attaquer à ce qui est immortel et impérissable ; à ce dont tu es toi-même issu, et sans quoi tu ne saurais ni faire un pas, ni confier une parole au souffle historique qui s'échappe de ta poitrine. Guide plus

loin ta nation, si la bénédiction de Dieu t'accompagne, — mais ne la dénationalise pas à l'instar des barbares qui l'ont démembrée. Pancrace! Pancrace! ne soìs pas un quatrième bourreau ajouté par l'enfer aux trois autres.

PANCRACE.

Maudit sois-tu avec ton passé, et tes accents du passé, semblables au souffle des tombeaux, et pourtant harmonieux!

ALIGHER.

Je t'avertis, parce qu'en ce moment ton avenir se reflète devant moi! Il est temps encore! tu as ton libre arbitre! Si tu ne m'écoutes pas, tu peux être puissant parmi les hommes pour un temps et une moitié de temps, mais tu succomberas devant l'Éternel et ta trace ne se retrouvera pas dans son cœur.

PANCRACE.

Vous voilà bien! des superstitions, des préjugés, des augures! c'est ainsi que débutent toujours la théocratie et l'aristocratie! Tu t'imagines me fermer par tes conjurations les voies du pouvoir et de l'immortalité! Sache donc la vérité! vous tous connaissez-la. Connais-la, toi aussi, notre père! (se tournant vers les siens) Que ceux qui croient en moi, qui m'appartiennent corps et âme, sortent du chœur polonais et se rangent à mes côtés!

KIERMASZ.

Vive notre chef!

BLAUMAN.

Je suis des tiens.

JULINICZ.

Dans ton camp, je serai un Aaron!

PLUSIEURS AUTRES.

Sous tes ordres, nous voici démocrates!

PANCRACE.

Il y a longtemps que je suis las de ce qu'on enseigne ici. Tout y est mou, religieux, philosophique. Doctrine de tortue! Si quelqu'un pense apaiser le monde, je lui en fais

mon compliment; le monde est pourri, la noblesse polonaise est pourrie. Il n'existe pas de remèdes. Être ou n'être pas? Je veux être. Quiconque vise ce but se saisit des moyens comme de flèches empoisonnées! Anathème aux radoteurs historiques, aux oisifs et aux savants, aux miséricordieux et aux purs! Le mal cesse d'être le mal dès qu'on avance à l'aide de lui vers le règne de l'humanité! Vivent les principes et périsse la moitié de l'Europe! Je romps avec vous tous!

ALIGHER.

Hommes et nations, je vous prends à témoins de sa réponse! O mon Henri, considère et instruis-toi! Cet homme a du génie, c'est un esprit puissant, mais il n'y a pas de puissance, si elle est injuste, capable de répondre à la plus simple question, si elle est juste. Le Seigneur a voulu qu'il en soit ainsi, — bénissez le Seigneur!

LE CHŒUR INVISIBLE.

Arrête, esprit égaré! Rappelle-toi l'opprobre qui pèse sur celui qui ne nous garde pas sa foi! Des deux côtés de la tombe il sera arrêté dans son développement, arriéré, avili, misérable!

PANCRACE.

De l'autre côté de la tombe, j'y consens, pourvu que ce ne soit pas ici. Sur cette terre, je reste fils de mes propres œuvres! O mes pères que j'enfante, ô mes actions, venez à mon secours! A moi, frères!

LE PRÉSIDENT.

Que les chœurs coupent la retraite à l'infidèle.

ALIGHER.

Oh! père, je t'en supplie, n'ordonne pas aux Polonais de marcher contre leurs propres frères, car, bien que coupables, ce sont cependant des frères!

LE PRÉSIDENT.

Polonais fidèles, je vous dispense seuls de l'accomplissement de mon ordre. Demeurez à vos places!

PANCRACE.

Crois-tu, vieillard, me faire plier le genou devant ton trône en déchaînant cette foule contre moi? Voyons si, dans ces souterrains muets, sur un signe de toi, qui as tellement l'horreur du sang, on va m'assassiner! ouvrez-moi un passage, ô chœurs des nations!

LE PRÉSIDENT.

Formez une chaîne indissoluble autour de l'infidèle.

PANCRACE.

Blauman, Kiermasz, Julinicz, dégaînez vos poignards!

LE PRÉSIDENT.

Apportez ici autant de cercueils qu'il y a de sacriléges!

PANCRACE.

Aux armes, vous tous! aux armes! Si vous ne voulez pas végéter, mais vivre et agir, suivez-moi! Si vous voulez voir de vos yeux les rêves de votre pensée et les désirs qui gonflent vos poitrines, suivez-moi! A quelque race et nation que vous apparteniez, suivez-moi!

LE PRÉSIDENT.

Maintenant, rangez ces cercueils devant chaque infidèle.

PANCRACE.

Quittez ces caveaux, le fantastique, la poésie, les visions! Suivez-moi là où nous aurons au-dessus de nous le globe du soleil, et devant nous des ennemis en os et en chair, afin que nous répandions leur sang, et que les rayons du soleil se gorgent de l'éclat de ce sang! Êtes-vous aveugles et sourds! Italiens Allemands, Français, ne répondrez-vous pas à mon appel?

CHŒUR INVISIBLE.

De chaque chœur il se détache quelques égarés qui passent aux rebelles, les malheureux!

LE PRÉSIDENT.

Apportez encore des cercueils, plus de cercueils!

PANCRACE.

Quoi! voudrais-tu nous clouer dans ces boîtes! Ne vois-tu

pas ces pistolets dans mes mains! Nous nous défendrons à outrance !

CHŒUR INVISIBLE.

Malheur, malheur à cet homme ! Il croit que c'est de la perte de son corps qu'il s'agit! Malheur! malheur !

LE PRÉSIDENT.

Chœurs fidèles, serrez-le de plus près, — c'est bien, ainsi en demi-cercle ! C'est assez de cercueils, puisqu'il ne se présente plus de traîtres !

PANCRACE.

A moi, à moi encore ! ô dormeurs ! ô chœurs! ô majorités terrestres ! N'y aurait-il jamais que la minorité de vaillante et de hardie, et serez-vous toujours lâches, et faudra-t il, par conséquent, vous dompter toujours par la terreur et la violence !

ALIGHER.

La tyrannie a fait explosion sur tes lèvres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, tu es venu chercher la vérité et le salut, tu as trouvé le scandale. Mieux vaudrait n'être pas né que de jeter ainsi le scandale dans les cœurs innocents. Maintenant écoute l'arrêt qui sera prononcé contre lui.

PANCRACE.

Si vous ne me laissez libre, moi et les miens, je tire.

LE PRÉSIDENT.

Le vêtement blanc et pur qui recouvre ma poitrine, je le déchire devant vous toutes, ô nations, devant vous tous, ô hommes! car je dois, du haut de ce trône, lancer la mort sur un vivant, car je dois maudire un esprit que j'ai jadis béni, comme vous tous !

PANCRACE.

Je tirerai sur le Vénérable lui-même; je vais faire feu.

LE JEUNE HOMME.

Regarde ici, ennemi de mes pères. Vois-tu le canon d

e

mon pistolet. Son œil noir fixe ton front, si ton doigt touche la détente, ce n'est pas cet homme sur le trône, mais toi qui périras. Prends garde!

LE PRÉSIDENT.

Pancrace! Tu es marqué du sceau de la malédiction! A travers tous les siècles, tes pareils ont visité le globe; l'orgueil est leur tentateur, la destruction leur rage; chaque idée issue du ciel, envoyée par le Seigneur sur la terre, ils la repoussent de ce monde, en la servant indignement, car ce n'est pas elle qu'ils servent; ils se servent eux-mêmes en son nom. Dieu, qu'ils accueillent comme Satan, se retire, pâle de courroux, d'avoir de semblables serviteurs. Tu es l'un d'eux! Tu seras parjure aux saintes vérités proclamées ici! Tu trahiras le Christ! Tu trahiras l'Esprit-Saint! Tu es un pharisien, aussi bien que les flatteurs des rois, les bigots, les dénonciateurs, les espions! Ou tu périras misérablement, ou tu enrayeras la marche de l'humanité, — tu la précipiteras de sa voie progressive dans des sentiers détournés, — tu la forceras à souiller ses pieds immaculés dans la boue; — tu épouvanteras les siècles et ils retourneront en arrière! Ce que n'auraient pu accomplir la ruse, la force et la violence de tous les monarques, tu le réaliseras. Ainsi donc, au nom de l'humanité, au nom de l'Esprit-Saint, je te frappe d'anathème, ô esprit de perdition, car quiconque se lève contre l'éternel amour, sache-le, fût-il vainqueur un jour, doit périr.

PANCRACE.

Au revoir, dans l'éternité!

LE PRÉSIDENT.

Ces cercueils marquent votre enterrement, ô blasphémateurs! Vous avez rétrogradé de beaucoup de siècles, et vous mourrez à cette heure d'une mort pire que si je vous faisais exécuter, car je ne pourrais vous reprendre l'Esprit; — vous vous l'êtes ravi à vous-même! Allez-vous-en donc avec

vos corps, — dans ces cercueils reposent votre honneur et vos vertus, dans ces cercueils demeurent les pensées de Dieu sur vous, qui devaient ne faire qu'un avec vos personnes, mais que vous n'avez pas réussi à incarner en vous, — ces cercueils renferment désormais ce que vous aviez d'humain sur la terre !

CHŒUR INVISIBLE.

Faussaires de l'idée ! ennemis les plus invétérés de l'idée ! vous qui la crucifierez, et avec ironie, puisque vous vous proclamerez ses fils ! vous qui êtes mourants et qui serez morts dès que vous aurez franchi ce seuil ! sortez, hors d'ici !

LE PRÉSIDENT.

Que tous les chœurs terrestres, les nations et les individus prennent une torche en main et entonnent le cantique de mort !

PANCRACE.

Kiermasz, ne pâlis pas ainsi, ni toi, Blauman ! Julinicz, est-ce que chez vous autres poëtes les nerfs vibrent comme les cordes d'un luth ! Je me soucie bien peu de ces torches aux rouges reflets, de ces hymnes funèbres, et de cette voûte qui nous en renvoie l'écho, et semble présager notre trépas.

LE PRÉSIDENT.

Le chef du chœur polonais est mort. Aligher, prends le gouvernement de tes frères et sois leur chef.

PANCRACE.

Ah ! l'oracle de l'aristocratie est mon successeur. Kordecki, Rejten, Ligenzo, Rymszo, Kazanowski (1), ne me suivrez-vous pas ?

LE CHŒUR POLONAIS.

Nous resterons ici ! « Notre glaive et Dieu, et non le le poignard et le déshonneur », voilà notre devise !

CHŒUR INVISIBLE.

Chantez-leur, chantez-leur un chant funèbre. Ils ont foulé

(1) Grands noms de Pologne.

aux pieds le passé, — ils n'ont pas compris l'avenir, — le présent, ils le rendent monstrueux. Ils n'existent donc pas dans le temps, car ils ont offensé, mutilé, écartelé le temps ! Où sont-ils ? Dans le néant de l'esprit. Chantez-leur, chantez-leur un chant funèbre.

LE PRÉSIDENT.

Portez derrière eux leurs cercueils, — reconduisez-les jusqu'au seuil mystérieux. Ouvrez-leur les murailles de la région souterraine.

PANCRACE.

Merci, ô toi qui fus notre père ! nous lutterons ensemble. Car moi, — tu l'as bien dit, — je suis un destructeur ! Mais ne crains pas la trahison ; la surface de la terre ne saura rien ni sur toi ni sur les tiens.

LE PRÉSIDENT.

Judas de l'idée éternelle, tu peux aussi bien devenir le Judas de l'homme.

PANCRACE.

Non ! non ! tu ne penses pas cela de moi.

LE PRÉSIDENT.

Les vivants ne frayent pas avec les morts, c'en est assez, amen !

PANCRACE.

Donnez les clefs, voici le seuil ; on étouffe. Vous avez tort de vous dessécher les poumons avec vos chants, ouvrez !

CHŒUR INVISIBLE.

Chantez-leur jusqu'à la fin ce chant funéraire.

LE PRÉSIDENT.

Et maintenant, que chacun leur dise : « Vous vous êtes éteints. »

PANCRACE.

Quand ces cérémonies seront-elles terminées ?

LE PRÉSIDENT.

Et maintenant, que chacun éteigne sa torche, et en secoue les cendres et les étincelles au-dessus de leurs têtes.

PANCRACE.

Ouvrez-nous.

CHŒUR INVISIBLE.

Ils sont morts! morts! morts!

LE PRÉSIDENT.

Nations et individus, dispersez-vous dans le silence et les ténèbres. Vous êtes sous le coup du scandale et de la tristesse. L'arrêt a suivi la faute, et le châtiment est venu. Priez et méditez, éloignez de vos cœurs la tentation, car le péché contre l'Esprit n'est pas pardonné à ceux qui le connaissent. Allez, pour cette nuit, notre réunion est dissoute.

CHŒUR INVISIBLE.

Nations et individus, dispersez-vous dans le silence et dans les ténèbres!

LA

COMÉDIE INFERNALE

(ÉCRITE EN 1834)

LA

COMÉDIE INFERNALE

« Aux erreurs accumulées par leurs ancêtres, ils ont ajouté ce que leurs ancêtres ne connaissaient pas, — l'hésitation et la crainte, — et ils disparurent de la surface de la terre, et un grand silence leur a succédé.

(L'ANONYME.)

« To be or not to be, that is the question. »

(HAMLET.)

INVOCATION

—

Des étoiles entourent ta tête ; à tes pieds sont les flots de la mer ; sur les flots un arc-en-ciel te précède et fend la nue. Tout ce que ta vue embrasse est à toi ; les rivages, les villes, les hommes t'appartiennent ; le ciel est à toi. Rien ne semble égaler ta gloire.

Aux oreilles qui t'écoutent, tu donnes d'ineffables jouis

sances; tu enlaces les cœurs et les délies comme une guirlande, caprice de tes doigts; tu fais couler des pleurs, tu les effaces par un sourire, et de nouveau, ce sourire, tu l'éteins pour un instant, pour quelques heures, quelquefois pour toujours. Mais toi-même, qu'éprouves-tu ?... toi-même, que crées-tu ?... que penses-tu ?... de toi jaillit la source de la beauté, mais tu n'es pas la beauté. — Malheur à toi, malheur ! l'enfant qui pleure sur le sein de sa mère, la fleur des champs qui ignore ses propres parfums, ont plus de mérite que toi devant le Seigneur.

D'où proviens-tu, ombre vaine ? toi qui annonces la lumière et ne la connais pas, toi qui ne l'as jamais vue et ne la verras jamais ?... qui t'a créée dans la colère ou par ironie ? qui t'a donné une vie impuissante et si trompeuse que tu puisses jouer l'ange un moment avant de ramper comme le reptile et de t'étouffer dans la vase ?... La femme et toi avez la même origine ! — Mais tu souffres aussi, quoique ta douleur ne crée rien et ne serve à rien. La plainte du dernier misérable trouve place parmi les harmonies célestes ; mais ton désespoir et tes gémissements tombent dans l'abîme, Satan les recueille, et joyeusement les ajoute à ses mensonges et à ses illusions, et le Seigneur les reniera un jour, comme ils ont renié le Seigneur !

Pourtant, je ne m'élève point contre toi, ô Poésie, source de la beauté et de la vie !... mais bien malheureux est celui qui, sur les confins des mondes agonisants et des mondes à venir, est condamné à se souvenir ou à pressentir, car tu perds surtout ceux qui se consacrent à toi et deviennent les oracles vivants de ta gloire !

Bienheureux celui en qui tu habites, comme dans le monde habite Dieu, invisible, impalpable, mais grand et éclatan

dans chacune de ses parties, devant qui les créatures se prosternent en disant : « Il est ici ! » Tu seras pour lui une étoile qu'il portera au front, et aucune parole infidèle ne le séparera de ton amour. Il aimera l'humanité et sera un homme au milieu de ses frères. — Mais à celui qui ne gardera pas ta foi, qui te trahira avant le temps et te livrera en joies périssables aux hommes, tu jetteras quelques fleurs et te détourneras, et lui passera sa vie à tresser avec des fleurs fanées une couronne funéraire. La femme et lui ont une même origine.

PREMIÈRE PARTIE

De toutes les choses sérieuses, le mariage est la plus bouffonne.
(BEAUMARCHAIS.)

L'ANGE GARDIEN.

Paix aux hommes de bonne volonté !

Béni soit entre tous celui qui a un cœur, il peut encore être sauvé. — Révèle-toi à lui, épouse bonne et chaste, et qu'un enfant naisse sous leur toit.

(L'ange disparaît.)

CHŒUR DES ESPRITS DU MAL.

Allons, spectres et fantômes, courez, volez vers lui, — et toi d'abord, toi, en tête, son amante, morte d'hier ; retrempes-toi dans les vapeurs du matin, pares-toi de fleurs, — bien-aimée du poëte, en avant !

Et toi aussi, gloire, vieux aigle empaillé dans l'enfer, descends de la perche où t'oublia le chasseur, vole vers lui, étends tes ailes gigantesques, blanchies par le soleil, au-dessus de la tête du poëte !

Sors de nos trésors, tableau vermoulu de l'Eden, chef-d'œuvre de Belzébuth, restauré, badigeonné à neuf, toile enchanteresse, enroule-toi comme un nuage et vole vers le poëte ! Puis déplie-toi et enferme-le dans un cercle magique de montagnes et de mers, d'ombres et de lumière ! Mère nature, entoure le poëte !

(Village. — Eglise. — Au-dessus de l'église, et planant dans l'air, un ange.)

L'ANGE.

Si tu tiens ton serment, tu seras mon frère devant le Père céleste.

(Intérieur de l'église. — Témoins. — Sur l'autel brûle un cierge.)

LE PRÊTRE (donnant la bénédiction nuptiale).

Souvenez-vous tous deux!

(On se lève, le mari serre la main de son épouse et la repasse à un parent. — Tout le monde sort.)

LE MARI.

J'ai consenti à des liens terrestres, car j'ai trouvé celle que j'avais rêvée. Malédiction sur moi, si jamais je cesse de l'aimer.

(Salle pleine de monde. — Bal. — Musique. — Lumières. — Fleurs. — La jeune mariée valse, et après quelques tours s'arrête et rencontrant par hasard son mari dans la foule, elle appuie sa tête sur son épaule.)

LE JEUNE MARIÉ.

Que tu m'es belle dans ton abattement, que ce désordre de perles et de fleurs va bien à tes cheveux!... Oh! tu seras à jamais mon chant d'amour!

LA JEUNE MARIÉE.

Je te serai une épouse fidèle, comme ma mère me l'a enseigné, comme mon cœur me l'apprend, mais ici il y a tant de monde... tant de bruit... de chaleur...

LE JEUNE MARIÉ.

Reviens encore une fois à la danse, et moi je resterai ici à te contempler comme souvent dans ma pensée je regardais passer les anges.

LA JEUNE MARIÉE.

J'irai, si tu le veux, mais les forces me manquent.

LE JEUNE MARIÉ.

Je t'en prie, ma bien-aimée !

(Danse et musique.)

(Nuit obscure. — Un esprit mauvais, sous la forme d'une jeune fille.)

L'ESPRIT MAUVAIS (passant dans les airs).

Il y a peu de temps encore, je parcourais la terre à pareille heure; — maintenant les démons me pourchassent et m'ordonnent de prendre l'apparence d'une sainte (passant au-dessus du jardin). Détachez-vous, fleurs, et posez-vous dans mes cheveux ! (passant au-dessus du cimetière.) Charmes et fraîcheur des jeunes trépassées, dispersés dans l'air, flottant au-dessus des tombeaux, venez rayonner sur mon visage. Ici, une belle brune tombe en poussière, — qu'à mon front se suspende l'ombre de ses tresses noires ! Sous cette pierre

10.

gisent deux grands yeux bleus, éteints à jamais, — à moi! à moi la flamme qui les illuminait! — Derrière cette grille cent cierges brûlent. — C'est une princesse qu'on vient d'ensevelir, — détache-toi d'elle, robe de satin, blanche comme la neige, — passe comme un oiseau à travers la grille, viens me parer, et maintenant, en avant! en avant!

(Chambre à coucher. — Une lampe de nuit projetant une faible clarté sur l'époux, qui dort à côté de sa femme.)

L'ÉPOUX (rêvant).

D'où viens-tu, toi invisible et muette depuis longtemps! — Comme l'onde vive, ainsi glissent tes pieds, pareils à deux vagues légères. — Une paix céleste entoure ton front, — tout ce que jamais j'ai aimé et rêvé est réuni en toi!

(Se réveillant.)

Où suis-je?... près de ma femme... C'est là ma femme!

(Il la contemple).

J'ai cru que tu étais celle que j'avais rêvée, — mais voici qu'après un temps bien long, mon rêve revient, et ce n'est pas toi, — tu es bonne et douce... mais l'autre... Dieu que vois-je?

LE FANTÔME.

Tu m'as trahi! (Il disparaît.)

L'ÉPOUX.

Maudite soit l'heure où j'ai pris une femme, où j'ai aban-

donné l'amante de ma jeunesse, la pensée de mes pensées, l'âme de mon âme !

LA FEMME (se réveillant).

Qu'y a-t-il ?... Serait-ce déjà le jour ? la voiture est-elle prête ? N'est-ce pas aujourd'hui que nous devons aller faire des emplettes ?

L'ÉPOUX.

Il fait nuit sombre, dors, dors profondément !

LA FEMME.

Ne te sens-tu pas mal tout à coup? Je vais me lever et te donner de l'éther.

L'ÉPOUX.

Dors !

LA FEMME.

Dis-moi, bien-aimé, ce que tu as? ta voix est changée, tes joues sont brûlantes de fièvre.

L'ÉPOUX (se levant brusquement).

J'ai besoin d'air, j'ai besoin de respirer, — reste, — pour Dieu, laisse-moi ! ne te lève pas !

(Il sort.)

(Derrière le mur de l'église, un jardin éclairé par la lune.)

L'ÉPOUX.

Depuis le jour de mon mariage, j'ai dormi d'un sommeil léthargique, du sommeil des oisifs, du sommeil du bourgeois allemand près de sa femelle allemande, — et le monde

entier me paraît s'être endormi à mon image... j'ai visité des parents, parcouru des magasins, des boutiques ! — J'ai pensé à une nourrice, car un enfant va me naître..... (Deux heures sonnent à la tour de l'église.) A moi, mes anciens royaumes si peuplés, si vivants, si soumis à ma pensée, à mon inspiration ! — l'heure de la nuit était l'heure de votre réveil...

(Il marche, se tordant les bras.)

Dieu ! est-ce bien toi qui as consacré l'union de deux corps, est-ce toi, qui as déclaré, que rien ne pourrait rompre leurs liens alors même que les âmes se repoussent et s'en vont chacune de son côté, laissant ces corps comme deux cadavres l'un près de l'autre?... (Le spectre se montre.)

Te voilà de nouveau près de moi, ô toi qui es mienne ! emporte-moi avec toi! — et si tu n'es qu'une illusion, si je t'ai créée, si tu as pris vie en moi, ô toi ! qui maintenant m'apparaîs, — je veux aussi devenir ombre, illusion ou fumée, pour m'unir à toi !

LE SPECTRE.

Me suivras-tu n'importe le jour où je viendrai te chercher?

L'ÉPOUX.

Je t'appartiens à chaque instant de ma vie !

LE FANTÔME.

Souviens-toi !

L'ÉPOUX.

Reste !... ne disparais pas comme un rêve. — Si ta beauté est au-dessus de toute beauté, si tu es une conception supérieure à toute pensée, pourquoi n'avoir pas une durée plus longue, que celle d'un désir passager, d'une pensée éphémère?...

(Une fenêtre de la maison s'ouvre.)

VOIX DE FEMME.

Le froid de la nuit va te faire mal, mon ami, rentre, — il m'est triste d'être seule dans cette vaste et sombre salle.

L'ÉPOUX.

Bien, — tout à l'heure...

La vision a disparu, — mais elle reviendra, et alors, adieu, maison et jardin, et adieu, toi aussi, qui fus créée pour ces choses, et non pour moi...

LA VOIX DE FEMME.

Hâte-toi, je t'en supplie, la matinée est si froide.

L'ÉPOUX.

Et mon enfant ? — ô mon Dieu !

(Un salon. — Deux flambeaux posés sur un piano. — Un enfant endormi dans un berceau. — L'époux dans un fauteuil, le visage caché dans ses mains. — La femme assise au piano.)

LA FEMME.

J'ai été chez le curé, il a promis de venir après-demain.

L'ÉPOUX.

Merci.

LA FEMME.

J'ai envoyé chercher chez le pâtissier quelques gâteaux, car tu as invité, je crois, beaucoup de monde pour le baptême, — tu sais, ils seront au chocolat, avec les initiales de Georges Stanislas.

L'ÉPOUX.

Merci.

LA FEMME.

Dieu soit loué que cette cérémonie ait enfin lieu, — que notre petit Georges devienne tout à fait chrétien! Quoiqu'il soit ondoyé, il me semble toujours qu'il lui manque quelque chose.

(Allant vers le berceau.)

Dors, mon enfant, — rêverais-tu déjà, pour rejeter ainsi ta couverture, — dors ainsi, reste tranquille. — Mon petit Georges est agité aujourd'hui, — mon petit chéri, — mon amour, dors.

L'ÉPOUX (à part).

Quelle chaleur ! — j'étouffe ! un orage s'approche, — là, la foudre éclate, — ici mon cœur se brise.

LA FEMME se met au piano, essaye quelques notes, cesse, recommence, et cesse encore.

Aujourd'hui, hier, — mon Dieu ! voilà une semaine, — que dis-je ? trois semaines, un mois, que tu ne me parles pas, — et tous ceux qui me voient me trouvent changée.

L'ÉPOUX (à part).

L'heure est venue, — rien ne saurait la reculer.— (Haut.) Il me semble au contraire que tu as bonne mine.

LA FEMME.

Cela t'est indifférent, — tu ne me regardes plus, tu t'éloignes lorsque j'entre, et tu détournes les yeux, lorsque je suis près de toi. J'ai été à confesse hier, j'ai repassé dans ma pensée tous mes péchés, je ne puis me rappeler en quoi j'ai pu t'offenser.

L'ÉPOUX.

Tu ne m'as pas offensé.

LA FEMME.

Mon Dieu ! mon Dieu !

L'ÉPOUX.

Je sens que je dois t'aimer.

LA FEMME.

Tu m'achèves par cette parole : — je dois ! — ah ! plutôt lève-toi et dis : je ne t'aime plus ! du moins je saurai tout, tout !

(Elle court au berceau et prend son enfant.)

Mais lui, ne l'abandonne point, et je me soumets à ta colère, — aime mon enfant, — Henri ! aime mon enfant !

(Elle se jette à ses genoux.)

L'ÉPOUX (la relevant).

Ne fais pas attention à ce que j'ai dit, — j'ai quelquefois de mauvais moments...

LA FEMME.

Je ne te demande qu'un mot,— qu'une promesse : — dis-moi que tu l'aimeras toujours.

L'ÉPOUX.

Toi et lui, je vous aimerai, crois-moi.

(Il l'embrasse au front, elle l'entoure de ses bras, grondement du tonnerre, suivi d'accords lugubres, sauvages.)

LA FEMME.

Qu'est-ce ?... que vois-je ?...

(Elle presse l'enfant sur son sein, la musique cesse.)

LE SPECTRE (entrant).

O mon bien-aimé, je t'apporte la paix et le bonheur. Viens avec moi, — oh ! mon bien-aimé, rejette les entraves terrestres qui te tiennent. Je viens d'un monde libre, sans bornes et sans ombre. Je suis à toi !

LA FEMME.

Sainte Vierge, protége-moi ! — ce fantôme a la pâleur de la mort, des yeux éteints et une voix stridente comme le grincement des roues d'un char funéraire !

L'ÉPOUX.

Ton front est rayonnant, ma bien-aimée, tes cheveux sont parsemés de fleurs !

LA FEMME.

Un suaire en lambeaux tombe de ses épaules !

L'ÉPOUX.

La lumière ruisselle autour de toi, — que j'entende ta voix encore, et que je meure après !

LE SPECTRE.

Cette femme qui te retient n'est qu'une illusion, — sa vie est passagère, et son amour est comme une feuille qui tombe au milieu de mille feuilles flétries, — mais moi, je suis immortelle !...

LA FEMME.

Henri, Henri ! défends-moi ! sauve-moi ! je sens le soufre et les vapeurs du tombeau !

L'ÉPOUX.

Créature d'argile et de boue, n'envie pas, n'insulte pas, ne blasphème pas, regarde et vois l'idéal d'après lequel Dieu t'a conçue, — mais tu t'es laissé tenter par le serpent, et te voilà devenue ce que tu es.

LA FEMME.

Par pitié, Henri !

L'ÉPOUX (au spectre).

Oh ! ma bien-aimée, je quitte tout et je te suis. (Il sort.)

LA FEMME.

Henri, Henri !

(Elle s'évanouit et tombe avec l'enfant. — La foudre éclate au dehors.)

(Le baptême. — Invités. — Le curé. — Le parrain, la marraine, la nourrice et l'enfant. — La femme étendue sur un sopha. — Dans le fond des domestiques.)

UN INVITÉ (à demi-voix).

C'est singulier, — où le comte peut-il se trouver ?

SECOND INVITÉ.

Il s'est attardé quelque part, ou bien il fait de la poésie.

PREMIER INVITÉ.

Et madame est pâle, semble n'avoir point dormi, et n'a encore parlé à personne.

TROISIÈME INVITÉ.

Ce baptême me rappelle certain bal où l'amphitryon, après avoir perdu la veille aux cartes toute sa fortune, recevait son monde avec une politesse au désespoir.

QUATRIÈME INVITÉ.

Je quitte une princesse charmante, — j'accours, — je pense trouver un excellent déjeuner, et voilà que je tombe, comme dit l'Écriture, dans les pleurs et les grincements de dents.

LE CURÉ.

Georges Stanislas, veux-tu recevoir le saint baptême?

LE PARRAIN ET LA MARRAINE.

Je le veux.

UN DES INVITÉS.

Voyez, madame s'est levée, et marche comme si elle rêvait.

DEUXIÈME INVITÉ.

Elle étend ses bras et marche en chancelant vers son fils.

TROISIÈME INVITÉ.

Que dites-vous? — soutenons-la, car elle va s'évanouir.

LE CURÉ.

Georges Stanislas, renonces-tu à Satan et à ses pompes?

LE PARRAIN ET LA MARRAINE.

J'y renonce.

UN INVITÉ.

Silence!... écoutez.

LA FEMME (posant ses mains sur la tête de son enfant).

Où est ton père, Georges, mon enfant?

LE CURÉ.

Laissez-nous achever la cérémonie.

LA FEMME.

Je te bénis, Georges, je te bénis, mon enfant, — sois poëte, afin que ton père t'aime et ne te repousse pas un jour.

LA MARRAINE.

Calme-toi, Marie.

LA FEMME.

Tu mériteras ainsi l'amour de ton père, et il cessera peut-être d'en vouloir à ta mère.

LE CURÉ.

Au nom de Dieu, que faites-vous, madame?

LA FEMME.

Si tu n'es pas poëte, je te maudis!

(Elle tombe évanouie. — On l'emporte).

LES INVITÉS.

Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dans cette maison, — sortons! sortons!

(La cérémonie du baptême s'achève. — On remet l'enfant pleurant dans son berceau.)

LE PARRAIN.

Georges Stanislas, dès ce moment, tu appartiens à la

communauté chrétienne, à la société humaine, — plus tard, tu deviendras citoyen et, avec l'aide de Dieu et de tes parents, magistrat de ton pays. — Il faut aimer sa patrie, il est beau de mourir pour sa patrie.

(Un beau site. — Collines et forêts, montagnes dans le lointain.)

L'ÉPOUX.

Voilà ce que j'ai désiré, ce que toute ma vie j'ai appelé par mes prières... et déjà je touche à mon but! — J'ai laissé en arrière le monde des hommes; que dans cette fourmilière chacun s'agite et court après sa proie, triomphe de sa capture ou crève de rage lorsqu'elle lui échappe... que m'importe!

LE SPECTRE.

Viens par ici, viens...

(Il se montre et disparaît.)

(Montagnes et précipices au bord de la mer. — Nuages amoncelés. — Tempête.)

L'ÉPOUX.

Qu'est-elle devenue?... Les senteurs du matin se sont dissipées tout à coup.— Le ciel s'est assombri.— Je suis seul sur ce sommet, l'abîme est à mes pieds, et le vent rugit furieux.

VOIX DU SPECTRE (dans le lointain.)

A moi, mon bien-aimé, à moi!

L'ÉPOUX.

Ah! qu'elle est loin déjà! et cet abîme est infranchissable.

UNE VOIX (auprès de lui).

Où sont tes ailes?...

L'ÉPOUX.

Esprit mauvais qui te railles de moi, je te méprise!

UNE AUTRE VOIX.

Quoi! elle tremble, ton âme immortelle qui, d'un seul élan, devait atteindre le ciel!... la malheureuse supplie tes pieds de ne point avancer!... c'est une grande âme. . c'est un cœur fort!

L'ÉPOUX.

Montrez-vous donc, prenez un corps que je puisse plier et briser sous mon étreinte, et si je recule, eh bien! alors que je ne la possède jamais, celle que j'aime!

LE SPECTRE (de l'autre côté du précipice).

Saisis ma main, et prends ton élan.

L'ÉPOUX.

Que vois-je?... les fleurs se détachent de ton front et

tombent par terre; tombées à peine, elles courent comme des lézards, rampent comme des vipères !

LE SPECTRE.

Viens, mon bien-aimé !

L'ÉPOUX.

Grand Dieu ! le vent arrache ta robe et la déchire par lambeaux !

LE FANTÔME.

Viens ! ne tarde pas !

L'ÉPOUX.

La pluie ruisselle de ses cheveux, les os percent son sein et se montrent à nu.

LE SPECTRE.

Tu as promis, tu as juré d'être à moi !

L'ÉPOUX.

Un éclair vient d'éteindre ses yeux !

CHŒUR DE MAUVAIS ESPRITS.

Allons, vieille damnée ! retourne aux enfers, -- tu as séduit un cœur grand et fier, admiration des hommes et de lui-même, — et toi, rejoins ta bien-aimée.

L'ÉPOUX.

Mon Dieu, me condamnerais-tu pour avoir cru que mon idéal, reflet de ta beauté, surpasse toute beauté terrestre,— pour l'avoir poursuivi et pour avoir souffert jusqu'à devenir le jouet des démons ?...

UN MAUVAIS ESPRIT.

Frères, écoutez, écoutez !!..

L'ÉPOUX.

Ma dernière heure sonne, l'ouragan se tord en noirs tourbillons, la mer monte, monte toujours sur les rochers... elle

arrive jusqu'à moi ! — Une force invisible me pousse en avant... une multitude se rue sur mes épaules et m'entraîne vers le gouffre !

LES MAUVAIS ESPRITS.

Frères ! réjouissez-vous ! réjouissez-vous !

L'ÉPOUX.

Inutile de lutter, — l'âpre volupté de la chute m'entraîne, — le vertige s'empare de mon âme, — ô Dieu ! l'ennemi est vainqueur !

L'ANGE GARDIEN (apparaissant au-dessus de la mer).

Que la paix du Seigneur s'étende sur les flots; mer, calme-toi !

En ce moment, sur la tête de ton enfant, coule l'eau sainte.

Retourne chez toi et ne pèche plus.

Reviens à ton enfant, et aime-le.

(Le salon où est le piano. — L'époux entre, les domestiques le suivent portant des lumières.)

L'ÉPOUX.

Où donc est madame ?

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse est indisposée, monsieur le comte.

L'ÉPOUX.

Comment? mais elle n'est pas dans sa chambre !

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse n'est plus ici.

L'ÉPOUX.

Où est-elle alors ?

LE DOMESTIQUE.

Elle est partie hier.

L'ÉPOUX.

Pour où ?

LE DOMESTIQUE (s'enfuyant).

Pour une maison de fous.

L'ÉPOUX.

Marie, voudrais-tu te jouer de moi, — voudrais-tu me punir ? Réponds-moi, je t'en conjure. Marie ! ma chère Marie !...

Rien, — personne ne répond. — Jean ! Catherine ! Cette maison tout entière est devenue muette, sourde !

C'est donc vrai?... Celle à qui j'ai promis la fidélité et le bonheur, je l'ai jetée vivante dans un séjour de damnés... J'ai détruit tout autour de moi, et je me détruirai moi-même... N'ai-je échappé à l'enfer que pour en être quelques instants encore l'image sur la terre?

Sur quel oreiller reposera-t-elle aujourd'hui sa tête ? Quels bruits s'élèveront cette nuit autour d'elle ? — les cris et les hurlements des fous !

...Je la vois : — ce front si pur où se reflétait toujours une pensée sereine et bienveillante, ce front, elle le tient courbé ; sa pensée, elle l'a envoyée dans les déserts à ma recherche, — elle erre maintenant dans l'angoisse...

UNE VOIX (quelque part).

Tu composes un drame.

L'ÉPOUX.

Ah! c'est mon démon qui a parlé.

(Il court vers la porte et l'ouvre violemment.)

Mon cheval! mon manteau, mes pistolets!

(Maison de fous dans une contrée montagneuse, des jardins entourent la maison.)

LA FEMME DU MÉDECIN (portant un trousseau de clefs.)

Vous êtes sans doute un parent de la comtesse?

L'ÉPOUX.

Je suis l'ami de son mari, il m'envoie.

LA FEMME DU MÉDECIN.

Son état ne laisse pas grand espoir; — mon mari est absent, il vous aurait donné des renseignements plus précis; — on l'a amenée avant-hier, elle était en proie à d'effrayantes convulsions.

(S'essuyant la figure.)

Ah! quelle chaleur! nous avons ici beaucoup de malades, — mais pas un n'est aussi gravement malade qu'elle. — Croiriez-vous bien, monsieur, que cet établissement nous coûte près de deux cent mille florins? — Voyez donc, quelle vue superbe l'on a sur les montagnes! Mais vous êtes impatient de voir madame. Serait-il vrai, comme on l'a dit, que les carbonari ont enlevé la nuit son mari?

(Une chambre. — Fenêtre grillée. — Un lit. — La femme étendue sur un canapé.)

L'ÉPOUX (entrant).

Je désire rester seul avec elle.

LA FEMME DU MÉDECIN (derrière la porte).

Mon mari se fâcherait si...

L'ÉPOUX.

Je veux être seul, — laissez-moi, vous dis-je.

(Il ferme la porte et s'avance vers sa femme.)

UNE VOIX (à travers le plafond).

Vous avez enchaîné Dieu. — Un Dieu est déjà mort sur la croix, — l'autre Dieu, c'est moi, et je suis livré aux bourreaux !

UNE VOIX (à travers le plancher).

A la lanterne ! à la guillotine, les rois et les seigneurs ! C'est par moi que commence l'ère de la liberté des peuples.

UNE VOIX (à droite).

A genoux devant le roi, votre seigneur et maître, votre souverain légitime !

UNE VOIX (à gauche).

La comète apparaît déjà dans le ciel... le jour du terrible jugement approche.

L'ÉPOUX.

Me reconnais-tu, Marie ?

LA FEMME.

Ne t'ai-je pas juré fidélité jusqu'à la tombe ?

L'ÉPOUX.

Viens, donne-moi la main... sortons d'ici.

LA FEMME.

Je ne puis me soutenir... mon âme s'est retirée de mon corps, — elle est concentrée tout entière dans ma tête.

L'ÉPOUX.

Laisse-moi t'emporter.

LA FEMME.

Encore quelques instants... et je deviendrai digne de toi.

L'ÉPOUX.

Comment ?

LA FEMME.

J'ai prié pendant trois nuits et Dieu m'a enfin exaucée

L'ÉPOUX.

Je ne te comprends pas.

LA FEMME.

Depuis que je t'ai perdu, un grand changement s'est opéré en moi. « Seigneur ! » me suis-je écrié, et je me suis frappé la poitrine, — et j'ai posé sur mon sein un cierge béni, j'ai fait pénitence et j'ai crié : — « Mon Dieu, fais descendre sur moi la flamme de l'inspiration ! » et le troisième jour je suis devenue poëte.

L'ÉPOUX.

Marie !

LA FEMME.

Henri, tu ne me dédaigneras plus, — je suis remplie d'inspiration, et le soir venu, tu ne me quitteras plus !

L'ÉPOUX.

Ni le jour, ni la nuit.

LA FEMME.

Vois maintenant si je ne suis pas devenue ton égale en puissance ! Il m'est donné de comprendre tout, de m'inspirer, d'éclater en paroles, en chants de victoire. Je chanterai les mers et la foudre, et les étoiles, oui, et les astres et les

orages! Un mot inconnu m'échappe encore : le combat,— je dois voir le combat; conduis-moi au combat; — alors je regarderai, — je décrirai tout, et les cadavres, et le suaire, et la vague, et la rosée, et le cercueil...

Autour de moi se déroulera l'infini,
Et comme un oiseau planant dans l'espace,
Mes ailes fendront l'azur de l'immensité;
Et sans cesse volant, je disparaîtrai
Dans le noir néant !

L'ÉPOUX.

Malédiction !...

LA FEMME (l'entourant de ses bras).

Mon Henri, que je suis heureuse !

VOIX (à travers le plancher).

J'ai tué de ma main trois rois, dix restent encore, et cent prêtres qui chantent la messe.

UNE VOIX (à gauche).

Le soleil va s'éteindre, — et dans leur marche les étoiles commencent à chanceler, — malheur! malheur!

L'ÉPOUX.

Il est venu déjà pour moi, le jour du jugement!

LA FEMME.

Chasse le souci de ton front, car tu m'attristes, — que te manque-t-il encore?... Écoute, j'ai quelque chose à te confier.

L'ÉPOUX.

Parle, je ferai tout ce que tu voudras.

LA FEMME.

Ton fils sera poëte.

L'ÉPOUX.

Que dis-tu ?...

LA FEMME.

En le baptisant, le prêtre d'abord lui a donné nom poëte, — et puis Georges-Stanislas. — C'est mon œuvre, — je l'ai béni, — j'ai ajouté une malédiction, et il sera poëte ! Ah ! que je t'aime, Henri !

UNE VOIX (sortant du plafond).

Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

LA FEMME.

Cet homme est atteint d'une étrange folie, n'est-ce pas ?

L'ÉPOUX.

Bien étrange, en effet.

LA FEMME.

Il ne sait ce qu'il dit, mais moi je te dirai ce qui adviendrait si Dieu devenait fou.

(Elle le prend par la main.)

Les mondes s'égarent dans l'espace, roulant sur les hauteurs, puis retombant dans l'abîme. Chaque créature, chaque vermisseau crie : « Je suis Dieu ! » et ils meurent tous les uns après les autres, et les comètes et les soleils s'éteignent aussi. Le Christ ne nous sauvera plus ! à deux mains il a pris sa croix et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu cette croix, espoir de millions de générations, rebondir en tombant d'étoile en étoile? Elle éclate, elle se brise, et de sa poussière elle obscurcit l'univers! — la très-sainte Vierge seule prie encore, et les étoiles, ses servantes, lui sont encore fidèles, mais elle ira aussi où va le monde entier.

L'ÉPOUX.

Marie, veux-tu revoir ton enfant ?

LA FEMME.

Je lui ai attaché des ailes et je l'ai envoyé à travers l'univers s'imprégner de tout ce qui est beau, grand et terrible, — il reviendra un jour et t'apportera le bonheur... ah !...

L'ÉPOUX.

Tu souffres?

LA FEMME.

Quelqu'un a suspendu une lampe dans ma tête, et cette lampe se balance d'une manière atroce.

L'ÉPOUX.

Marie, ma bien-aimée, sois calme comme tu l'étais jadis!

LA FEMME.

Lorsqu'on est poëte, on ne vit pas longtemps!

L'ÉPOUX.

Holà! du secours! du secours!

(Plusieurs femmes entrent, suivies de la femme du médecin.)

LA FEMME DU MÉDECIN.

Des sinapismes!... des remèdes, — courez à la pharmacie. — C'est vous, monsieur, qui êtes la cause de cet accident... mon mari va me gronder.

LA FEMME.

Adieu, Henri!

LA FEMME DU MÉDECIN.

C'est donc vous qui êtes monsieur le comte

L'ÉPOUX.

Marie! Marie!

(Il l'embrasse et la couvre de caresses.)

LA FEMME.

Ami, je me trouve bien, car je meurs près de toi!

(Sa tête s'incline.)

LA FEMME DU MÉDECIN.

Quelle rougeur sur sa figure!... le sang a monté au cerveau...

11.

L'ÉPOUX.

Il n'y a pas de danger?... ce ne sera rien, n'est-ce pas?...

(Le médecin entre et s'approche du canapé.)

LE MÉDECIN.

Vous l'avez dit, ce n'est déjà plus rien, car elle est morte !

SECONDE PARTIE

Gemisch von Koth und Feuer.
Mélange de boue et de feu.
(*Faust*, GŒTHE.)

Enfant ! pourquoi ne pas t'élancer sur ton cheval de bois? pourquoi négliger tes jouets, et ne jamais poursuivre les papillons et les mouches ? — pourquoi ne pas te rouler sur les gazons, ni dérober une friandise, ni arroser de tes larmes toutes les lettres de l'alphabet ? Roi des libellules et des papillons, confident de Polichinelle, petit lutin, pourquoi tant ressembler à un ange ? Que veulent dire tes yeux d'azur baissés vers la terre, et pourtant si vifs, si pleins de souvenirs, quoique tu n'aies vu encore que les fleurs de quelques printemps. — D'où vient que tu penches ton front et que tu l'appuies sur tes petites mains blanches? — Comme une fleur est chargée de rosée, ainsi ta tête semble chargée de pensées.

Si le sang monte à tes joues, tu rougis comme une rose vermeille, et rejetant en arrière ta blonde chevelure, ton regard cherche le ciel ; — dis-moi alors ce que tu vois, ce que tu entends, avec qui tu parles? — car sur ton front apparaissent des plis légers, semblables à des fils de soie échappés à un fuseau invisible ; car dans tes yeux brille une flamme inconnue que nul ne comprend ; — et ta nourrice pleure et croit que tu ne l'aimes pas ; — et les parents et les

amis t'appellent et pensent que tu ne veux point les reconnaître. — Ton père seul se tait et t'observe, silencieux et sombre, jusqu'à ce qu'une larme roule sous sa paupière pour disparaître aussitôt.

Le médecin a pris ton pouls, en a compté les battements et a déclaré que tu étais nerveux; — ton parrain t'a apporté des friandises, et, te frappant sur l'épaule, a prédit que tu serais citoyen d'une grande nation. — Un professeur s'est avancé et, après avoir palpé ta petite tête, a décidé que tu étais doué pour les sciences exactes. — Un mendiant auquel tu as donné un sou en passant, t'a promis pour récompense une belle épouse sur la terre et une couronne au ciel. — Un vieux soldat, en t'enlevant dans ses bras, s'est écrié : « Tu seras général ! » — Une bohémienne a longtemps tenu ta main, cherchant à y lire en vain ta destinée; elle s'en est allée, en soupirant, et sans vouloir prendre la pièce d'or qu'on lui offrait. — Un magnétiseur a longtemps agité ses doigts devant tes yeux et promené ses mains auprès de ton visage et s'est arrêté, effrayé, car il se sentait lui-même pris de sommeil.

Le prêtre qui te préparait à la confession, a voulu s'agenouiller devant toi comme devant une sainte image. — Un peintre t'a surpris dans un moment de colère, où tu frappais du pied; il a vu en toi un petit démon et t'a placé dans un tableau du Jugement dernier parmi les maudits.

Cependant, tu grandis et tu embellis; — tu n'as pas la fraîcheur enfantine, cet éclat de lait et de fraises. Ta beauté est celle des pensées mystérieuses, étranges, qui semblent te venir d'un monde invisible, et quoiqu'il t'arrive souvent d'avoir le regard éteint, les joues pâles et la poitrine affaissée, cependant tous ceux qui te rencontrent s'arrêtent en disant : « Quel charmant enfant ! »

Si une fleur qui commence déjà à se faner avait une âme étincelante et un souffle du ciel, et si elle portait sur cha-

cune de ses feuilles, penchées vers la terre, au lieu d'une goutte de rosée une pensée céleste.— une telle fleur te ressemblerait, ô mon enfant!... Telles étaient peut-être les fleurs avant la chute d'Adam.

(Un cimetière. — Le comte et son fils auprès d'un tombeau gothique.)

LE PÈRE.

Ote ton chapeau, mon enfant, et prie pour le repos de l'âme de ta mère.

L'ENFANT.

Je te salue, Marie, pleine de grâce, reine du printemps et des fleurs...

LE PÈRE.

As-tu oublié ta prière que tu en changes les mots?.... Prie pour ta mère qui mourait, il y a dix ans, à cette même heure.

L'ENFANT.

Salut, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les anges, et, lorsque tu traverses les cieux, chaque ange arrache de ses ailes des plumes étincelantes et les jette sur ton passage... et tu marches dessus comme sur les flots de la mer...

LE PÈRE.

Georges! que dis-tu?

L'ENFANT.

Quand ces paroles me viennent à l'esprit, elles me font si mal à la tête, qu'il faut que je les dise.

LE PÈRE.

Lève-toi, Dieu n'exauce point de telles prières. — Ah ! tu ne peux te souvenir de ta mère, tu ne peux l'aimer...

L'ENFANT.

Si, je vois souvent maman.

LE PÈRE.

Où donc, mon enfant?

L'ENFANT.

En songe, c'est-à-dire au moment de m'endormir ; hier, par exemple....

LE PÈRE.

Mon enfant, que dis-tu là?

L'ENFANT.

Elle était toute blanche et maigre.

LE PÈRE.

T'a-t-elle dit quelque chose?

L'ENFANT.

Il me semblait qu'elle traversait un grand espace sombre, elle-même toute blanche et qu'elle disait :

J'erre toujours,
Partout je pénètre
Au milieu des chants des anges,
Parmi les harmonies des sphères ;
Et pour toi, ô mon enfant !
Je cueille des formes et des songes.

O mon enfant,
Aux esprits d'en haut,

Aux esprits d'en bas,
J'emprunte pour toi
Des mélodies et des sons,
Des rayons et des ombres,
Pour que ton père puisse enfin t'aimer!

Tu vois, mon père, je te répète tout, et mot à mot, ce qu'elle m'a dit.

LE PÈRE (s'appuyant contre une colonne du tombeau.)

Marie, tu veux donc perdre ton enfant!... et me laisser sous le poids de deux tombes... — Que dis-je ? elle est sans doute au ciel, calme et douce comme elle le fût jadis sur la terre... cet enfant rêve.

L'ENFANT.

Et maintenant encore j'entends sa voix... mais je ne vois rien.

LE PÈRE.

Où?... de quel côté?

L'ENFANT.

Elle semble venir de ces deux cyprès, sur lesquels tombent les rayons du soleil couchant :

Je donnerai à tes lèvres
Et la force et la douceur.
J'entourerai ton front
D'un nimbe de lumière,
Et avec mon amour de mère
J'éveillerai dans ton âme
Tout ce que les hommes sur la terre,
Et les anges dans le ciel,
Ont appelé beauté,
Afin que ton père, ô mon fils!
T'aime toujours!

LE PÈRE.

Est-il possible que les dernières pensées d'un mourant le suivent dans l'éternité?... accompagneraient-elles l'âme jusque dans le ciel?... Y a-t-il des esprits bienheureux, saints, et atteints de folie en même temps?...

L'ENFANT.

La voix de maman faiblit et se perd derrière le mur du cimetière... là... là-bas, elle répète encore :

Afin que ton père, ô mon fils!
T'aime toujours.

LE PÈRE.

Mon Dieu, aie pitié de notre enfant; l'aurais-tu dans ta colère prédestiné à la folie et à une mort prématurée? Seigneur, n'ôte point la raison à ta propre créature, n'abandonne pas le sanctuaire, que tu as bâti pour Toi-même. Prends pitié de mes souffrances et ne livre pas cet ange aux enfers. — Tu m'as donné du moins la force pour supporter le poids de la pensée, des passions et du sentiment; mais lui?... pauvre être fragile, une pensée peut rompre le fil de sa vie. — O mon Dieu, mon Dieu!...

Depuis dix ans je n'ai pas eu un jour de repos! Bien des hommes ont envié mon bonheur;— comme une grêle cependant, tu as fait tomber sur moi les douleurs, les illusions et les sombres pressentiments. Tes bienfaits ont été tous pour ma raison, et aucun pour mon cœur! Laisse-moi aimer mon enfant en paix, et qu'une alliance soit faite entre le créateur et sa créature!... Mon fils, fais le signe de la croix et viens avec moi, — que ta mère repose en paix.

(Ils sortent.)

(Une promenade. — Dames et messieurs se promenant. — Un philosophe. — Le comte.)

LE PHILOSOPHE.

Je vous le répète, et c'est en moi une conviction spontanée et absolue, que le temps approche de l'émancipation des femmes et des nègres.

LE COMTE.

Vous avez raison.

LE PHILOSOPHE.

Et d'une transformation sociale en général et en particulier, d'où je déduis une régénération de la race humaine par le sang, et la destruction des formes anciennes.

LE COMTE.

Vous croyez?

LE PHILOSOPHE.

Il en est de même de notre globe qui s'incline et se relève sur son axe par une suite d'évolutions soudaines...

LE COMTE.

Voyez-vous cet arbre pourri?

LE PHILOSOPHE.

Avec de jeunes feuilles sur ses branches?

LE COMTE.

C'est cela même. Combien supposez-vous qu'il ait encore d'années à rester debout?

LE PHILOSOPHE.

Que sais-je? une année, peut-être deux...

LE COMTE.

Et pourtant quelques feuilles nouvelles poussent encore, quoique les racines soient déjà mortes.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cela prouve?

LE COMTE.

Rien, si ce n'est qu'il tombera pour être jeté au feu, et que l'artisan même ne pourra en tirer parti.

LE PHILOSOPHE.

Ce n'est pas là ce dont il s'agit.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, car voilà votre image, celle de vos pareils, du siècle et de votre théorie.

(Ils s'éloignent.)

(Une gorge au milieu des montagnes.)

LE COMTE.

J'ai cherché pendant de longues années le dernier mot de toutes les sciences, de toutes les jouissances et de toutes les pensées, et j'ai trouvé au fond de mon cœur le néant de la tombe. Je connais par leur nom tous les sentiments, — mais dans mon âme ne se trouve ni désir, ni foi, ni amour! Dans ce désert quelques pressentiments seuls errent encore au hasard; — je sais que mon fils deviendra aveugle et que la société où je vis va se dissoudre, — et je suis malheureux, comme Dieu est heureux, c'est-à-dire en moi et pour moi seul!

VOIX DE L'ANGE GARDIEN.

Aime tes frères affamés, infirmes et qui désespèrent; aime ton prochain et tu seras sauvé.

LE COMTE.

Qui donc a parlé?

MÉPHISTOPHÉLÈS (passant).

Votre très-humble serviteur. Je m'amuse parfois à attirer l'attention des voyageurs par un don que je tiens de la nature. Je suis ventriloque.

LE COMTE (portant la main à son chapeau).

Il me semble avoir déjà vu quelque part cette figure dans une gravure ou dans un tableau.

MÉPHISTOPHÉLÈS (à part).

Monsieur le comte a bonne mémoire.

(Haut.)

Qu'il soit loué (1)!

LE COMTE.

Dans les siècles des siècles. Amen !

MÉPHISTOPHÉLÈS (fuyant parmi les rochers).

Toi et ta sottise.

LE COMTE.

Pauvre enfant! condamné à une éternelle cécité, et cela pour les fautes du père, pour la folie de la mère. Être sans passions, incomplet, vivant de rêveries!... Ombre d'un ange errant sur la terre poussé au gré de ses illusions...

Quel est cet aigle immense qui vient de s'élever du lieu où cet homme a disparu?

L'AIGLE.

Je te salue!

(1) Formule de salutation usitée en Pologne, sous-entendu : que le Seigneur soit loué.

LE COMTE.

Il vient à moi; le battement de ses grandes ailes noires ressemble au sifflement de la mitraille.

L'AIGLE.

Prends l'épée de tes ancêtres pour maintenir leur gloire et leur puissance.

LE COMTE.

Il plane au-dessus de ma tête, il plonge dans mon œil son regard de basilic. Ah! je te comprends!

L'AIGLE.

Ne cède jamais, ne recule jamais, et tes ennemis, tes lâches ennemis, mordront la poussière!

LE COMTE.

De ces rochers, où tu disparais à mes yeux, je te salue! Advienne que pourra, que l'avenir soit réalité ou mensonge, triomphe ou défaite, je te crois, messager de la gloire! Génie du passé, viens-moi en aide! et si ton souffle est rentré dans le sein de Dieu, qu'il s'en détache et descende en moi et devienne pensée, force et action.

(Ecrasant du pied une vipère.)

Va-t-en, va-t-en, reptile! — comme tu péris écrasé sans éveiller un regret dans la nature, ainsi eux tous rouleront dans l'abîme sans laisser ni gloire ni regrets, ni souvenir. Pas un de ces nuages qui fuient ne s'arrêtera dans son vol pour contempler leur destruction.

Eux d'abord périront, moi après.

Azur sans bornes, tu enveloppes la terre; la terre, enfant nouveau-né, geint et pleure, mais toi, impassible, tu ne l'écoutes pas, tu roules toujours vers l'infini.

Mère nature, adieu!... je veux devenir un homme, je vais combattre avec mes frères.

(Un salon. — Le comte. — Un médecin. — Georges.)

LE COMTE.

Tous les secours de l'art ont été inutiles ; en vous est mon dernier espoir.

LE MÉDECIN.

Votre confiance m'honore.

LE COMTE (à l'enfant).

Dis au docteur tout ce que tu ressens.

GEORGES.

Mon père, je ne puis plus vous reconnaître ni vous, ni monsieur. — Des étincelles, des filets noirs repassent sans cesse devant mes yeux, quelquefois c'est comme un serpent qui semble en sortir; puis, c'est comme un nuage d'or. Ce nuage s'élève, puis retombe, et alors un arc-en-ciel s'en échappe, et puis tout disparaît; mais je n'éprouve aucune douleur.

LE MÉDECIN.

Mettez-vous, monsieur Georges, à l'abri du jour. — Quel âge avez-vous?

(Il lui examine les yeux.)

LE COMTE.

Il a fini sa quatorzième année.

LE MÉDECIN.

Maintenant, tournez-vous vers la lumière.

LE COMTE.

Eh bien?...

LE MÉDECIN.

Les paupières sont saines, le blanc de l'œil est clair, toutes

les veines sont en bon état, les nerfs et les muscles ne sont point affaiblis.

(A Georges.)

Ne vous inquiétez pas, vous guérirez.

(S'adressant au père, à part.)

Il n'y a plus d'espoir. Regardez la prunelle, monsieur le comte, elle est insensible à la lumière : affaiblissement complet ou plutôt paralysie du nerf optique.

GEORGES.

Un brouillard me semble tout envelopper, tout!

LE COMTE.

Il n'est que trop vrai, l'œil est ouvert, fixe, sans vie!

GEORGES.

Lorsque j'ai les paupières baissées, je vois plus qu'avec les yeux ouverts.

LE MÉDECIN.

La pensée a tué le corps, — une catalepsie est à craindre.

LE COMTE (reconduisant le médecin et à part).

Tout ce que vous voudrez, la moitié de ma fortune, si vous guérissez mon enfant.

LE MÉDECIN.

Ce qui a péri ne peut revivre.

(Il prend sa canne et son chapeau.)

Agréez mes salutations, monsieur le comte, on m'attend chez une malade pour opérer une cataracte.

LE COMTE.

De grâce, ne nous quittez pas encore!

LE MÉDECIN.

Peut-être voudriez-vous savoir le nom de cette maladie?

LE COMTE.

Il n'y a donc plus d'espoir?

LE MÉDECIN.

Cette maladie s'appelle en grec *amavrosis.*

LE COMTE (embrassant son fils).

Mais tu vois encore un peu?

GEORGES.

J'entends ta voix, mon père.

LE COMTE.

Regarde par la fenêtre, il fait beau, le soleil brille...

GEORGES.

Je vois comme des formes qui passent entre ma paupière et ma prunelle ; il me semble apercevoir des visages connus, des lieux déjà vus, les feuillets des livres que j'ai lus.

LE COMTE.

Alors, tu vois encore !

GEORGES.

Oui, avec les yeux de mon âme, mais les autres à tout jamais sont éteints.

LE COMTE (tombant à genoux. — Après un moment de silence).

Devant qui me suis-je agenouillé ?... à qui dois-je demander justice pour mon enfant?...

(Se levant.)

Taisons-nous, — Dieu se raille des prières, et Satan des imprécations.

UNE VOIX.

Ton fils est poëte,—que demandes-tu de plus?...

(Le médecin. — Le parrain.)

LE PARRAIN.

Certainement c'est un grand malheur d'être aveugle.

LE MÉDECIN.

Et à un âge aussi tendre, c'est extraordinaire.

LE PARRAIN.

Il a toujours été d'une faible constitution, et sa mère est morte un peu...

LE MÉDECIN.

Comment?...

LE PARRAIN.

Battant la campagne... vous comprenez ?

(Le comte entre.)

LE COMTE.

Vous me pardonnerez, messieurs, de vous avoir fait venir aussi tard; mais, depuis quelques jours, mon pauvre enfant, vers minuit, semble se réveiller, se lève et parle comme en songe. — Suivez-moi.

LE MÉDECIN.

Allons! je suis fort curieux d'observer ce phénomène.

(Chambre à coucher. — Parents. — Le parrain. — Le médecin. — Le comte. — Un domestique.)

UN PARENT.

Faites silence.

SECOND PARENT.

Le voilà qui se réveille, mais il ne nous entend point.

LE MÉDECIN.

Que personne ne parle, je vous prie.

LE PARRAIN.

C'est vraiment étrange!

GEORGES (se levant).

Mon Dieu, mon Dieu!

UN PARENT.

Comme il marche lentement.

UN AUTRE PARENT.

Il a les mains croisées sur la poitrine.

UN TROISIÈME PARENT.

Les paupières sont immobiles, ses lèvres s'entr'ouvrent à peine, et cependant il en sort une voix claire et vibrante.

UN SERVITEUR.

Seigneur Dieu!

GEORGES.

Loin de moi les ténèbres! je suis né fils de la lumière et de l'harmonie! que me voulez-vous? que désirez-vous? — Vous ne me dominerez point quoique mon regard se soit perdu emporté par les vents dans l'immensité de l'espace!...

mais il me reviendra un jour, riche de toute la lumière des astres, et rallumera le feu de ma prunelle.

LE PARRAIN.

Comme la défunte, il divague, il ne sait ce qu'il dit. — C'est fort remarquable.

LE MÉDECIN.

Je suis tout à fait de votre avis.

LA NOURRICE.

Sainte Vierge, mère de Dieu, prends mes yeux et donne-les-lui.

GEORGES.

O ma mère ! ma mère ! envoie-moi maintenant des pensées et des songes pour que je vive intérieurement, pour que je puisse créer en moi un autre monde, semblable à celui que j'ai perdu.

UN PARENT.

Que penses-tu, frère ? il faudrait un conseil de famille.

UN AUTRE PARENT.

Attends... silence.

GEORGES.

Tu ne me réponds pas, — ô ma mère ! ne m'abandonne pas.

LE MÉDECIN (au comte).

Il est de mon devoir de vous dire toute la vérité.

LE PARRAIN.

Certainement, — c'est un devoir et c'est aussi un mérite, monsieur le docteur.

LE MÉDECIN.

Votre fils est atteint d'aliénation mentale ; cette affection réunie à une excessive sensibilité des nerfs amène, comme je pourrais vous l'expliquer, un état de rêve et d'hallucination, état semblable à celui que nous rencontrons ici.

LE COMTE (à part).

Et cet homme, mon Dieu! veut m'expliquer tes jugements!

LE MÉDECIN.

Une plume et de l'encre : *Cerasis laurei*, deux grains.

LE COMTE.

Vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans l'autre chambre. — Je supplie tout le monde de se retirer.

PLUSIEURS VOIX.

Bonne nuit... à demain!

(Tous sortent.)

GEORGES (se réveillant).

Ils me souhaitent une bonne nuit. — C'est plutôt une longue nuit, une nuit éternelle, qu'ils devraient dire, et non une bonne nuit, une nuit heureuse.

LE COMTE.

Prends mon bras, appuie-toi, je te reconduirai à ton lit.

GEORGES.

Mais, mon père, que signifie tout cela?

LE COMTE.

Couvre-toi bien, et dors tranquille; le médecin m'a dit que tu recouvrerais la vue.

GEORGES.

Je me sens si mal, — je ne sais quelles voix m'ont réveillé.

(Il s'endort.)

LE COMTE.

Que ma bénédiction repose sur toi! je n'ai rien d'autre à te donner, ni lumière, ni bonheur, ni gloire,— je ne puis te rendre la vue et déjà j'entends sonner l'heure du combat. — A la tête de quelques hommes, je vais combattre des

masses d'hommes, — et alors que deviendras-tu, seul, sans appui, aveugle et sans force, pauvre enfant poëte, pauvre chanteur, qui n'aura plus personne pour t'écouter,— vivant avec ton âme en dehors de la terre, et cependant attaché à la terre par ton corps, ô toi, le plus malheureux des anges, mon fils!

LA NOURRICE (à la porte).

Le docteur vous demande, monsieur le comte.

LE COMTE.

C'est bien, Catherine. — Toi, reste près de l'enfant.

(Il sort.)

TROISIÈME PARTIE

> « Il fut administré parce que le niais demandait un prêtre, puis pendu à la satisfaction générale, etc., etc. »
>
> (*Rapport du citoyen Caillot, commissaire de la* 6e *chambre, an III,* 5 *prairial.*)

Un chant! encore un chant!

Qui le commencera ce chant, qui le finira?... Donnez-moi le passé tout bardé de fer et d'acier, aux casques ombragés de plumes, aux panaches flottants. A vos yeux, je ferai surgir les tourelles gothiques; je ferai courir sur vos têtes l'ombre des vieilles cathédrales, — mais c'est en vain, tout cela ne reviendra plus!

— Qui que tu sois, dis-moi quelle est ta foi?... Il t'est plus facile de faire abandon de la vie, que de trouver une foi quelconque ou de la réveiller en toi. — Honte à toi! honte à vous tous!... esprits forts, esprits faibles, tous misérables, sans cœur et sans cervelle, en dépit de vous, le monde se précipite à ses fins, vous emporte, en se jouant de vous, vous pousse en avant, vous rejette, vous reprend, vous renverse!

Le monde roule comme une ronde fatale, les couples disparaissent et reviennent, glissent, tombent, car il y a du

sang, — du sang partout,—beaucoup de sang, je vous le dis en vérité!

— Vois-tu cette populace aux portes de la ville, qu'entourent des collines et de longues rangées de peupliers? Vois-tu les tentes dressées, et sur des planches étayées par des troncs et des pieux, des viandes et des boissons servies? La coupe vole de main en main, et dès qu'elle touche les lèvres, elle en fait sortir une menace, un blasphème ou une malédiction. Elle circule, revient, vole, toujours remplie, métallique et brillante au milieu de la foule.—Vive l'ivresse et la joie!

— Voyez-vous l'impatience de leur attente,— ils murmurent, ils concertent leurs cris, la sueur au front, déguenillés, le visage brûlé, les mains calleuses, armés de faulx, de marteaux et de piques. — Regarde, — vois cet homme grand et robuste, —il tient une hache abaissée, et cet autre, brandit un pesant levier; plus loin, sous un saule, un jeune garçon, d'une main, remplit sa bouche de cerises, de l'autre, il serre fortement un long poinçon de fer. Des femmes arrivent aussi, leurs épouses, leurs mères, comme eux affamées et misérables, flétries avant le temps, sans traces de beauté;— leurs cheveux sont ternis par la poussière du chemin, des haillons couvrent à peine leur poitrine; — dans leurs yeux quelque chose de mort et de sinistre ressemble à une dérision du regard Tout à l'heure, le feu de l'ivresse les fera briller. La coupe circule, vole. Allons! vivent l'ivresse et la joie!

Tout à coup, une grande clameur s'élève dans l'espace,— est-ce l'accent du désespoir ou de la joie?... qui peut discerner le sens du cri de la foule?... Un homme arrive, —il monte sur une table, puis sur une chaise,—il les domine et leur parle. Sa voix se traîne lente et stridente, se découpe en mots clairs, incisifs,— ses mouvements sont lents, faciles, et accompagnent sa parole, comme la musique accompagne

le chant. Son front est large, haut, pas un cheveu sur sa tête dégarnie par la pensée. Sa figure est osseuse; la peau sèche et jaunâtre se creuse entre les plis des muscles et des os; une barbe noire et touffue encadre son visage impassible, où le sang et l'émotion ne montent jamais. Son regard froid, immobile, fixé sur son auditoire n'a jamais trahi un moment de doute ou d'hésitation, et lorsqu'il lève le bras, l'allonge et le dirige raide et tendu vers la foule, — tous s'inclinent, prêts à se prosterner devant cette bénédiction d'une grande intelligence, qui n'est pas celle d'un grand cœur! A bas les grands cœurs, qu'ils meurent avec les préjugés, et vivent la joie et le massacre!...

Cet homme est leur rage, leur passion, le maître absolu de leurs âmes et de leur enthousiasme. — Il leur a promis du pain et du gain, et leurs cris se sont élevés comme une immense clameur et retentissent au loin. — Vive Pancrace! Du pain! du pain!...

Aux pieds de l'orateur et contre la table, s'appuie un de ses amis, compagnon ou serviteur.

Son œil noir, oriental, est ombragé de longues paupières; — il a les épaules tombantes, les jambes légèrement pliées, son corps indolent s'affaisse d'un côté; — sur ses lèvres erre quelque chose de voluptueux et de cruel. Des bagues brillent à ses doigts, d'un accent guttural, il crie aussi: Vive Pancrace!...

L'orateur a, pour l'instant, tourné un regard de son côté, et s'adressant à lui: « Citoyen néophyte, donne-moi mon mouchoir. » — En attendant, les applaudissements et les cris continuent: — « Du pain! du pain! Mort aux seigneurs! mort aux marchands! aux spéculateurs! Du pain! du pain!... »

(Une tente, quelques lampes, un livre ouvert sur une table. — Néophytes, c'est-à-dire juifs nouvellement baptisés.)

LE JUIF.

Frères avilis, frères haineux, frères aimés, attachons-nous au Talmud comme au sein maternel ; que la force et le miel en découlent pour nous ; — pour eux, le fiel et le venin !

CHŒUR DES JUIFS.

Jéhovah est notre maître et nul autre. Il nous a dispersés sur la terre pour entourer, comme dans les nœuds d'un immense reptile, le monde des adorateurs de la croix, — nos maîtres bornés, orgueilleux et ignorants ! Trois fois crachons sur eux ! trois fois maudissons-les !...

LE JUIF.

Réjouissons-nous, frères ; — la croix, notre ennemie, frappée à sa base et pourrie, s'incline sur une mare de sang. — Une fois tombée, elle ne se relèvera plus, — les privilégiés la défendent encore.

CHŒUR.

L'œuvre des siècles s'achève, — notre œuvre ardue, douloureuse, implacable ! — Mort aux maîtres, trois fois crachons sur eux, trois fois maudissons-les !...

LE JUIF.

Sur la liberté du désordre, sur le massacre sans fin, sur la haine et les colères, nous établirons la force d'Israël. — Il ne reste encore que ces quelques seigneurs, que ces quelques hommes à renverser ; — des débris de la croix nous recouvrirons leurs cadavres !

CHŒUR.

La croix est devenue notre signe sacré ; — l'eau du baptême nous a réunis aux peuples... Les méprisants ont cru à l'amour des méprisés ! — La liberté est devenue notre loi, le bien du peuple, notre but... Les fils du Christ ont cru aux fils de Caïphe ! — Nos pères jadis ont mis à mort l'ennemi, — nous le tuerons de nouveau aujourd'hui, et il ne ressuscitera plus.

LE JUIF.

Encore quelques instants, encore quelques gouttes de venin, et le monde est à nous, à nous, ô mes frères !

CHŒUR.

Jéhovah est le maître d'Israël, et nul autre ; — trois fois crachons à la face des peuples et qu'ils périssent, — trois fois anathème sur eux !

(On entend frapper.)

LE JUIF.

Que chacun se remette à l'œuvre, — et toi, livre saint, disparais, qu'un regard maudit ne souille point tes pages.

(Il cache le Talmud.)

Qui est là ?

UNE VOIX (derrière la porte.)

Ami, au nom de la liberté, ouvrez !

LE JUIF.

Frères, reprenez marteaux et cordes.

(Il ouvre.)

LÉONARD (entrant).

Frères, vous veillez et aiguisez vos poignards pour demain, — c'est bien !

(S'approchant de l'un d'eux.)

Et toi, que fais-tu à l'écart ?

UN JUIF.

Je prépare les cordes, citoyen.

LÉONARD.

Tu fais bien, — car celui qui ne tombera pas sous le fer dans le combat, périra par la corde!

LE JUIF.

Bon citoyen Léonard, l'affaire est-elle décidée pour demain?

LÉONARD.

Celui d'entre nous qui est le plus puissant par la pensée et la parole, t'appelle par ma voix. — Il t'attend et répondra lui-même à ta question.

LE JUIF.

Je te suis, — et vous tous, au travail! Jankel, surveille-les.

CHŒUR DES JUIFS.

Cordes et poignards, sabres et bâtons, œuvres de nos mains, vous apparaîtrez pour leur destruction. Dans les campagnes, ils égorgeront les seigneurs; aux arbres des jardins et des forêts, ils les pendront et le massacre achevé, à notre tour, nous égorgerons et nous pendrons les massacreurs. — Les méprisés se lèveront dans leur colère, recouverts de la gloire de Jéhovah!

Son Verbe est la vie et son amour pour nous, c'est la mort pour tous. — Crachons par trois fois sur leur perdition, — par trois fois anathème sur eux!

(Une tente, des verres et des bouteilles en désordre.)

PANCRACE.

Ils étaient là cinquante, il y a peu d'instants, assemblés dans une joyeuse orgie, et, à chacune des mes paroles, ils hurlaient : *Bravo!* — mais un seul a-t-il saisi la portée de mes pensées?— a-t-il compris où aboutit la route à l'entrée de laquelle ils se précipitent bruyamment. *O fervide imitatorum pecus.*

(Entrent Léonard et le Juif.)

Connais-tu le comte Henri ?

LE JUIF.

Grand citoyen, je le connais de vue seulement, mais je ne lui ai jamais parlé. —Une fois, je m'en souviens, allant à la Fête-Dieu, il m'a crié : « Hors du chemin, » et m'a jeté un regard de maître,— aussi dans mon âme lui ai-je voué un nœud coulant.

PANCRACE.

Demain, avant le jour, tu iras le trouver, et tu lui diras que je veux lui parler moi-même secrètement, la nuit.

LE JUIF.

Combien me donnerez-vous d'hommes? Il serait imprudent d'aller seul.

PANCRACE.

Tu partiras seul.—Mon nom sera ton escorte ; ton appui, le poteau auquel vous avez pendu hier un baron.

LE JUIF.

Ouf!

PANCRACE.

Tu lui annonceras que je serai chez lui, après-demain, à minuit.

LE JUIF.

Et s'il m'enferme, ou me fait rouer de coups?...

PANCRACE.

Alors tu deviendras martyr de la cause du peuple.

LE JUIF.

Tout, tout, pour le peuple. (A part.) Aïe! aïe!...

PANCRACE.

Bonne nuit, citoyen.

(Le Juif sort.)

LÉONARD.

Pourquoi ces délais, ces demi-mesures, cette entrevue? Pourquoi traiter? Lorsque je t'ai juré admiration et obéissance, c'est que j'ai cru que tu étais le héros des extrêmes, l'aigle qui vole droit au but, l'homme qui joue sur une carte sa destinée et celle des siens.

PANCRACE.

Tais-toi, enfant.

LÉONARD.

Tout est prêt. — Les Juifs ont forgé le fer et préparé les cordes; la foule crie, elle demande un ordre; — donne-le cet ordre, et avec la rapidité de l'éclair, l'étincelle deviendra flamme et se changera en foudre.

PANCRACE.

Le sang te monte au cerveau, — c'est le résultat de la jeunesse, — tu ne sais pas la contenir et tu appelles cela de l'enthousiasme.

LÉONARD.

Pense à ce que tu fais; — les aristocrates, réduits à l'im-

puissance se sont enfermés dans les remparts de la Trinité et attendent notre arrivée comme le condamné attend le couteau de la guillotine. — En avant, maître ; en avant, et ils sont perdus !

PANCRACE.

Peu importe le moment ! leur corps est usé par les plaisirs, leur intelligence par l'oisiveté ; — aujourd'hui ou demain ils doivent succomber.

LÉONARD.

Qui crains-tu ? qui t'arrête ?

PANCRACE.

Personne, ma volonté seule.

LÉONARD.

Et je dois lui obéir aveuglément?

PANCRACE.

Tu l'as dit, aveuglément.

LÉONARD.

Tu nous trahis !

PANCRACE.

Comme le refrain d'une chanson, le mot trahison est au bout de chacun de tes discours. — Plus bas, car si on nous entendait...

LÉONARD.

Il n'y a point d'espions ici, et puis...

PANCRACE.

Et puis rien, si ce n'est une demi-douzaine de balles que je serais obligé de loger dans ta poitrine pour avoir osé élever la voix en ma présence.

(S'approchant de lui.)

Crois-moi, reste tranquille.

LÉONARD.

Je me suis emporté, je l'avoue; mais je ne redoute pas le châtiment. Si ma mort doit servir d'exemple, inspirer le respect de notre cause, condamne-moi.

PANCRACE.

Tu es plein de vie, d'espérance et de foi ; — tu es le plus heureux des hommes, — je ne veux pas ta mort.

LÉONARD.

Que dis-tu ?

PANCRACE.

Pense davantage, parle moins, et tu me comprendras un jour. — As-tu envoyé au magasin pour deux mille cartouches?

LÉONARD.

J'ai envoyé Deytz avec une escorte.

PANCRACE.

Et la collecte des cordonniers est-elle rentrée dans notre caisse?

LÉONARD.

Tous ont donné avec enthousiasme; ils ont apporté cent mille florins.

PANCRACE.

Demain je les inviterai à souper. — As-tu entendu dire quelque chose de nouveau du comte Henri?

LÉONARD.

Je méprise trop les aristocrates pour ajouter foi à ce qu'on pourrait dire de lui. — Les races qui tombent n'ont plus d'énergie; elles ne doivent ni ne peuvent en avoir.

PANCRACE.

Il rassemble cependant ses hommes, et, confiant dans leur attachement, il compte faire le siége du fort de la Trinité.

LÉONARD.

Qui pourrait nous résister? l'idée du siècle n'est-elle pas incarnée en nous?

PANCRACE.

Je veux le voir, le regarder en face, — pénétrer le secre de son âme, — je veux l'attirer à nous.

LÉONARD.

C'est un aristocrate enragé.

PANCRACE.

Mais un poëte en même temps. — Maintenant, laisse-moi seul.

LÉONARD.

Tu me pardonnes, citoyen?...

PANCRACE.

Dors en paix; — si je ne t'avais pardonné, tu dormirais déjà du sommeil éternel.

LÉONARD.

Il n'y aura donc rien demain?

PANCRACE.

Bonne nuit et d'heureux songes.

(Léonard sort.)

Écoute, Léonard!

LÉONARD (rentrant).

Citoyen, chef?

PANCRACE.

Après-demain, dans la nuit, tu viendras avec moi chez le comte Henri.

LÉONARD.

C'est bien.

(Il sort.)

PANCRACE (seul).

Pourquoi l'audace de cet homme me trouble-t-elle,—moi, chef de tant de milliers d'hommes?... Ses forces sont nulles en comparaison des miennes, — quelques centaines de paysans qui croient en lui et lui obéissent avec l'attachement aveugle de l'animal domestique. — C'est une misère, ce n'est rien... Pourquoi donc désiré-je tant le voir, le subjuguer?... Mon esprit aurait-il rencontré son égal, et se verrait-il arrêté dans son élan? — Ce dernier obstacle, il faut le renverser, et puis, après?... Oh! ma pensée tu peux faire illusion à d'autres, mais non pas à toi-même!... O misère! et pourtant tu connais ton but et tu es souveraine maîtresse du peuple; tu concentres en toi la volonté et la puissance de tous! Ce qui est un crime pour d'autres est une gloire pour toi; à des êtres infimes, inconnus, tu as donné un nom; tu as inspiré une croyance à des hommes abrutis et sans intelligence;—tu as créé un monde nouveau et à ton image, et tu serais hésitante? Tu douterais de toi-même? Non! non! cent fois non! — Tu es sublime!

(Abîmé dans ses réflexions, il tombe sur une chaise.)

(Une forêt, des tentes, une prairie au milieu de laquelle s'élève une potence. — Des feux. — Des tonneaux. — La foule.)

LE COMTE.

(Enveloppé dans un manteau noir, le bonnet rouge sur la tête. — Il entre tenant le néophyte par le bras.)

... N'oublie point!

LE JUIF (bas).

Excellence, je vous ramènerai sain et sauf sur l'honneur ! je ne pense pas vous trahir.

LE COMTE.

Un geste, un signe suspect, et je te brûle la cervelle; — je ne me soucie guère de ta vie puisque je joue la mienne.

LE JUIF.

Aïe, aïe ! Vous me serrez le poignet comme dans un étau. Que dois-je faire ?

LE COMTE.

Me parler comme à une connaissance, comme à un ami nouvellement arrivé. Quelle est cette danse ?

LE JUIF.

La danse des hommes libres.

(Hommes et femmes dansent et chantent autour de la potence.)

CHŒUR.

Du pain, du travail, du bois pour l'hiver, du repos pour l'été! Hourra ! hourra !
Dieu n'a pas eu pitié de nous, hourra ! hourra! hourra!
Les rois n'ont pas eu pitié de nous, hourra ! hourra !
Les seigneurs n'ont pas eu pitié de nous, hourra ! hourra !
Nous en avons assez de Dieu, des rois et des seigneurs, hourra ! hourra !

LE COMTE (à une fille).

J'aime à te voir si fraîche et si gaie.

LA FILLE.

Il y a longtemps que nous attendions ce jour ! J'ai lavé la vaisselle, essuyé, frotté les planchers sans jamais entendre une bonne parole; il est temps que je mange et que je danse à mon tour, — hourra !

LE COMTE.

Danse, danse, citoyenne.

LE JUIF (bas).

De grâce, monseigneur, quelqu'un peut vous reconnaître. sortons.

LE COMTE.

Si je suis reconnu, tu es mort. Allons plus loin.

LE JUIF.

Sous ce chêne est le club des laquais.

LE COMTE.

Approchons-nous.

PREMIER LAQUAIS.

J'ai déjà tué mon ci-devant maître.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Pour moi, je cherche encore mon baron. A ta santé!

UN VALET DE CHAMBRE.

Citoyens, tout en cirant des bottes, la sueur au front, le dos courbé, tout en coupant les cheveux et en faisant la barbe, dans notre abaissement, nous avons pressenti nos droits. A la santé du club!... vive le club!

CHŒUR DES LAQUAIS.

A la santé du président! il nous conduira sur le chemin de l'honneur!

LE VALET DE CHAMBRE.

Merci, citoyens!

CHŒUR DES LAQUAIS.

Du fond des antichambres, nos prisons, d'un commun accord nous nous sommes élancés tous ensemble. — Vivat! nous connaissons les infamies et les ordures des salons, — vivat! vivat!

LE COMTE.

Quelles sont ces voix plus rudes et plus sauvages, qui sortent de ce fourré à gauche?

LE JUIF.

C'est le chœur des bouchers, Excellence.

CHŒUR DES BOUCHERS.

La hache et le couteau, voilà nos armes; — égorger, c'est notre vie, — peu nous importe d'égorger des bêtes ou des aristocrates!

Enfants de la force et du sang, nous ne connaissons que la force et le sang.

Nous sommes à qui nous veut. Pour les maîtres, nous égorgeons des bœufs; pour le peuple, nous égorgeons les maîtres! La hache et le couteau, voilà nos armes; égorger, c'est notre vie! abattons! abattons! abattons!

LE COMTE.

J'aime ceux-là, au moins ils ne parlent ni d'honneur, ni de philosophie. — Bonsoir, madame.

LE JUIF.

Dites donc, citoyenne ou femme libre...

LA FEMME.

Que signifie ce titre? d'où vient-il, celui-là? fi! tu sens la vieillerie, l'ancien régime,

LE COMTE.

J'ai dit un mot pour un autre.

LA FEMME.

Je suis comme toi, femme indépendante, femme libre; — à la société, qui m'a donné ces droits, je distribue mon amour.

LE COMTE.

Et en échange la société t'a donné ces bagues, ce collier

d'améthystes. Oh! deux fois bienfaisante et généreuse société !

LA FEMME.

Non, ces bagatelles je les ai eues de mon mari,— avant l'ère de l'émancipation,— de mon mari, ou plutôt de mon ennemi, de l'ennemi de la liberté, de celui qui me tenait à la chaîne.

LE COMTE.

Je te souhaite bien du plaisir, citoyenne. (Ils s'éloignent.) Quel est cet étrange soldat appuyé sur un sabre à deux tranchants? Il a une tête de mort à son bonnet, une autre sur la poignée de son sabre, une autre encore sur la poitrine. Ne serait-ce pas le fameux Bianchetti, un de ces condottieri aujourd'hui au service des peuples, comme en avait jadis les gouvernements et les rois?

LE JUIF.

C'est lui-même, Excellence, arrivé chez nous depuis une semaine.

LE COMTE.

Qui vous rend si pensif, général ?

BIANCHETTI.

Citoyens, entre ces arbres apercevez-vous le château sur la montagne ?— A travers ma lunette, je distingue parfaitement les murs, les remparts et quatre bastions.

LE COMTE.

Il sera difficile à prendre.

BIANCHETTI.

Mille millions de rois!... on peut le tourner par un ravin, ouvrir des tranchées, et...

LE JUIF (lui faisant signe des yeux).

Citoyen général !

LE COMTE (bas).

Sens-tu sous mon manteau la détente de mon pistolet?...

LE JUIF (à part).

Aïe, aïe!... (Haut.) Qu'avez-vous donc décidé, citoyen?

BIANCHETTI (pensif).

Vous êtes mes frères par la liberté, mais vous ne l'êtes point par le génie. Après la victoire chacun connaîtra mes plans.

(Il s'éloigne.)

LE COMTE (au Juif).

Tuez-le, je vous le conseille, car c'est ainsi que commence toute aristocratie.

UN OUVRIER.

Malédiction! malédiction!

LE COMTE.

Malheureux, que fais-tu sous cet arbre? pourquoi ces yeux hagards et vitreux?

L'OUVRIER.

Anathème sur les boutiquiers, sur les fabricants!... les belles années que d'autres passent à aimer les jeunes filles, à combattre en pleins champs, à naviguer en pleine mer, je les ai passées à étouffer dans un réduit obscur, courbé sur un métier à soie.

LE COMTE.

Vide donc la coupe que tu tiens en main.

L'OUVRIER.

Je n'en ai plus la force, je ne puis la porter à mes lèvres; à peine ai-je pu me traîner jusqu'ici. Je ne verrai point se lever le soleil de la liberté. Anathème aux marchands qui vendent la soie, et aux riches qui la portent! Anathème! anathème!

(Il meurt.)

LE JUIF.

Quel hideux cadavre!

LE COMTE.

Trembleur libéral, citoyen renégat, regarde cette tête sans vie éclairée par les sanglants rayons du soleil couchant. Que sont maintenant pour cet homme, vos grandes phrases, vos promesses, — l'égalité, — la perfection, — le bonheur du genre humain ?

LE JUIF (à part).

Puisses-tu aussi crever avant le temps, et que ton corps soit mis en pièces par les chiens ! — (Haut.) Laissez-moi aller, je dois rendre compte de mon message.

LE COMTE.

Tu diras que je t'ai retenu, te croyant un espion. — (Il jette les yeux autour de lui.) Les échos du festin s'affaiblissent et s'éteignent ; — nous n'avons plus devant nous que des sapins et des chênes que dorent les derniers rayons du jour.

LE JUIF.

Des nuages s'amoncellent au-dessus des arbres. — Vous feriez mieux de rejoindre vos gens, qui depuis longtemps vous attendent dans le val de Saint-Ignace.

LE COMTE.

C'est trop de sollicitude, monsieur le Juif, — retournons sur nos pas. — Je veux encore, à la lueur du crépuscule, contempler ces citoyens.

VOIX SOUS LES ARBRES.

Les fils de Cham disent bonsoir au bon vieux soleil.

VOIX A DROITE.

A ta santé, vieil ennemi ! Tu marquais pour nous les heures du travail et de la sueur. A ton lever, demain, tu verras tes esclaves mangeant des viandes et buvant du vin, — et maintenant, va au diable, coupe maudite !

LE JUIF.

C'est une troupe de paysans, qui vient par ici,

LE COMTE.

Tu ne t'échapperas pas, — reste ici, derrière cet arbre, et tais-toi.

CHŒUR DES PAYSANS.

En avant ! en avant ! sous les tentes rejoignons nos frères; en avant ! en avant ! nous dormirons à l'ombre des hêtres; — là nous attendent le soir les jeunes filles et les gais propos; — là rôtissent pour nous les bœufs, anciens attelages de nos charrues !

UNE VOIX.

Je le pousse et le traîne ; il se débat et résiste, — marche, à la corvée ! marche !

VOIX D'UN SEIGNEUR.

Pitié ! mes enfants, pitié !

DEUXIÈME VOIX.

Rends-moi mes journées de sueur.

TROISIÈME VOIX.

Rends-moi mon fils, bâtonné à mort par tes valets.

QUATRIÈME VOIX.

Les fils de Cham boivent à ta santé, monseigneur, — ils te demandent grâce et merci.

CHŒUR DES PAYSANS (en passant).

Ce vampire suçait notre sang et nos sueurs. — Aujourd'hui nous le tenons et nous ne le lâcherons plus. Par le diable, tu vas mourir haut et court; comme il convient à un grand seigneur, tu seras élevé au-dessus de tous !

Aux maîtres oppresseurs la mort ! pour nous, affamés, pour nous, fatigués et pauvres, manger, boire et dormir, voilà ce qu'il nous faut !

Vos cadavres, messeigneurs, seront couchés nombreux, comme les gerbes dans les champs. Vos châteaux voleront en débris, comme la paille et le grain battu en grange ; — de par nos faulx, nos haches et nos fléaux, frères, en avant !

LE COMTE.

A travers cette foule, je n'ai pu distinguer son visage.

LE JUIF.

C'est peut-être un parent ou un ami de Votre Excellence.

LE COMTE.

Lui, je le méprise, et vous autres, je vous hais.
Qui sait? la poésie jettera peut-être un jour un reflet d'or sur tout cela. En avant, Juif! marche! marche donc!

(Ils disparaissent dans les broussailles.)

(Une autre partie de la forêt. — Des feux sur un monticule, une réunion d'hommes avec des torches.)

LE COMTE.

(Au bas du monticule, sortant d'un fourré avec le néophyte.)

Les branches et les épines ont mis en pièces mon bonnet rouge. — Quelles sont ces flammes rousses, pareilles à des feux d'enfer, qui s'élèvent entre ces arbres, comme entre deux murailles, au milieu de ténèbres amoncelées?

LE JUIF.

Nous nous sommes égarés en cherchant le val de Saint-Ignace. — Rentrons dans la forêt. C'est ici que Léonard accomplit les rites du culte nouveau.

LE COMTE (avançant).

En avant donc, c'est justement ce que je voulais voir, — ne crains rien, personne ne nous reconnaîtra.

LE JUIF.

Attention !... avançons lentement.

LE COMTE.

Partout les décombres d'un édifice colossal, qui a duré sans doute des siècles avant de crouler, — partout gisent brisés, ogives, piliers, chapiteaux, statues mutilées, sculptures, trèfles et fleurs, ornement des voûtes gothiques. Sous mes pieds, en ce moment, a brillé un débris de vitrail, — on aurait dit la tête de la Vierge sortant de l'ombre pour un instant; — de nouveau tout est sombre, — regarde, ici une arcade écroulée, là une grille à demi enfouie dans le sable et les pierres... Une torche vient de projeter d'en haut sa lumière, et j'aperçois un guerrier de pierre dormant sur les débris d'une tombe, — où suis-je donc, Juif?

LE JUIF.

Pendant quarante jours et quarante nuits nos gens ont été ici à l'œuvre, — ils ont détruit la dernière église dans ces contrées, nous traversons justement le cimetière.

LE COMTE.

Vos chants, hommes nouveaux, remplissent mon cœur d'amertume !

Devant moi, derrière moi, de toutes parts se pressent de sombres figures, et secouées par le vent, des lueurs et des ombres passent sur cette foule, comme une nuée d'esprits.

UN PASSANT.

Au nom de la liberté, salut à tous deux.

UN AUTRE.

Par la mort des aristocrates, salut.

UN TROISIÈME.

Hâtez-vous, — les prêtres de la liberté ont déjà commencé leurs chants.

LE JUIF.

Impossible de reculer, — il faut avancer, on nous pousse de tous côtés.

LE COMTE.

Quel est ce jeune homme, debout sur les débris de l'autel? Trois feux flamboient à ses pieds, — au milieu de la fumée et de rouges reflets, son visage s'illumine, — sa voix a des accents de folie.

LE JUIF.

C'est Léonard, le prophète inspiré de la liberté. Autour de lui sont nos prêtres, philosophes, poëtes, artistes, puis leurs filles et leurs amantes.

LE COMTE.

Ah! c'est là votre aristocratie! Montre-moi maintenant celui qui t'a envoyé près de moi.

LE JUIF.

Je ne le vois point ici.

LÉONARD.

Donnez-la à mes lèvres, sur ma poitrine, dans mes bras. — Donnez-la, cette beauté indépendante, libre, nue, sans voiles et sans préjugés, mon amante, choisie parmi les filles de la liberté!

UNE VOIX DE JEUNE FILLE.

Je vole vers toi, mon bien-aimé!

UNE AUTRE.

Regarde, vers toi je tends les bras, je défaille d'amour, — je me roule et me traîne à travers les décombres, ô toi que j'aime!

TROISIÈME VOIX.

Je les devance, — à travers les cendres et la braise ardente, à travers la fumée et le feu, j'arrive à toi, mon bien-aimé!

LE COMTE.

Les cheveux épars, la poitrine haletante, elle franchit les décombres d'un élan passionné.

LE JUIF.

Cela se passe ainsi toutes les nuits.

LÉONARD.

Viens, ô mes délices, — viens, fille de la liberté, — tu tressailles dans une ivresse divine ! — Inspiration, embrase mon âme, — écoutez tous ! je vais prophétiser !

LE COMTE.

Elle penche la tête, elle tombe en défaillance.

LÉONARD.

Tous deux, nous sommes l'image du genre humain, mais affranchi et ressuscitant dans sa gloire. — Regardez, nous sommes debout sur les ruines du monde ancien et du Dieu vieilli. Gloire à nous, car nous avons brisé ses membres, il n'en reste que poussière, — et son esprit a été vaincu par le nôtre, son esprit est descendu dans le néant.

CHŒUR DES FEMMES.

Bienheureuse, bienheureuse est l'élue du prophète ! — nous autres en bas, nous envions sa gloire.

LÉONARD.

J'annonce un monde nouveau, — je donne les cieux à un Dieu nouveau. Seigneur de la liberté et des joies, Dieu du peuple, que chaque victime de notre haine, que le cadavre de chaque tyran devienne ton autel ! — Les antiques larmes et les douleurs du genre humain se perdront dans une mer de sang. — Désormais, sa vie sera le bonheur ; son droit, l'égalité, et qui en voudrait d'autres, à celui-là — la corde et l'anathème !

CHŒUR DES HOMMES.

L'édifice de l'oppression et de l'orgueil a croulé ;— à celui qui voudrait en relever une seule pierre, mort et anathème !

LE JUIF (à part).

Blasphémateurs de Jéhovah ! par trois fois je crache sur votre perdition.

LE COMTE.

O mon aigle ! réalise tes promesses, et sur leurs têtes courbées j'élèverai une nouvelle église au Christ.

VOIX DIVERSES.

Liberté ! bonheur ! hourra ! hourra ! rikaha ! hourraha ! hourraha !

CHŒUR DES PRÊTRES.

Où sont les maîtres ? où sont les rois qui naguère passaient avec leurs sceptres et leurs couronnes, pleins de colère et d'orgueil ?

UN ASSASSIN.

Moi, j'ai tué le roi Alexandre.

UN AUTRE ASSASSIN.

Moi, le roi Henri.

UN TROISIÈME.

Moi, le roi Emmanuel.

LÉONARD.

Allez sans crainte et tuez sans remords, — car vous êtes les élus des élus, les saints entre les plus saints, — car vous êtes les martyrs et les héros de la liberté.

CHŒUR DES ASSASSINS.

Nous irons dans la nuit noire, le poignard au poing, nous irons ! nous irons !

LÉONARD.

O ma belle, réveille-toi !

(On entend le tonnerre.)

Répondez donc au Dieu vivant, entonnez vos chants, suivez-moi tous; — tous, une fois encore, parcourons et foulons aux pieds le sanctuaire du Dieu mort.

Et toi, relève la tête, relève-toi et viens!

LA JEUNE FILLE.

Pour toi et pour ton Dieu, je brûle d'amour, — au monde entier je donnerai mon amour. Je brûle, je brûle d'amour!

LE COMTE.

Quelqu'un lui barre le chemin, se jette à ses pieds, gesticule, et balbutie quelques mots en gémissant.

LE JUIF.

Je le vois, oui, c'est le fils du célèbre philosophe.

LÉONARD.

Que me veux-tu, Herman?

HERMAN.

Pontife suprême, donne-moi le sacre de l'assassinat.

LÉONARD (aux prêtres).

Présentez-moi l'huile, le poignard et le poison. — (A Herman.) Avec l'huile qui servait à l'onction des rois, je te sacre pour leur perte; le fer des anciens chevaliers et des seigneurs, je le place entre tes mains pour leur destruction, et ce flacon plein de poison, je le suspends à ta poitrine, afin qu'il ronge et brûle les entrailles des tyrans, que ton fer n'atteindrait pas. Va maintenant, et par tout le globe, frappe et détruis les anciennes races.

LE COMTE.

Il s'est remis en marche, à la tête de son cortége; il monte la colline.

LE JUIF.

Otons-nous de son chemin.

LE COMTE.

Non, je veux voir la fin de ce rêve.

LE JUIF (à part).

Par trois fois je crache sur toi !

(Au comte.)

Léonard pourrait me reconnaître, monsieur le comte. Regardez l'horrible couteau pendu à sa poitrine !

LE COMTE.

Cache-toi sous mon manteau. — Quelles sont ces femmes qui le précèdent en dansant ?

LE JUIF.

Des princesses et des comtesses, qui, en abandonnant leurs maris, ont embrassé notre foi.

LE COMTE.

Mes anges d'autrefois !..... Mais la foule le presse, l'entoure, le dérobe à mes yeux. — Au bruit de la musique, je reconnais qu'il s'éloigne. — Suis-moi, suis-moi, — nous verrons mieux de là.

(Il monte sur un débris de murailles.)

LE JUIF.

Aïe, aïe ! chacun peut nous voir.

LE COMTE.

Je l'aperçois de nouveau, — d'autres femmes se pressent autour de lui, pâles, égarées, convulsives, — le fils du philosophe écume et brandit son poignard, — ils approchent maintenant des ruines de la tour du Nord, — ils s'arrêtent, — ils dansent sur les décombres, — ils arrachent les arceaux encore debout, ils répandent des étincelles embrasées sur les autels et les croix renversés, — la flamme s'élève, des colonnes de fumée tourbillonnent, malheur à vous ! malheur !

LÉONARD.

Malheur à ceux qui se prosternent encore devant le Dieu mort !

LE COMTE.

Les vagues noires de la foule se retournent et se précipitent vers nous.

LE JUIF.

O Abraham !

LE COMTE.

O mon aigle ! n'est-ce pas que mon heure n'est pas encore venue ?

LE JUIF.

C'est fait de nous, — nous sommes perdus !

LÉONARD (en passant s'arrête).

Qui es-tu, frère, avec un visage si hautain ? pourquoi n'es-tu pas avec nous ?

LE COMTE.

J'accours de loin à la nouvelle de votre soulèvement. Je suis l'assassin du club espagnol, et j'arrive aujourd'hui même.

LÉONARD.

Et cet autre, pourquoi se cache-t-il dans les plis de ton manteau ?

LE COMTE.

C'est mon jeune frère, — il a juré de ne montrer son visage que lorsqu'il aura tué au moins un baron.

LÉONARD.

Et toi-même, de quelle mort peux-tu te glorifier ?

LE COMTE.

Mes frères m'ont sacré deux jours seulement avant mon départ.

LÉONARD.

Et alors, qui as-tu en vue ?

LE COMTE.

Toi le premier, si tu nous trahis !

LÉONARD.

Frère, à cette fin, prends mon stylet.

LE COMTE (tirant son poignard).

Frère, le mien suffira.

DES VOIX.

Vive Léonard ! vive l'assassin d'Espagne !

LÉONARD.

Demain, présente-toi devant le citoyen chef.

CHŒUR DES PRÊTRES.

Ami, nous te saluons au nom de la liberté, — tu tiens aussi entre tes mains notre salut. Qui combat sans relâche, assassine sans faiblesse, et jamais ne doute de la victoire, celui-là est sûr de vaincre.

(Ils passent.)

CHŒUR DES PHILOSOPHES.

Nous avons tiré de l'enfance le genre humain : du fond des ténèbres, nous avons fait jaillir la vérité. — Toi, pour elle combats, massacre et meurs.

(Ils passent.)

LE FILS DU PHILOSOPHE.

Camarade et frère, dans le crâne d'un vieux saint, je bois à ta santé, — au revoir !

(Il jette le crâne.)

UNE JEUNE FILLE (dansant).

Tue pour moi le prince Jean.

UNE AUTRE.

Et pour moi le comte Henri.

DES ENFANTS.

Nous te demandons bien gentiment une tête d'aristocrate.

D'AUTRES ENFANTS.

Bonheur et bonne chance à ton poignard!

CHŒUR DES ARTISTES.

Sur les ruines gothiques nous bâtirons un temple nouveau, sans images ni statues. Les voûtes seront hérissées de poignards, les piliers seront portés par huit têtes d'hommes, et les chapiteaux ressembleront à des chevelures dégoûtantes de sang.—Un seul autel avec un seul symbole, — le bonnet rouge, — hourraha!!

D'AUTRES VOIX.

Allons! allons! l'aube blanchit.

LE JUIF.

Nous finirons par être pendus, — où est la potence ?

LE COMTE.

Tais-toi, Juif, — ils se hâtent de rejoindre Léonard, et ne font plus attention à nous.

Une dernière fois, je contemple du regard et j'embrasse de la pensée ce chaos sortant des profondeurs du temps et du sein des ténèbres, pour ma perte et celle de mes frères. Ma pensée, poussée par le désespoir, torturée par la douleur, a pris une force nouvelle. Dieu, donne-moi cette puissance que naguère tu ne me refusais jamais, et dans un mot je renfermerai ce monde nouveau, immense, qui s'ignore lui-même, — et cette parole deviendra la poésie de l'avenir tout entier.

UNE VOIX DANS L'AIR.

Tu composes un drame.

LE COMTE.

Merci pour l'avertissement. — Vengeance pour les cendres

profanées de mes pères ! Anathème sur les nouvelles générations ! Leurs courants m'entourent, mais ne m'entraîneront pas, — ô mon aigle, mon aigle, tiens tes promesses !

Et maintenant, descendons dans le val de Saint-Ignace.

LE JUIF.

Voici le jour, je n'irai pas plus loin.

LE COMTE.

Mets-moi sur le chemin, et je te laisserai aller.

LE JUIF.

A travers le brouillard et les ruines, au milieu des épines et des cendres, où me traînez-vous ?... laissez-moi, par pitié.

LE COMTE.

En avant, en avant, et descends avec moi, — derrière nous s'éteignent les derniers chants du peuple, — à peine çà et là, quelque torche jette une faible lueur. Au milieu du pâle brouillard, entre ces arbres chargés de rosée, n'aperçois-tu pas les ombres du passé ?... entends-tu ces voix plaintives ?

LE JUIF.

Le brouillard enveloppe tout, — nous descendons toujours plus bas.

CHŒUR DES ESPRITS DANS LA FORÊT.

Pleurons sur le Christ, — le Christ exilé, souffrant, — où est notre Dieu ? où est son église ?

LE COMTE.

Vite aux armes ! au combat ! Je vous le rendrai, moi ! sur des milliers de croix je crucifierai ses ennemis.

CHŒUR DES ESPRITS.

Sur les tombes, sur les autels, nous avons veillé, sur nos ailes nous portions aux fidèles l'écho sonore des cloches ; dans les accords de l'orgue, chantaient nos voix ; dans le

scintillement des vitraux, dans l'ombre des cathédrales, dans l'éclat du saint calice, dans la bénédiction de l'hostie divine, était notre vie. — Maintenant qu'allons-nous devenir?

LE COMTE.

Le jour commence à luire, — ils s'évanouissent dans les rayons de l'aube.

LE JUIF.

Votre chemin est par ici, — là se trouve le vallon.

LE COMTE (il appelle).

Holà!... Jésus et mon sabre!

(Jetant son bonnet rouge dans lequel il a mis de l'argent.)

Prends pour souvenir la chose et l'emblème, — ils vont ensemble.

LE JUIF.

Ainsi, vous me garantissez sur votre parole, monsieur le comte, la sûreté de celui qui, cette nuit...

LE COMTE.

Un gentilhomme n'a qu'une parole,—Jésus et mon sabre!

DES VOIX DERRIÈRE LES BROUSSAILLES.

Marie et notre sabre? Vive notre maître!

LE COMTE.

Mes fidèles, à moi!

Adieu, citoyen, — à moi, mes amis, — Jésus et Marie!

(Nuit. — Broussailles. — Arbres.)

PANCRACE (à ses gens).

Mettez-vous face contre terre, — gardez le silence, — pas de feu, même pour allumer une pipe, — et si je tire, au premier coup, accourez à mon aide; — sinon, attendez jusqu'au jour.

LÉONARD.

Citoyen, une dernière fois encore, je te conjure.

PANCRACE.

Toi, blottis-toi sous cet arbre et dors.

LÉONARD.

Laisse-moi au moins t'accompagner. — C'est un seigneur, un aristocrate, on ne peut se fier à lui.

PANCRACE (lui faisant signe de rester).

La vieille noblesse tient parfois parole !

(Une vaste salle. — Portraits de dames et de chevaliers. — Au fond un pilier auquel est suspendu un écusson portant des armoiries. — Le comte est assis à une table de marbre. — Une lampe, des pistolets, un sabre et une pendule devant lui. — En face une autre table avec des coupes en argent et des amphores.)

LE COMTE.

Jadis, à la même heure, au milieu de pareils dangers et de pensées semblables, le dernier Brutus vit apparaître le génie de César.

J'attends aussi une vision semblable. Dans quelques instants, un homme sera devant moi, qui n'a pas de nom, qui n'a pas d'aïeux, qui n'a pas d'ange gardien, — surgi du néant, — et qui ouvrira peut-être une ère nouvelle, si je ne l'écrase et ne le replonge dans le néant.

O mes ancêtres! donnez-moi ce qui vous a rendu les maîtres du monde. — Mettez vos cœurs de lion dans ma poitrine; que l'austère majesté de vos fronts se reflète sur mon visage; que la foi en le Christ et son Église, foi aveugle, indomptable, brûlante, inspiration de vos œuvres sur la terre et votre espérance dans les cieux, se rallume en moi, — et je porterai le fer et la flamme, au milieu de ces fils de la terre, moi, fils de cent générations, dernier héritier de vos pensées et de vos vertus, de votre vaillance et de vos fautes.

(Minuit sonne.)

Maintenant, je suis prêt.

UN SERVITEUR ARMÉ (entrant).

Excellence, l'homme qui devait venir est arrivé et attend.

LE COMTE.

Qu'il entre. (Le domestique sort).

PANCRACE (entrant).

Salut, monsieur le comte. Ce titre résonne étrangement sur mes lèvres.

(Il s'asseoit, ôte son bonnet rouge et son manteau, puis regarde fixement le pilier auquel sont suspendues les armoiries.)

LE COMTE.

Vous avez eu confiance en l'honneur de ce foyer, — merci, d'après l'antique usage, je bois à votre santé.

(Il lui offre une coupe.)

En vos mains !

PANCRACE.

Si je ne me trompe, cet emblème rouge et bleu s'appelle armoiries dans le langage des morts. Ces hochets ont disparu déjà de la surface de la terre. (Il boit.)

LE COMTE.

Ils ne tarderont pas à reparaître, Dieu aidant.

PANCRACE (tenant la coupe en main).

Voilà bien la noblesse de vieille souche, toujours sûre d'elle-même, orgueilleuse, opiniâtre, bouffie d'espérances, terrible comme ce cadavre de la fable, disputant avec les croque-morts au bord de la fosse, — avec cela, n'ayant ni sou ni maille, ni armes ni soldats, croyant ou feignant de croire en Dieu, parce qu'elle n'a plus de foi en elle-même ! ! ! Mais montrez-moi donc ces foudres du ciel, qui doivent nous écraser, ces légions d'anges envoyées pour vous défendre ? (Il boit.)

LE COMTE.

Tes paroles ne sont pas sérieuses, — l'athéïsme est une formule vieillie, — et j'attendais de toi quelque chose de plus nouveau.

PANCRACE.

Tes paroles ne sont pas sérieuses, — ma foi est plus forte,

plus profonde que la tienne. Le cri qu'arrache le désespoir et la douleur à des milliers d'hommes, la faim des ouvriers, la misère des paysans, le déshonneur de leurs filles et de leurs femmes, l'abaissement de l'humanité, courbée sous les préjugés, exténuée de doutes et de craintes, enchaînée dans des habitudes bestiales, — voilà mon symbole de foi, — et pour aujourd'hui, mon Dieu, c'est ma pensée, c'est ma puissance, — et cette puissance rendra aux hommes leur dignité et leur donnera du pain à jamais.

LE COMTE.

Et ma force à moi vient de ce Dieu qui donna le pouvoir à mes aïeux.

PANCRACE.

Ce qui ne t'empêche pas de servir le diable! Mais laissons ces discussions aux théologiens, s'il existe encore quelque pédant de cette espèce dans ces contrées; — venons au fait.

LE COMTE.

Que me veux-tu donc, sauveur des peuples, citoyen-dieu ?

PANCRACE.

Je suis venu à toi, car je voulais te connaître d'abord, puis te sauver.

LE COMTE.

Merci pour l'un, — quant à l'autre, fie-toi à mon sabre.

PANCRACE.

Ton sabre! ton Dieu! vains fantômes! ne sais-tu pas que des milliers de voix t'ont condamné, que des milliers de bras vont te saisir? — Il te reste quelques arpents de terre qui ne suffiront pas à recouvrir vos morts, — tu ne peux résister que quelques jours à peine. Où sont vos armes, vos vivres, vos munitions? où est votre courage enfin?... si j'étais à ta place, je sais ce que j'aurais à faire.

LE COMTE.

J'écoute, et tu vois avec quelle patience.

PANCRACE.

Eh bien ! moi, comte Henri, je dirais à Pancrace : Alliance, soit ! je congédie mon bataillon, le seul qui me reste, j'abandonne le fort de la Trinité, et je garde mon titre et mes biens, dont tu me garantis l'intégrité par ta parole. — Quel est ton âge, comte ?

LE COMTE.

Trente-six ans, citoyen.

PANCRACE.

Quinze ans de vie, tout au plus ! car des hommes comme toi meurent tôt, — ton fils est plus près de la tombe que de la jeunesse. Une exception ne nuit point à l'ensemble. Reste donc le dernier noble dans ces contrées, — règne dans ton manoir, fais peindre les portraits de tes ancêtres et sculpter leurs armes, et ne t'inquiète plus des misérables de ta caste. — Laisse passer la justice du peuple.

(Il remplit une autre coupe.)

A ta santé ! dernier comte !

LE COMTE.

Chacune de tes paroles est une insulte, — cherches-tu par hasard, si, au jour du triomphe tu trouverais en moi un esclave docile ? Assez, Pancrace, assez ! je ne puis te payer de discours semblables, — ma parole, comme une Providence, veille sur toi.

PANCRACE.

L'honneur, — l'honneur chevaleresque entre cette fois en scène ! — C'est un chiffon usé auprès de la bannière humanitaire ! Oh ! je te connais, je te pénètre, — plein de vie, tu épouses un cadavre, — tu voudrais croire encore aux castes, aux reliques, au mot de patrie ! Mais dans le fond de ton

âme, tu sais que tes frères ont mérité leur châtiment, et avec le châtiment, l'oubli.

LE COMTE.

Et toi et les tiens, qu'avez-vous mérité?

PANCRACE.

La victoire et la vie! Je ne reconnais qu'une loi et je m'incline devant elle, — celle qui entraîne le monde dans des sphères toujours plus hautes. Cette loi du progrès est votre condamnation, elle vous crie par ma bouche : « O vous tous vieillis, pourris, repus, pleins de mangeaille et de boisson, faites place aux jeunes, aux affamés et aux robustes. — Mais je voudrais te sauver, — toi seul.

LE COMTE.

Sois maudit pour ta pitié ! Je te connais aussi, toi et ton monde nouveau. J'ai vu dans les ombres de la nuit les danses de ta populace, — de ces hommes dont les têtes courbées te servent de marche-pied. J'ai vu tous les crimes du vieux monde, habillés à neuf, entonnant une chanson nouvelle, mais qui finira par le refrain séculaire : de la chair, de l'or et du sang ! — Mais toi, tu n'y étais pas, tu ne daignais pas descendre au milieu de tes enfants, car tu les méprises au fond de ton âme. Encore quelques moments, et si tu gardes ta raison, tu te mépriseras toi-même !

Va, laisse-moi !

(Il s'asseoit au pied du pilier où pendent ses armoiries.)

PANCRACE.

Mon monde n'a pas encore acquis son développement, c'est vrai. — Ce géant n'a pas atteint sa croissance, il a besoin de nourriture, de bien-être : mais les temps viendront.

(Il se lève, s'approche du comte et s'appuie contre le pilier.)

Viendra le moment où ce monde aura conscience de lui-

même, et dira : — Je suis !... et pas une autre voix dans l'univers entier ne pourra répondre : — Je suis aussi !

LE COMTE.

Et ensuite ?

PANCRACE.

De cette génération, qui marche et se développe sous la puissance de ma volonté, surgira une race nouvelle, définitive, toute-puissante. Pour la première fois de tels hommes auront paru sur la terre. Ils seront libres et maîtres du globe d'un pôle à l'autre ; — le monde ne sera qu'une seule cité florissante, une seule demeure de bonheur, un seul atelier d'industrie et de richesse.

LE COMTE.

Tes paroles mentent, — mais ton visage impassible et froid ne ment pas, — l'enthousiasme n'y éclate point.

PANCRACE.

Ne m'interromps pas ; — bien des hommes m'ont demandé à genoux de telles paroles, et j'en ai été avare. C'est alors qu'apparaîtra un Dieu qui ne craindra plus la mort, — un Dieu auquel le labeur et les douleurs des siècles auront arraché tout voile, un Dieu pris d'assaut dans le ciel même par ses enfants, jetés par lui sur la terre, mais qui ont grandi et ont droit à la vérité, — le Dieu de l'humanité va se révéler.

LE COMTE.

Depuis des siècles il nous est connu, et l'humanité est déjà sauvée par lui.

PANCRACE.

Qu'elle se contente donc d'un salut pareil, — de deux mille ans de misère qui s'écoulent depuis sa mort sur la croix.

LE COMTE.

Ne blasphème point ! J'ai vu cette croix dans Rome l'éter-

nelle, plantée sur les ruines de mondes plus puissants que le tien, — cent dieux semblables à ton dieu gisaient à ses pieds, terrassés dans la poussière sans oser lever leurs têtes foudroyées, — et la croix, debout sur les hauteurs, les bras étendus de l'Orient au Couchant, le front dans les splendeurs du soleil, dominait le monde et lui révélait son maître !

PANCRACE.

C'est un vieux conte, et qui sonne creux comme ton écusson.

(Il secoue un trophée de vieilles armures.)

Mais depuis longtemps tes pensées me sont connues. — Écoute, si tu sais chercher et atteindre l'Infini, si tu aimes la vérité de toute ton âme, si tu es un homme selon l'humanité et non à l'image de contes d'enfants, ne laisse point passer ce moment de salut; le sang que nous verserons aujourd'hui ne laissera plus de traces demain, — je te parle pour la dernière fois; — si tu es tel que tu semblais l'être jadis, lève-toi, quitte cette maison, et suis-moi.

LE COMTE.

Frère du vieux serpent !

(Il se lève et marche par la chambre.)

Vains songes, qui pourrait les réaliser? le premier homme est mort dans le désert, — le paradis est perdu à jamais !

PANCRACE (à part).

J'ai touché droit au cœur. — J'ai réveillé le nerf de la poésie.

LE COMTE.

Le progrès! le bonheur du genre humain!... moi aussi un jour, je l'ai espéré, — ah! prenez ma tête, pourvu... mais non, c'en est fait! il y a deux siècles, cent ans peut-être une entente était possible, mais aujourd'hui, il faut

nous entr'égorger, car il ne s'agit plus désormais pour vous que d'un changement de race.

PANCRACE.

Malheur aux vaincus!... n'hésite point, — dis seulement une fois : malheur aux vaincus, et sois vainqueur avec nous!

LE COMTE.

Connais-tu toutes les chances du destin? — et le destin lui-même t'est-il jamais apparu visible la nuit, à l'entrée de ta tente, te consacrant de sa main de géant?... Ou bien as-tu entendu sa voix au milieu du jour, lorsque tous dormaient accablés de chaleur, et que seul tu veillais en songeant, pour oser me menacer ainsi d'une victoire certaine! homme d'argile comme moi, que peut abattre la première balle venue, le premier coup de sabre !

PANCRACE.

Ne te livre à aucune folle illusion ! ni le fer ni le plomb ne m'atteindront, tant qu'un seul de vous résiste à mon œuvre, — et ce qui adviendra plus tard ne vous regarde plus.

(L'horloge sonne.)

Écoute, le temps se raille de nous. — Si tu es las de la vie, sauve au moins ton fils.

LE COMTE.

Son âme pure est certaine du salut dans le ciel, ici-bas il partagera le sort de son père.

(Il met sa tête dans ses mains.)

PANCRACE.

Tu refuses?

(Moment de silence.)

Tu te tais, — tu médites, — la méditation convient au bord de la tombe.

LE COMTE.

N'approche point du mystère, qui s'accomplit dans les

profondeurs de mon âme, bien au delà des limites, que ta pensée peut atteindre; — le monde du corps t'appartient, nourris-le, abreuve-le, mais ne t'élève pas plus haut. — Va-t-en! va-t-en! laisse-moi!

PANCRACE.

Vassal obstiné d'une seule pensée, d'une seule forme, poëte étroit, guerrier pédant, honte à toi! — Regarde-moi, — les pensées et les formes, c'est de la cire molle entre mes doigts.

LE COMTE.

C'est en vain, — tu ne me comprendras jamais, — car chacun de tes pères est mort ignoré pour être jeté dans la fosse commune, comme une chose inerte, et non comme un homme doué d'intelligence et de force.

(Il montre les portraits de ses ancêtres.)

Vois ces figures, la pensée de la patrie, du foyer, de l'honneur, pensée ennemie de la tienne, se lit dans les rides de leurs fronts. Cette pensée qui fut en eux, vit aujourd'hui en moi, — mais toi, homme de rien, dis-moi où est ton foyer? — Chaque soir tu dresses ta tente sur les ruines d'une maison étrangère, et tu la plies le matin pour aller camper plus loin. Tu ne connais point de foyer, et tu n'en connaîtras pas tant que je trouverai cent hommes qui répéteront après moi: « Gloire à nos pères! »

PANCRACE.

Oui, gloire à tes pères sur la terre et dans les cieux! En vérité, ils peuvent se glorifier.

Vois ce staroste, il tirait aux vieilles femmes comme aux moineaux, et tout vivants, faisait griller les Juifs. — Celui-là, avec les sceaux en main, grand chancelier, falsifiait les actes, brûlait les archives, achetait les juges, et, par le poison, hâtait les héritages; de là tes terres, tes rentes et ta

puissance. — Cet autre, brun, aux yeux brillants, semait l'adultère dans la maison de ses amis; cet autre, avec la Toison d'or et son casque italien, a servi l'étranger. Cette belle châtelaine, pâle aux cheveux noirs, se livrait à son page, — cette autre lit une lettre de son amant, sourit et attend la nuit. — Cette autre encore, avec cet épagneul sur sa robe d'or, était la maîtresse d'un roi. — De là, vos généalogies non interrompues et sans tache. — J'aime ce gaillard en justaucorps vert. Il ne faisait que boire et s'enivrer avec les gentilshommes, ses frères, et envoyait ses paysans en compagnie de ses chiens chasser le cerf. Folie et oppression partout ! voilà votre sagesse et votre force !

Mais le jour du jugement est proche, et en ce jour, je le jure, je n'oublierai aucun de vous, aucun de vos ancêtres et aucune de vos gloires!

LE COMTE.

Tu te trompes, fils de manant! Toi et les tiens existeriez-vous, si nos ancêtres ne vous avaient nourris de leur pain, défendu de leur bras; et lorsque d'un troupeau de brutes vous devîntes des créatures humaines, ils vous construisirent des églises et des écoles, partageant avec vous tout, sauf les dangers de la guerre, parce qu'ils savaient que vous n'étiez pas fait pour la guerre. Tes paroles, Pancrace, se brisent contre leur vieille gloire, comme jadis le glaive des païens se brisait contre leurs armures. Elles ne troubleront même pas la paix de leurs cendres, elles se perdront dans l'air comme les hurlements d'un chien enragé qui court en répandant sa bave et expire sur le bord du chemin. — Et maintenant, il est temps de nous quitter,— mon hôte, sors libre!

PANCRACE.

Au revoir, sur les remparts de la Trinité, et lorsque vous n'aurez plus ni poudre ni balles...

LE COMTE.

Eh bien, nous nous rapprocherons à lá distance de nos épées. — Au revoir !

PANCRACE.

Nous sommes deux aigles de la même espèce, mais ton nid est brûlé par la foudre.

(Il prend son manteau et son bonnet rouge.)

En quittant ce seuil, je laisse la malédiction due à la sénilité, — je te voue, toi et ton fils, à la destruction !

LE COMTE.

Holà, Jacob !

(Jacob entre.)

Reconduisez cet homme aux avant-postes.

JACOB.

Ainsi Dieu me vienne en aide !

(Ils sortent.)

QUATRIÈME PARTIE

Bottomless perdition.
MILTON.

Des bastions de la Trinité aux cimes des rochers, à droite, à gauche, partout s'étend un brouillard pâle, épais, immobile, silencieux, ombre immense, comme l'Océan, dont les bords jadis montaient à ses cimes noires, aiguës et déchirées, et qui entr'ouvrait ses abîmes dans la vallée, que l'on ne voit pas encore, car le soleil n'est pas levé.

Debout, sur cette île de granit, se dressent, scellées dans le roc par la main d'hommes d'un autre âge, les tours du château fort, — comme le centaure appartient à son cheval, elles tiennent à la montagne et font partie du roc. Un étendard planté sur la plus haute tour, flotte seul dans l'atmosphère grisâtre. — Peu à peu, l'obscurité s'éclaire, le silence se réveille, à l'horizon éclatent et se pressent les rayons du soleil; dans la montagne le vent bruit et charrie des flots de nuées au-dessus de cette mer de brumes.

A ces bruits divers se mêlent les voix humaines, portées par les vagues du brouillard ; elles viennent se briser au pied des murs du château.

Mais le brouillard s'entr'ouvre et laisse voir un noir précipice.

Il fait sombre dans les profondeurs de la vallée, obscurcies encore par des flots de têtes humaines, nombreuses et pressées comme les pierres et la roche qui encombrent le fond de la mer.

Bientôt le soleil dépasse les collines et monte sur les rochers, — les nuages se fondent et se dissipent dans les rayons d'or; de moment en moment, les cris de la foule deviennent plus distincts, et les flots de la multitude sont éclairés plus vivement.

Mais déjà les brouillards se sont tous élevés au-dessus des montagnes, et ont disparu dans l'azur de l'immensité; la vallée est remplie de lumière et du scintillement des armes. — De partout accourent des masses de peuple comme pour le Jugement dernier dans la vallée de Josaphat.

(La cathédrale dans le fort de la Trinité. — Seigneurs, sénateurs, dignitaires des deux côtés de la nef, et chacun d'eux assis au pied d'une statue de roi ou de chevalier. — Derrière les statues masses compactes de la noblesse. — Au fond et devant le maître-autel, l'archevêque assis sur un siége doré, tenant un glaive sur ses genoux. — Derrière l'autel, chœurs des prêtres. — Le comte est debout sur le seuil pendant un instant, puis il s'avance vers l'archevêque un étendard à la main.)

CHŒUR DES PRÊTRES.

Nous, tes derniers serviteurs, réunis dans la dernière église de ton Fils Jésus-Christ, nous t'implorons pour la gloire de nos pères. — De nos ennemis délivre-nous, Seigneur!

UN COMTE.

Vois, quel regard hautain il jette sur nous.

UN AUTRE COMTE.

Il s'imagine avoir conquis le monde.

UN TROISIÈME COMTE.

Et il n'a fait que traverser de nuit un camp de paysans.

PREMIER COMTE.

Pour cent misérables qu'il a massacrés, il a perdu deux cents des siens.

UN AUTRE COMTE.

Ne le laissons pas nommer chef.

LE COMTE (s'agenouillant devant l'archevêque).

A tes pieds je dépose ce drapeau que je viens d'enlever.

L'ARCHEVÊQUE.

Prends ce glaive jadis bénit par la main de saint Florian.

DES VOIX.

Vive, vive le comte Henri !

L'ARCHEVÊQUE.

Reçois aussi, avec le signe de la sainte croix, le commandement de ce château, notre dernier rempart. — Au nom de tous, je te proclame chef !

DES VOIX.

Vivat ! vivat !

UNE VOIX.

Je proteste.

D'AUTRES VOIX.

Silence ! à la porte! vive le comte Henri !

LE COMTE HENRI.

Si l'un de vous a un reproche à me faire, qu'il se montre et ne se cache point dans la foule. (Silence.)

Mon père, je prends ce glaive : et que Dieu me punisse, si par lui je ne vous sauve!

CHŒUR DES PRÊTRES.

Seigneur, donne-lui ta force, embrasse-le de ton Esprit-Saint. — De nos ennemis délivre-nous, Seigneur!

LE COMTE.

Jurez tous que vous défendrez la foi et la gloire de vos pères, que la faim et la soif pourront vous réduire à la mort, mais non à l'infamie, mais non à la soumission, — que vous ne céderez jamais, ni un seul de vos droits, ni aucun de ceux de votre Dieu!

TOUS ENSEMBLE.

Nous le jurons!

(L'archevêque s'agenouille et élève la voix; tout le monde tombe à genoux.)

CHŒUR.

Que Ta colère frappe le parjure!
Que Ta colère frappe le lâche!
Que Ta colère frappe le traître!
O Seigneur Dieu!

DES VOIX.

Nous le jurons!

LE COMTE HENRI.

(Tirant le glaive du fourreau.)

Moi, je vous promets la gloire! à vous d'obtenir de Dieu le triomphe.

(Une cour du château de la Trinité. — Le comte Henri. — Comtes. — Barons. — Princes. — Prêtres.)

UN COMTE.

(Prenant à part le comte Henri.)

Ainsi, tout est perdu ?

LE COMTE HENRI.

Pas encore, — à moins que le cœur ne vous manque au dernier moment.

UN COMTE.

Quel moment ?

LE COMTE HENRI.

Celui de la mort.

UN BARON (prenant à part le comte Henri).

Comte, vous avez vu, à ce qu'il paraît, cet homme terrible, — aura-t-il pitié de nous, si nous tombons entre ses mains?

LE COMTE HENRI.

En vérité, aucun de tes ancêtres n'eût voulu d'une pitié semblable, — elle s'appelle — potence !

BARON.

Alors il faudra se défendre comme on pourra.

LE COMTE HENRI.

Et vous, prince, que dites-vous?

LE PRINCE.

Un mot en particulier. — (Ils s'éloignent de quelques pas.) — Tout cela est bon pour la foule, mais entre nous, il est évident que la résistance est impossible.

LE COMTE HENRI.

Eh bien?

LE PRINCE.

Eh bien, on vous a nommé chef, c'est à vous d'ouvrir les négociations.

LE COMTE HENRI.

Plus bas! plus bas!

LE PRINCE.

Pourquoi donc?

LE COMTE HENRI.

Car déjà Votre Altesse a mérité la mort.

(Se retournant vers la foule.)

Celui qui prononcera le mot de soumission sera puni de mort!

LE BARON, LE COMTE, LE PRINCE (ensemble).

Qui parlera de soumission sera puni de mort!

TOUS.

Oui, la mort! la mort! vivat.

(Ils sortent.)

(Un portique élevé. — Le comte Henri, Jacob.)

LE COMTE.

Où est mon fils?

JACOB.

Dans la tour du Nord. Assis au seuil d'une ancienne prison, il chante ses prophéties.

LE COMTE.

Garnis le bastion d'Éléonore, — toi-même reste là et observe attentivement avec ta lunette le camp des rebelles.

JACOB.

Dieu nous soit en aide ! mais en attendant, il serait bon de distribuer un peu d'eau-de-vie à nos soldats.

LE COMTE.

Fais vider, s'il le faut, les caves de nos princes et de nos comtes.

(Jacob sort.)

(Le comte monte quelques marches et s'approche de l'étendard planté sur une plate-forme.)

Vous voilà donc, ennemis que je hais, que j'exècre! — Pour lutter avec vous, plus de paroles vaines, plus d'inspiration insipide, mais le fer et les hommes, qui me sont soumis.

Oh! qu'il est bon d'être le maître, le dominateur ! même au prix de la mort, d'être l'arbitre souverain de toutes les volontés, de contempler à mes pieds, là dans l'abîme, mes ennemis hurlant vers moi, sans m'atteindre, comme les damnés qui lèvent en vain la tête vers le ciel.

...Encore quelques jours, et moi, peut-être, et tous ces misérables qui ont oublié leurs ancêtres, nous n'existerons plus, — qu'importe ! quelques jours restent encore, — je veux me rassasier de la volupté de commander, de combattre, de vivre enfin. Ce sera là mon dernier chant.

Au delà des rochers, le soleil se couche dans un immense et noir cercueil de vapeurs. — Ses rayons sanglants inondent la vallée. — Signes précurseurs de ma fin, je vous salue, et d'un cœur plus ouvert, plus satisfait, que je ne vous ai jamais salués, promesses de joie, d'illusions et d'amour ! Car ce n'est ni par l'intrigue, ni par la trahison ou la bassesse, que je suis arrivé à mon but, mais d'un coup, soudainement,

comme je l'avais toujours rêvé. — Me voilà au seuil de l'éternité, mais je suis le chef suprême de tous ceux qui, hier encore, étaient mes égaux.

(Une salle du château éclairée par des torches. — Georges assis sur un lit. — Le comte entre et dépose ses armes sur la table.)

LE COMTE HENRI.

Que cent hommes restent sur les remparts, — les autres peuvent se reposer après un combat aussi acharné.

UNE VOIX DERRIÈRE LA PORTE.

Ainsi Dieu nous vienne en aide !

LE COMTE (à Georges).

Tu as sans doute entendu les coups de feu, le bruit du combat ? mais tranquillise-toi, mon enfant, nous ne périrons ni aujourd'hui ni demain.

GEORGES.

J'ai tout entendu, mais mon cœur n'en est point troublé; — le grondement du canon passe et il n'en reste rien ; — autre chose me fait frémir, mon père.

LE COMTE.

Tu craignais pour moi?

GEORGES.

Non, car je sais que ton heure n'est pas encore venue.

LE COMTE.

Nous sommes seuls; mon âme pour aujourd'hui est sou-

lagée, car, dans la vallée, les corps de nos ennemi ssont étendus sans vie; — raconte-moi, mon enfant, toutes tes pensées. Je les écouterai comme jadis lorsque nous étions dans notre maison.

GEORGES.

Mon père, viens, suis-moi. — Là, au fond, un terrible jugement s'apprête.

(Il va vers une porte cachée dans le mur et l'ouvre.)

LE COMTE.

Où vas-tu?... qui t'a montré ce passage? — Là sont des cachots pleins de ténèbres, là tombent en poussière les ossements d'anciennes victimes...

GEORGES.

Là où ton œil ne saurait apercevoir la lumière, mon esprit sait trouver un chemin. — Ténèbres, allez aux ténèbres...

(Il descend.)

(Souterrains et cachots, grilles en fer, chaînes, instruments de torture brisés.— Le comte tient une torche; il est auprès d'une pierre sur laquelle Georges est debout.)

LE COMTE.

Retourne; — je t'en supplie, viens avec moi.

GEORGES.

N'entends-tu pas leurs voix? n'aperçois-tu pas leurs formes?

LE COMTE.

Le silence des tombeaux nous entoure et la lumière de la torche n'éclaire qu'à quelques pieds de nous.

GEORGES.

Ils approchent... je les vois;— l'un après l'autre, ils montent des profondeurs étroites, et là, au fond, ils vont s'asseoir.

LE COMTE.

Ta folie fait mon désespoir,— tu es fou, mon enfant, et tu m'ôtes mes forces alors que j'en ai tant besoin!

GEORGES.

Je vois en esprit leurs pâles figures, graves et sévères, se réunissant pour un jugement terrible,— le coupable avance morne comme un brouillard d'hiver.

CHŒUR DES VOIX.

Au nom du droit et de la force, que nous ont donnés nos souffrances, nous, jadis enchaînés, frappés, torturés, brisés sous les fers, abreuvés de poison, enfermés, murés tout vivants dans la tombe, à notre tour, torturons, jugeons, condamnons et Satan sera le bourreau!

LE COMTE.

Que vois-tu?

GEORGES.

L'accusé, l'accusé qui s'avance avec un geste suppliant.

LE COMTE.

Qui est-il?

GEORGES.

Mon père!... oh! mon père!...

UNE VOIX.

Avec toi finit la race maudite, — en toi elle a résumé toutes ses forces, toutes ses passions et tout son orgueil, mais c'est pour mourir!

CHŒUR DES VOIX.

Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi-même et tes pensées, tu es damné, — damné pour l'éternité!

LE COMTE.

Je ne vois rien, mais j'entends sous terre, dans l'air, autour de moi, partout, des plaintes, des soupirs et des menaces.

GEORGES.

Il a relevé la tête, comme toi, mon père, quand tu es en colère, il répond par une parole arrogante comme toi, quand tu méprises.

CHŒUR DES VOIX.

C'est en vain, — c'est en vain, plus de salut pour lui, ni sur la terre ni dans le ciel.

UNE VOIX.

Encore quelques jours de cette gloire terrestre et vaine, dont tes ancêtres m'ont frustré, moi et mes frères, et tu périras, toi et les tiens, sans sépulture, sans les cloches qui sonnent le deuil, sans les larmes des amis et des parents. — Votre mort sera comme la nôtre triste et affreuse, et sur ce même rocher de douleur.

LE COMTE.

Ah! je vous reconnais enfin, esprits maudits!

(Il fait un mouvement en avant.)

GEORGES.

Mon père, n'avance pas plus loin. — Au nom du Christ, je t'en conjure, mon père!

LE COMTE (s'arrête).

Dis, dis-moi qui tu vois?

GEORGES.

C'est la figure...

LE COMTE.

La figure de qui?

GEORGES.

C'est un autre toi-même,— affreusement pâle,— enchaîné, — maintenant ils te torturent, j'entends tes cris... (Tombant à genoux.) Père, pardonne-moi.... ma mère est venue cette nuit et m'a ordonné...

(Il s'évanouit.)

LE COMTE (le prenant dans ses bras).

Ce dernier coup manquait! ah! mon propre enfant m'amène au seuil de l'enfer... Marie! esprit implacable! Mon Dieu, et Toi, autre Marie, que j'ai invoqués tant de fois!... Là commence l'infini de la douleur et des ténèbres, — remontons à la lumière — je dois encore combattre les hommes, — puis viendra l'éternel combat.

(Il entraine son fils.)

CHŒUR DES VOIX DANS LE LOINTAIN.

Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi, que toi-même et tes pensées, tu es damné, damné pour l'éternité!

(Salle dans le château de la Trinité. — Le comte, femmes, enfants, vieillards et comtes agenouillés à ses pieds. — Le parrain debout au milieu de la salle. — La foule au fond. — Armes suspendues aux parois, piliers gothiques, ornements, fenêtres.)

LE COMTE.

Non! par mon fils, par l'âme de ma femme, non! encore une fois, non!

VOIX DE FEMMES.

Pitié, pitié! — la faim dévore nos entrailles et tue nos enfants; — nuit et jour, la terreur nous consume; — pitié! pitié!

VOIX D'HOMMES.

Il en est temps encore, — prête l'oreille à cet envoyé, — ne le renvoie pas.

LE PARRAIN.

Ma vie entière fut celle d'un citoyen, — et je ne crains point tes reproches, Henri. — Si j'ai accepté le rôle d'ambassadeur, que je remplis en ce moment, c'est que je connais mon siècle et en comprends toute la valeur; — Pancrace en est le vrai représentant social, et si j'ose le dire...

LE COMTE.

Hors de mes yeux, vieillard imbécile!

(A part, à Jacob.)

Fais venir ici un détachement de nos soldats.

(Jacob sort. — Les femmes se lèvent et pleurent. — Les hommes s'éloignent de quelques pas.)

LE BARON.

Vous nous avez perdus, comte.

UN AUTRE.

Nous te refusons obéissance.

LE PRINCE.

Nous nous entendrons nous-mêmes avec ce digne citoyen pour la reddition du château.

LE PARRAIN.

Le grand homme qui m'a envoyé vous garantit la vie, si vous vous réunissez à lui et si vous reconnaissez les besoins du siècle.

QUELQUES VOIX.

Nous les reconnaissons! nous les reconnaissons!

LE COMTE.

Quand vous m'avez donné le commandement, j'ai juré de périr sur ces murs, et je tiendrai mon serment, et vous tous, vous périrez avec moi. — Ah! vous avez encore soif de la vie!... demandez alors à vos pères pourquoi ils ont dominé et opprimé.

(S'adressant à un comte.)

Et toi, pourquoi as-tu opprimé tes vassaux?

(A un autre.)

Et toi, pourquoi as-tu passé ta jeunesse à jouer aux cartes et à voyager pour tes plaisirs, sans souci de la patrie?

(A un autre.)

Et toi, qui méprisais les faibles, pourquoi rampais-tu devant les forts?

(A une femme.)

Pourquoi n'as-tu pas élevé tes fils en hommes, en guerriers? — Aujourd'hui tu aurais des défenseurs; — mais tu aimais les Juifs, les beaux parleurs, les avocats; va maintenant leur demander de défendre ta vie.

(Il se lève et tend les bras vers le ciel.)

Pourquoi tant vous hâter de courir à l'opprobre? qui vous pousse à avilir vos derniers moments?... En avant, plutôt avec moi, en avant, messieurs, là, où nous attendent les baïonnettes et les balles, et non là, où se trouvent la potence et les bourreaux silencieux pour vous passer la corde au cou.

QUELQUES VOIX.

Il dit vrai. — Oui, en avant contre les baïonnettes!

D'AUTRES VOIX.

Mais il n'y a plus un seul morceau de pain!

VOIX DE FEMMES.

Pitié pour nos enfants et les vôtres!

PLUSIEURS VOIX.

Il faut se rendre ! il faut se rendre !

LE PARRAIN.

Comme je vous l'ai dit, je vous promets la vie sauve, l'intégrité de vos personnes.

LE COMTE.

(S'approche du parrain et le saisit à la poitrine.)

Misérable ! va cacher tes cheveux gris sous la tente de tes Juifs et de tes savetiers, si tu veux que je ne t'ensanglante de ton propre sang !

(Entre Jacob suivi de l'escouade.)

En joue ce front ridé par la sottise, ce bonnet rouge qui tremble au souffle de ma parole, — en joue cette tête sans cervelle !

(Le parrain s'échappe.)

TOUS ENSEMBLE.

Il faut le lier, le livrer à Pancrace.

LE COMTE.

Un instant encore, messieurs...

(Allant d'un soldat à l'autre.)

Avec toi, il me semble, j'ai gravi les montagnes à la poursuite de bêtes féroces, — tu t'en souviens, je t'ai tiré d'un précipice.

(Aux autres.)

Avec vous j'ai parcouru les rochers du Danube. — Jérôme, Christophe, vous étiez avec moi aux bords de la mer Noire...

(A d'autres.)

J'ai rebâti vos chaumières incendiées.

(A d'autres.)

De chez un mauvais seigneur vous vous êtes refugiés chez moi, — et maintenant, dites, — me suivrez-vous, ou m'aban-

donnerez-vous tout seul, souriant de mépris de ce qu'au milieu de tant de gens, je n'ai pas rencontré un seul homme?

TOUS.

Vive, vive le comte Henri!

LE COMTE.

Qu'on leur distribue tout ce qui reste de viande et d'eau-de-vie, et après aux remparts!

LES SOLDATS.

Oui, de la viande, de l'eau-de-vie, et après aux remparts!

LE COMTE (à Jacob).

Accompagne-les, et, dans une heure, sois prêt pour le combat.

JACOB.

Ainsi que Dieu me soit en aide.

VOIX DE FEMMES.

Sois maudit à cause de nos enfants!

D'AUTRES VOIX.

Sois maudit à cause de nos pères!

D'AUTRES VOIX.

Sois maudit à cause de nos femmes!

LE COMTE.

Et vous tous, soyez maudits à cause de votre lâcheté!

(Remparts de la Trinité, cadavres étendus çà et là, canons brisés, armes dispersées, soldats courant de tous côtés.)

LE COMTE.

(Remettant son sabre dans le fourreau.)

Non, il n'est point d'ivresse pareille à celle du danger ; jouer sa vie, gagner toujours et quand il faut perdre, eh bien ! l'on ne perd qu'une fois, et tout est dit !

JACOB.

Nos dernières cartouches ont servi à les repousser, mais là, dans la vallée ils se rassemblent déjà et vont revenir à l'assaut. — Hélas ! depuis que le monde est monde, jamais personne n'a pu fuir sa destinée.

LE COMTE.

Comment, il n'y a plus de cartouches ?

JACOB.

Ni plomb, ni balles, ni chevrotines, plus rien, tout s'épuise à la fin.

LE COMTE.

Eh bien, amène-moi mon fils, que je l'embrasse une dernière fois !

(Jacob sort.)

La fumée du combat a obscurci ma vue, — la vallée me semble se soulever et s'abaisser tour à tour, et les rochers se mouvoir et se briser en angles bizarres. Mes pensées se présentent aussi étranges à mon esprit...

(Il s'assoit sur un rempart.)

C'est trop peu d'être homme. — Cela ne vaut pas la peine d'être ange ; — le premier d'entre tous après quelques siècles d'existence n'a-t-il point ressenti comme l'homme après

quelques années de vie, un incommensurable ennui et le désir d'une puissance plus grande ?... il faut être Dieu ou néant !

(Jacob entre suivi de Georges.)

Prends quelques soldats, parcours le château et chasse vers les murailles tous ceux que tu rencontreras.

JACOB.

Banquiers, comtes et princes?

(Il sort.)

LE COMTE.

Viens, mon fils, — mets ta main dans la mienne, — donne ton front à mes lèvres, — le front de ta mère jadis était aussi blanc et aussi pur...

GEORGES.

Aujourd'hui, avant que les soldats courent aux armes, j'ai entendu sa voix ; — elle semblait venir de loin, douce et légère comme un parfum. «Ce soir, disait-elle, tu seras avec moi ! »

LE COMTE.

A-t-elle au moins prononcé mon nom ?...

GEORGES.

Elle disait : « Ce soir j'attends mon fils ! »

LE COMTE (à part).

La force me manquerait-elle au terme de ma route?... Dieu, ne le permets point ! laisse-moi un instant encore d'audace et je serai le captif de ton éternité !

(Haut.)

O mon fils ! pardonne-moi de t'avoir donné la vie, — nous allons nous séparer, — qui sait pour combien de temps !

GEORGES.

Mon père, tiens-moi, ne m'abandonne pas ; — je t'entraînerai avec moi.

LE COMTE.

Nos chemins sont autres; — tu m'oublieras parmi les chœurs des anges. Tu ne me jetteras pas une goutte de la rosée céleste. — O Georges, Georges, mon fils!

GEORGES.

Quels sont ces cris? — je tremble, ils se rapprochent toujours plus menaçants; — le canon, la fusillade éclatent; — l'heure fatale, l'heure prédite s'avance.

LE COMTE.

Hâte-toi, Jacob, hâte-toi!...

(Les comtes et les princes rassemblés pêle-mêle traversent la cour. — Jacob les suit avec des soldats.)

UNE VOIX.

Vous nous donnez des tronçons d'armes et vous nous forcez à nous battre!

UNE AUTRE VOIX.

Henri, aie pitié de nous!

UNE TROISIÈME VOIX.

Nous sommes faibles, affamés!...

D'AUTRES VOIX.

Mon Dieu! mon Dieu! où nous mène-t-on?

LE COMTE (d'une voix forte).

A la mort!

(Se tournant vers Georges.)

Par ce baiser je voudrais m'unir à toi pour l'éternité; — mais il me faut aller ailleurs.

(Georges tombe frappé d'une balle.)

UNE VOIX D'EN HAUT.

A moi, à moi, esprit pur, à moi, mon fils!

LE COMTE.

Holà! à moi, mes hommes d'armes!

(Il tire son sabre et l'approche des lèvres de Georges.)

La lame est restée brillante,— le souffle et la vie ont été emportés ensemble.

Et maintenant, en avant! ils montent, ils sont déjà à la distance de mon sabre; — allons! roule dans l'abîme, fils de la liberté!

(Mêlée. — Désordre. — Combat.)

(Une autre partie des remparts. — On entend les cris du combat. — Jacob étendu sur la muraille. — Le comte arrive couvert de sang.)

LE COMTE.

Qu'as-tu, mon vieux, mon fidèle?

JACOB.

Que le diable t'emporte pour ton opiniâtreté et tout ce que j'ai souffert. — Et maintenant, que Dieu me soit en aide. (Il expire.)

LE COMTE (jetant son sabre).

Allons, je n'ai plus besoin de toi, — les miens sont tous morts et les autres sont là, à genoux, tendant aux vainqueurs des mains suppliantes et balbutiant des paroles de soumission.

(Regardant autour de lui.)

Ils n'arrivent pas encore de ce côté; j'ai du temps. — Reposons-nous un instant. — Ah! ils escaladent la tour du

Nord; les hommes nouveaux sont maîtres de la tour du Nord! — Ils regardent, ils cherchent le comte Henri. — Oui, je suis ici, c'est moi, moi le comte Henri! Mais vous ne me jugerez pas: je me suis déjà mis en marche, et c'est au tribunal de Dieu que je vais me rendre.

(Il monte sur un débris de muraille au-dessus du précipice.)

Je la vois, mon éternité terrible, elle s'avance vers moi comme une immensité de ténèbres, — sans limites, sans refuge, sans fin, et au milieu Dieu, comme un soleil qui brille éternellement et n'éclaire rien!

(Il fait un pas encore.)

Ils accourent, ils m'ont aperçu.— Jésus, Marie! Sois maudite, poésie, comme je suis maudit pour l'éternité!... Mes bras, allongez-vous, et fendez ces vagues sombres...

(Il se précipite.)

(La cour du château. — Pancrace, Léonard, Bianchetti à la tête de la foule. — Devant eux passent les comtes, les princes avec les femmes et les enfants, tous enchaînés.)

PANCRACE.

Ton nom?

LE COMTE CHRISTOPHE.

Christophe de Vosalquemir.

PANCRACE.

Tu l'as prononcé pour la dernière fois. Et le tien?

LE PRINCE.

Ladislas, seigneur de la Forêt-Noire.

PANCRACE.

Tu ne le prononceras plus. Et toi?

LE BARON.

Alexandre de Godalberg.

PANCRACE.

Rayé du nombre des vivants; va !

BIANCHETTI (parlant à Léonard).

Ils nous ont tenus deux mois avec quelques canons et de misérables parapets.

LÉONARD (à Pancrace).

En reste-t-il encore beaucoup?

PANCRACE.

Je te les livre tous, — que leur sang coule pour l'exemple du monde entier; — mais à qui me dira où est le comte Henri, je fais grâce de la vie.

PLUSIEURS VOIX.

Au dernier moment il a disparu.

LE PARRAIN.

Je me présente comme médiateur entre toi et ces prisonniers, citoyens d'illustre origine, qui ont remis entre tes mains, le plus grand des hommes, les clefs du fort.

PANCRACE.

Je ne reconnais pas de médiateur là où j'ai vaincu par moi-même; tu veilleras à ce qu'ils soient mis à mort.

LE PARRAIN.

Toute ma vie fut citoyenne; les preuves en sont nombreuses, et si je me suis joint à vous, ce n'est pas pour que mes frères, des gentilshommes...

PANCRACE.

Empoignez ce vieux doctrinaire. — Allons, marche où ils vont.

(Les soldats entourent le parrain et les prisonniers.)

Où est Henri? qui l'a vu mort ou vivant? Un sac d'or pour Henri, fût-ce pour son cadavre.

(Une troupe armée arrive des remparts.)

Et vous? Avez-vous vu Henri?

LE COMMANDANT DE LA TROUPE.

Citoyen chef, sur l'ordre du général Bianchetti, je me suis dirigé vers les remparts de l'Ouest. Au delà du parapet et du troisième bastion à gauche, j'ai aperçu un homme blessé, sans armes, debout auprès d'un corps mort. « Doublez le pas, » dis-je aux soldats; mais, avant que nous ayons pu l'atteindre, cet homme descendit un peu plus bas sur le bord d'un rocher ébranlé et vacillant, jeta autour de lui un regard égaré, puis étendit ses deux bras comme un nageur qui va faire le plongeon, et s'élança en avant de toutes ses forces. Nous avons tous entendu le bruit que faisait son corps en roulant dans le précipice. — Voici le sabre trouvé à quelques pas de là.

PANCRACE.

Du sang sur la poignée ; plus bas ses armoiries. Oui, c'est là le sabre du comte Henri. — Seul entre vous tous il a tenu parole; gloire à lui, et à vous autres la guillotine ! — Général Bianchetti, occupez-vous de faire raser le fort. Surveillez les exécutions, Léonard !

(Léonard vient à lui. — Tous deux montent sur un bastion.)

LÉONARD.

Après tant de nuits sans sommeil, tu devrais prendre quelque repos. — Maître, on voit la fatigue sur ton visage.

PANCRACE.

Il n'est pas l'heure de dormir, enfant ! Leur dernier soupir

ne marquera que la moitié de ma tâche; vois ces espaces, cette immensité qui reste entre ma pensée et moi. Ces déserts doivent être peuplés; — il faut percer ces montagnes, réunir ces lacs, faire une part de cette terre à chacun de vous, afin que la vie abonde dans ces plaines où s'étend aujourd'hui la mort, — autrement l'œuvre de destruction ne serait pas rachetée.

LÉONARD.

Le Dieu de liberté vous donnera les forces nécessaires.

PANCRACE.

Que parles-tu de Dieu, on glisse ici dans le sang humain. Quel est ce sang? derrière nous je ne vois que la cour vide du château; nous sommes deux, — et je sens comme s'il y avait quelqu'un entre nous.

LÉONARD.

A moins que ce ne soit ce cadavre mutilé.

PANCRACE.

C'est le corps de son serviteur fidèle,— il est mort,— mais je ne sais quel esprit vivant plane ici; regarde ce ceinturon avec les mêmes armoiries, et plus loin cette pierre qui se dresse au-dessus du précipice : c'est là que son cœur s'est brisé.

LÉONARD.

Maître, tu pâlis...

PANCRACE.

Vois-tu, là-haut, là...

LÉONARD.

Je ne vois qu'un nuage qui se penche sur la crête du rocher et qui est rouge des rayons du soleil couchant.

PANCRACE.

Un signe épouvantable brille là.

LÉONARD.

Ta vue te trompe.

PANCRACE.

Un million d'hommes m'écoutait tout à l'heure; un peuple tout entier, — où est mon peuple?

LÉONARD.

Tu entends leurs acclamations; ils t'appellent, ils t'attendent.

PANCRACE.

Les enfants et les femmes racontaient qu'il devait apparaître ainsi, mais seulement au dernier jour.

LÉONARD.

Qui?

PANCRACE.

Comme une colonne d'une éclatante blancheur, il est debout au-dessus des abîmes, — des deux mains il s'appuie sur la croix comme le vengeur sur son glaive. Sa couronne d'épines est de foudres entrelacées.

LÉONARD.

Qu'as-tu?... réponds; qu'as-tu?

PANCRACE.

L'éclair de ces yeux tue!

LÉONARD.

Ton visage pâlit toujours, maître; viens, quittons ces lieux. — Ne m'entends-tu pas?

PANCRACE.

Oh! couvre mes yeux de tes mains, — écrase-les sous leur pression. Sépare-moi, délivre-moi de ce regard, qui me réduit en poussière!

LÉONARD.

Est-ce bien ainsi?

PANCRACE.

Impuissantes sont tes mains comme celles d'un fantôme, elles n'ont ni chair ni os, elles sont transparentes comme l'onde, comme le cristal, comme l'air ; — je vois, je vois toujours !

LÉONARD.

Appuie-toi sur moi.

PANCRACE.

Oh ! donne-moi du moins une parcelle de ténèbres !

LÉONARD.

O mon maître !

PANCRACE.

Des ténèbres ! des ténèbres !

LÉONARD.

Holà, citoyens ! holà, frères démocrates ! au secours ! au secours !

PANCRACE.

Galilœe, vicisti !

(Il tombe raide mort.)

NOTICE

SUR LA COMÉDIE INFERNALE

ET LE POËME INACHEVÉ

NOTICE

SUR LA COMÉDIE INFERNALE

ET LE POËME INACHEVÉ (1)

C'est en 1835 que parut la *Comédie infernale*, la première œuvre qui fixa les regards sur le *poëte anonyme*, et cette date même n'est pas un des côtés les moins originaux de cette vigoureuse création. Le poëme, en effet, semblait un défi jeté aux tendances générales du siècle, une protestation solennelle contre les aspirations contemporaines. Qu'on se rappelle un instant cette époque, le bouillonnement général alors des idées, des croyances et des passions. La révolution de Juillet venait d'imprimer au monde un mouvement qui ne s'était point arrêté encore. La jeunesse rêvait presque universellement la république; des esprits religieusement émus appelaient l'Évangile lui-même à l'appui de la démocratie; des sectes étranges et mystérieuses prenaient en main la cause des déshérités de la fortune, accusaient l'organisation vicieuse de l'état social et revendiquaient pour chacun un droit jusqu'ici ignoré et plein

(1) Cette notice a été extraite du remarquable article de M. Julian Klaczko, sur la poésie polonaise au dix-neuvième siècle, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1862.

de tentations, le droit au bonheur. Le *novus rerum ordo* de Virgile devint alors le cri de plus d'une âme, et quoi d'étonnant que ce cri fût surtout entendu et répété par la souffrance et la poésie, c'est-à-dire par les deux choses du monde les moins portées de tout temps à se contenter de ce qui existe ? Or, la Pologne supportait alors des maux immenses, indicibles, et il ne fallait peut-être rien moins que la conviction d'un prochain et universel bouleversement, d'une entière rénovation de l'humanité, pour inspirer encore à sa poésie des accents de foi et d'espérance. Aussi la muse de Mickiewicz, si abattue et découragée naguère dans le célèbre *Chant de la Mère,* à la veille même du combat de 1830, acquit-elle bientôt après une sérénité de vues et une fierté d'allures qui formaient, il est vrai, le contraste le plus étrange avec la réalité décevante, mais qui puisaient précisément leur force dans la prévision d'une ère nouvelle. Ces mêmes croyances inspiraient un autre poëte à l'esprit ardent et fiévreux, à l'imagination vive et aux colères plus vives encore, Slowacki. Il n'y eut pas même jusqu'au chantre doux et mélodieux des ondines et des steppes, Bohdan Zaleski, qui ne se laissât emporter à ce moment par l'esprit prophétique. Le pressentiment, la certitude d'une transformation politique, sociale et religieuse, du genre humain éclate dans toutes ces œuvres inspirées que les poëtes polonais d'alors envoyaient du sein de l'exil à leur patrie désolée comme autant de bonnes nouvelles.

Au milieu de ce concert unanime en l'honneur d'une régénération prochaine retentit tout à coup une voix sinistre. Un auteur anonyme reprit le thème alors si populaire, — le procès du passé et de l'avenir, la lutte suprême du monde ancien et du monde nouveau, — et l'on vit dans son drame un comte Henri, dernier défenseur d'un ordre de choses arrivé à son dernier jour, succomber sans appel, sinon sans éclat, devant Pancrace, le représentant énergique et le vengeur des opprimés et des déshérités de nos temps. Le thème était bien connu, mais le tableau se trouvait combiné et peint de telle sorte qu'il ne fallait pas précisément être doué de l'âme de Caton, qu'il suffisait de l'avoir tout simplement humaine pour se plaire dans la *cause vaincue,* pour reculer au moins devant

le conflit et redouter le triomphe. De triomphe, à proprement parler, le drame n'en proclamait aucun : l'adversaire, heureux pour un instant, s'affaissait subitement en s'avouant vaincu à son tour, le combat ne finissait que faute de combattants, et ce fut précisément cette fin qui n'est pas une solution, qui n'est pas même une issue, qui ajouta encore à l'horreur du tableau. Dans cette *Comédie infernale*, en effet, rien ne reste debout sur le sol bouleversé, l'horizon est fermé de toutes parts. La croix seule paraît au dénoûment, flamboyante et sanglante, mais en symbole de châtiment plutôt que de rédemption ; elle ne semble descendre sur la terre que comme la marque funéraire d'une tombe aussi immense que l'univers.

Si étrange, si contraire aux aspirations et aux espérances de l'époque que parût cette œuvre, elle ne s'imposa pas moins aux esprits par une sorte de fascination provocatrice. Dans une scène très-belle du drame, on voit le chef incarné de la démocratie attiré irrésistiblement vers son grand adversaire, curieux de le connaître, avide de son entretien, impatient de pénétrer sa pensée. Cette même attraction mystérieuse, le poëme « aristocratique » semblait l'exercer sur le public d'alors, passablement imbu des idées de Pancrace ; on revenait sans cesse à cette étrange figure du comte Henri, avec un empressement craintif qui participait à la fois de la répulsion et de la sympathie. Le vrai problème, disons-le, l'énigme du drame était l'adversaire de Pancrace, le champion du passé, le défenseur de la société mourante. On avait peine à comprendre cet ennemi de la démocratie qui lui semblait pourtant attaché par plus d'une affinité secrète et invincible, cet ami des nobles et des riches qui les estimait si peu et les accablait même de dédain, ce martyr sans enthousiasme et ce confesseur sans foi. Il a fallu l'expérience d'une révolution, les épreuves douloureuses de 1848, pour faire comprendre le héros mystérieux du *poëte anonyme*, et, on peut le dire, ce n'est qu'aux lueurs d'un incendie qui avait embrasé toute l'Europe qu'apparut pour la première fois, dans toute sa vérité palpable et saisissante, le défenseur sceptique d'un monde qui périt.

Essayons de nous retracer ici cette figure, réunissons ses traits principaux et caractéristiques. On peut les trouver aussi

bien dans la *Comédie infernale* que dans le *Fragment* (1), où l'auteur avait repris le même sujet dans une phase différente, fragment demeuré malheureusement à l'état d'ébauche, et qui n'a reçu qu'une publication posthume. Ceux-là se tromperaient étrangement qui prendraient au mot la position faite à l'adversaire de la démocratie par la fatalité des temps et des passions, et qui ne voudraient voir dans le comte Henri que l'aristocratie aux préjugés étroits et aux vues timides. Il y a eu des nuits étoilées, nous dit-il lui-même, « où son âme se supposait assez d'haleine pour parcourir tous ces mondes suspendus dans l'infini azuré et pour parvenir jusqu'au seuil de Dieu sans être essoufflée. » Dans un grand épisode du *Fragment,* qui porte le titre d'*Un Songe,* apparaissent devant les yeux du héros tous les maux et toutes les misères de notre siècle : les armées dressées à l'art de combattre l'indépendance des peuples et d'étouffer la liberté des citoyens; la police suspendant au-dessus de tous son œil vigilant comme la voûte immense et mouvante d'un cachot, et ramassant tout, jusqu'à l'épingle, « car l'épingle pourrait grandir et devenir une arme dans la main de l'opprimé ; » les travailleurs affamés, étiolés, entassés dans des caveaux souterrains et meurtriers : la lampe attachée au front, cyclopes étranges, ils percent sans relâche des têtes d'aiguille avec des doigts amollis comme la cire, et soupirent en vain après le soleil; — des nations enterrées vivantes, frappant de leurs chaînes les murs de leur sépulcre, tandis que des prêtres bien assermentés à la servitude leur recommandent de mourir en silence et de ne point troubler le repos et les plaisirs des puissants de la terre... Un autre grand épisode du même *Fragment* laisse défiler les siècles passés dans un symbolisme ingénieux et d'après cet ordre magique qu'aime tant à développer la philosophie de l'histoire : on y voit la liberté se dégageant d'époque en époque, grandissant avec tout peuple et avec toute évolution nouvelle de l'humanité. La signification de ces deux tableaux est évidente. Le comte Henri a partagé toutes les saintes colères, ainsi que toutes les généreuses aspirations du siècle. Nous l'entendons éclater en

(1) Il s'agit du *Poëme inachevé.*

imprécations contre les brigands couronnés, contre ces prêtres qui enseignent la mort dans l'esclavage, ces banquiers et marchands « qui trafiqueraient même des clous par lesquels les pieds du Christ furent attachés à la croix, et qui ont de la peine à admettre que Dieu ait pu créer le monde sans l'aide du capital. » Nous le voyons s'affilier à des sociétés secrètes, « à ceux qui *aspirent* et *conspirent*, qui travaillent dans les ténèbres à l'œuvre de l'avenir. » L'impudence croissante du vice et de l'opprobre ne lui avait semblé que le signe le plus certain de leur ruine prochaine, et le moment lui avait paru bien peu éloigné où la justice régnerait sur la terre, où les nations allaient reconquérir leur indépendance, l'homme sa dignité, où la femme elle-même sortirait de l'état de dégradation dans lequel la maintenait une loi sans justice et sans amour.

C'est pourtant le même homme qui apparaît bientôt comme l'adversaire résolu de la cause du peuple, comme le défenseur intraitable d'un ordre de choses tant de fois maudit ! Quand ses invocations à la liberté et à l'humanité lui auront été répétées par des chœurs immenses et frémissants, le prophète inspiré de l'avenir deviendra le soldat décidé du passé, ne connaissant que sa consigne et repoussant toute transaction. Il appellera alors en aide toutes les forces auparavant vouées aux gémonies, et aura recours aux armes et aux principes d'un autre âge. Autrefois il avait eu certes en bien peu d'estime les avantages de la naissance et les priviléges des positions acquises ; aujourd'hui il se redressera dans son orgueil de gentilhomme, il en appellera à l'histoire et à l'ouvrage consacré par les siècles. Autrefois, il ne parlait de Dieu que dans ce langage vague et humanitaire qu'affectionne tant notre spéculation panthéiste, ou bien mieux il s'adressait dans ses prières à la *mère Nature* ; aujourd'hui il prendra pour cri de guerre les noms de *Jésus* et de *Marie*, et choisira pour dernière défense une tour féodale écroulée qui porte le nom de la *Sainte-Trinité*. Il se cramponnera d'une main convulsive aux débris d'une génération qui s'en va, et éclatera d'un rire infernal au mot, jadis magique, de progrès. « Le progrès, répondra-t-il au chef populaire, le bonheur du genre humain !

Moi aussi, j'y ai cru autrefois !... Encore aujourd'hui... Tiens, prends ma tête, pourvu que... Rêves inutiles, qui les accomplira?... Adam est mort dans le désert, nous ne reviendrons pas au paradis... Jadis une entente... peut-être... *Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit ; aujourd'hui il s'agit de l'état sauvage!...* » Ce n'est pas cependant qu'il ait un espoir quelconque dans l'issue heureuse de la lutte, ce n'est pas même qu'il ait une foi dans la justice absolue de sa cause. Si l'ordre nouveau ne lui inspire que de l'horreur, il n'en a pas plus appris à estimer la cause qu'il défend. *Les uns, je les hais*; *les autres, je les méprise :* tel est l'aveu qui lui échappe devant le chef même du parti ennemi. Quel aveu, quelle position, et surtout quel changement étrange !

Pas aussi étrange toutefois que cela peut paraître au premier aspect, et la seule chose qui, au fond, pourrait étonner dans cette création émouvante, c'est qu'elle ait si bien deviné dès 1835 la situation qui nous devait être faite en 1848. Cette poésie, en effet, ne ressemble-t-elle pas d'une manière singulière à une réalité récente, et n'est-ce pas là l'histoire à peu près de nous tous? Nous tous, n'avons-nous pas été bercés un jour de ces rêves enchanteurs de progrès infini, et ne nous sommes-nous pas associés d'action ou de vœux à tous ceux qui *aspiraient*, *conspiraient*, et qui travaillaient dans les ténèbres à l'édifice de l'avenir ? Il fut un temps où toute doctrine nouvelle trouvait auprès de nous un accueil empressé, toute utopie un bienveillant sourire. L'infaillibilité du nombre était devenue pour nous un dogme, l'organisation du travail nous plaisait par moment, le socialisme pouvait avoir du bon, et l'homme vraiment libéral était assez près d'admettre la femme libre. Puis vint un jour où tous ces esprits longtemps évoqués ou flattés se dressèrent subitement, impérieux, menaçants, nous sommant de tenir nos promesses et nos rêves, où la grande populace se ruait à la félicité dont nous l'avions leurrée, — et nous reculâmes d'épouvante. Alors, pour sauver la société menacée, nous fîmes appel à ce Dieu personnel, incarné, secourable, un peu trop oublié jusque-là; nous nous saisîmes même des armes rouillées depuis des siècles et nous nous abritâmes derrière les restes de trônes et d'autels qui

jonchaient encore la terre. Au socialisme de l'avenir nous opposâmes un socialisme du passé ; nous nous éprîmes d'une vénération subite pour les souvenirs, les institutions et les abus même de la féodalité; nous n'avions qu'un sourire quand on nous parlait de progrès. « Le progrès ! — disions-nous comme le comte Henri, — nous aussi nous y avons cru autrefois; mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit : aujourd'hui il s'agit de l'état sauvage! » Hélas ! dans cette lutte sainte et juste, nous nous trouvâmes à côté de bien étranges auxiliaires et sous des drapeaux bien étranges parfois, et avec les prétentions iniques des masses barbares nous confondîmes plus d'une revendication légitime des peuples civilisés. Nous rangions volontiers les Bem, les Dembinski et jusqu'aux Charles-Albert parmi les ennemis de la civilisation, et combien de nos contemporains ne saluèrent-ils pas dans Nicolas un grand pontife de l'ordre et dans Ferdinand II un roi selon le Seigneur ! Toute révolte contre l'oppression nous parut alors odieuse, tout cri de liberté nous faisait peur, et nous pouvions bien faire l'aveu bouffonnement tragique de Falstaff, d'être devenus *lâches par conscience !* Aucune humiliation n'a été épargnée à notre orgueil, aucune palinodie à notre ancienne foi, aucun trouble, aucun remords à notre sentiment intime... En vérité, nous sommes bien faits maintenant pour comprendre le héros du *poëte anonyme,* pour le plaindre aussi, — il est si doux de s'apitoyer sur soi-même !

Il ne faut pas trop s'attendrir cependant; gardons plutôt cette sévère impartialité que l'auteur a su conserver envers le comte Henri. La chute n'a pas été imméritée, et le poëte le reconnaît dans une apostrophe à son héros dont chaque parole a son sens :

« Des étoiles entourent ta tête, — lui dit-il; — à tes pieds sont les flots de la mer, un arc-en-ciel s'ouvre devant toi et disperse les nuages. Tout ce que ta vue embrasse est à toi ; les rivages, les villes, les hommes t'appartiennent: tu es le maître du ciel ; rien ne semble égaler ta gloire.

« Aux oreilles qui t'écoutent, tu procures d'ineffables jouissances. Tu enlaces les cœurs et les délies comme une guirlande, caprice de tes doigts. Tu fais couler des larmes, et tu

les sèches par un sourire, et de nouveau tu chasses ce sourire pour un instant, pour quelques heures, souvent pour toujours... Mais toi, qu'éprouves-tu ? que crées-tu ? que penses-tu ? De toi jaillit la source de la beauté, mais tu n'es pas la beauté.

« Malheur à toi, malheur ! L'enfant qui pleure sur le sein de sa mère, la fleur des champs qui ignore ses propres parfums, ont plus de mérite que toi devant le Seigneur.

« D'où viens-tu, ombre éphémère, toi qui annonces la lumière et ne la connais pas, toi qui ne l'as jamais vue et ne la verras jamais ? Qui donc t'a créé par colère ou par ironie ? Qui t'a donné cette vie si misérable et si trompeuse que tu puisses jouer à l'ange à l'instant même où tu vas succomber, ramper comme un reptile et t'étouffer dans la vase ? La femme et toi, vous avez une même origine.

« Mais tu souffres aussi, quoique ta douleur ne crée rien et ne serve à rien. Les gémissements du dernier des malheureux sont comptés parmi les accents des harpes célestes, ton désespoir, tes soupirs tombent à terre, et Satan les ramasse, les ajoute avec joie à ses mensonges et à ses illusions. »

Il est aisé de comprendre le sens de cette apostrophe. Certes le comte Henri aspirait à l'idéal, et il a traversé de poignantes douleurs ; mais cet idéal, il n'a pas essayé de le reproduire en lui-même, et il n'a su tirer que vanité et endurcissement de ses souffrances. Il a eu un faux enthousiasme et un enthousiasme à faux ; il a plutôt recherché des émotions qu'éprouvé des sentiments vrais : « la femme et lui ont la même origine. » Il a manqué de naïveté et de spontanéité. L'orgueil avait envahi son âme, et, tout en croyant aimer et adorer l'humanité, il n'a aimé et adoré que lui-même et ses pensées.... *Paix aux hommes de bonne volonté !* s'écrie l'ange gardien au début même du drame, et c'est là plutôt un avertissement qu'une bénédiction. Qu'on note en passant ces paroles : *de bonne volonté*. C'est le premier mot, comme ce sera le dernier, de la poésie généreuse de l'auteur anonyme ; ces paroles sont ici au frontispice de sa *Comédie infernale*, comme elles seront plus tard le titre du dernier de ses *Psaumes*. Or, c'est cette *bonne volonté* que le poëte ne reconnaît pas à son comte Henri, rêveur humanitaire ou défenseur de l'ordre, et

dans cette expression il comprend la bonne foi, la sincérité, l'intention pure et droite, « la force tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais. » C'est de cette source trouble et froide de la fausse exaltation qu'il fait découler tous les malheurs de son héros, les misères de l'homme et du citoyen, les déchirements de la vie intime et de la vie publique.

Au commencement du drame, nous assistons à une scène de fiançailles. Après avoir longtemps vécu en solitaire, avec sa pensée et ses rêves, le comte Henri « *descend* aux vœux terrestres » et contracte un mariage. On croirait un moment que le visionnaire a fini par comprendre la véritable vocation de la vie et des douceurs qu'elle tient en réserve, qu'il goûtera le bonheur d'un amour honnête et durable, qu'il fondera une famille; mais quelques paroles éloquentes dans leur brièveté dissipent bientôt toute illusion. Avec le sens droit d'une âme aimante, la jeune fiancée dit au mari : « Je te serai une épouse fidèle, comme ma mère me l'a prescrit, comme mon cœur me le dicte. » Et celui-ci de s'écrier : « Tu seras mon *chant* pour l'éternité ! » La femme parle le langage de la société ; lui, il répond avec l'accent de la poésie ! Elle est fatiguée du bal bruyant qui forme un contraste si pénible avec les douces émotions de son cœur, et elle tombe presque en défaillance ; mais le comte l'a trouvée si belle dans son épuisement et sa pâleur, qu'il la prie de retourner à la danse. « Moi, je resterai et je te regarderai, comme j'ai regardé souvent dans ma pensée des anges glissants. » Elle lui jure qu'elle n'en a plus la force ; il insiste, il supplie, et il est obéi !... C'est par de tels traits que le poëte marque dès l'abord ce caractère. Aussi n'est-on plus étonné de retrouver bientôt le comte Henri errant dans les montagnes par des nuits sombres et poursuivant de nouveau ses fantômes d'autrefois. « Depuis mon mariage, dit-il, j'ai dormi du sommeil des engourdis, du sommeil du goinfre, du sommeil du fabricant allemand auprès de sa femelle allemande. » Sa femme est née pour le foyer et le jardinet, « mais non pour lui ; » ce n'est pas celle qu'il avait *rêvée*. Les accents d'une grande douleur ne lui manquent certes pas, non plus que les images puissantes ; mais quel sen-

timent plus profond et même plus poétique dans ces simples paroles de la jeune femme : « Hier j'ai été à confesse, et je me suis rappelé tous mes péchés, et je n'ai rien trouvé qui ait dû t'offenser ! »

Un fils naît de cette union, et le père n'est pas présent à la cérémonie du baptême au moment où son enfant reçoit un nom et entre dans la cité humaine. La mère s'avance chancelante, l'œil hagard et troublé par le délire ; elle s'écrie, à la stupéfaction des assistants : « Je te bénis, Georges, je te bénis, mon enfant ! Sois poëte pour que ton père t'aime, pour qu'il ne te renie pas un jour ! Tu mériteras bien de ton père, et tu lui plairas, et alors il pardonnera à ta mère... Je te maudis, si tu ne deviens pas poëte !... » Elle est folle, et on l'emmène dans une maison d'aliénés. A cette nouvelle foudroyante, l'âme du mari se déchire et éclate en sanglots, en remords. « Celle à qui j'ai promis la fidélité et le bonheur, je l'ai jetée de son vivant dans un séjour de damnés. J'ai détruit tout ce que j'ai touché, et je me détruirai moi-même. L'enfer m'a-t-il vomi pour que je sois son image sur la terre?... Sur quel oreiller va-t-elle aujourd'hui reposer sa tête ? Quels sons vont l'entourer cette nuit ? Les cris et les hurlements des possédés !... » Il poursuivrait encore longtemps peut-être ce monologue, si une voix sardonique et mystérieuse ne lui criait tout à coup : *Tu composes un drame !...* Cette folie de la femme est d'une invention magistrale, et c'est avec un art qui semble dérobé au génie de Shakspeare qu'on voit appliquer ici la justice poétique au héros du drame. Il trouvait sa femme trop pratique, dormant tranquillement à des heures réglées et ne quittant jamais la terre. Eh bien ! elle quittera cette terre et n'aura plus qu'un sommeil agité ; le sens des réalités lui échappera, et elle perdra la raison ! Il était rêveur, elle deviendra lunatique; elle pratiquera avec bonne foi l'exaltation, et aux élans poétiques du mari elle répondra par le délire : « Tu ne me mépriseras plus, Henri, lui dit-elle en le revoyant dans la maison des aliénés. Je suis pleine d'inspirations, maintenant, *mon âme a quitté le cœur et est remontée à la tête*. Regarde-moi, ne t'ai-je pas égalé? Je saurai maintenant comprendre tout, l'exprimer, le chanter : la mer, les étoiles, la tempête, la ba-

taille... Oui, la bataille! Il faut que tu me mènes à une bataille; je regarderai et je décrirai... les cadavres, le drap mortuaire, le sang, la vague, la rosée et le cercueil... Que je suis heureuse! » Ces discours incohérents, dont chaque mot porte cependant, sont entrecoupés par intervalles de cris plus incohérents encore, partant de tous côtés. Ce sont les cris des aliénés qui habitent les autres cellules de la maison. Qu'on se garde bien de ne voir en tout cela que la recherche puérile d'un effet scénique. Ces voix ont une signification profonde; cette symphonie de la démence a sa *clé* dominante : la folle poésie de la femme est traversée à dessein par ces cris qui sont les signes précurseurs du prochain délire de la société entière; à travers le malheur domestique, on entrevoit déjà d'ici le malheur du monde.

UNE VOIX D'EN HAUT.

« Vous avez enchaîné Dieu. L'un est déjà mort sur la croix; moi je suis le second Dieu et également dans la main des bourreaux.

UNE VOIX D'EN BAS.

« A l'échafaud les têtes des rois et des nobles! Par moi commence la liberté des peuples.

UNE VOIX DU COTÉ GAUCHE.

« La comète luit déjà au ciel, le jour du jugement terrible approche.

UNE VOIX D'EN BAS.

« J'ai tué de ma main trois rois, dix restent encore, ainsi que cent prêtres qui chantent la messe. »

« N'est-ce pas que ces gens-là ont l'esprit affreusement dérangé ? » dit la femme en écoutant ces vociférations d'enfer. « Ils ne savent pas ce qu'ils disent, poursuit-elle ; mais moi je vais t'annoncer ce qui arriverait, si Dieu devenait fou. » *Si Dieu devenait fou!* L'expression est d'une brutalité, mais aussi d'une énergie sans égale, qui ne se dément pas dans le développement de cette étrange pensée.

«.....Mais moi je te dirai ce qui arriverait, si Dieu devenait fou. (Elle le prend par la main.) Tous les mondes s'élèvent

dans l'espace ou roulent dans l'abîme. Chaque créature, chaque vermisseau crie : *Je suis Dieu !* et ils meurent tous les uns après les autres, et les comètes et les soleils s'éteignent aussi. Jésus-Christ ne nous sauvera plus ; à deux mains il a pris sa croix et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu cette croix, espoir de millions de malheureux, tomber d'étoile en étoile ? Elle se brise enfin et couvre de ses débris l'univers tout entier. La très-sainte Vierge seule prie encore, et les étoiles, ses servantes, lui sont encore fidèles; mais elle ira aussi où va le monde entier. »

Entre ces scènes de la vie privée si vigoureusement esquissées et celles de la vie publique qui se dérouleront bientôt vient se placer dans le poëme comme une idylle mélancolique : c'est une suite d'épisodes entre le père et l'enfant, le veuf et l'orphelin. Rarement imagination de poëte a créé une figure d'une grâce aussi pure et d'un symbolisme aussi profond que ce petit Georges. Les vœux de la pauvre mère n'ont été que trop exaucés : son fils est poëte comme le comte, plus que lui encore, car il ne recherche pas les émotions, elles naissent spontanément dans son cœur; son âme vibre comme une harpe, les images tourbillonnent malgré lui dans son cerveau et « lui font mal à la tête. » Il récite des chansons douces et harmonieuses, il dit les savoir de sa mère, qu'il n'a pourtant jamais connue, et il assure entendre parfois des voix célestes; mais il est chétif à l'extrême, malgré une grande puissance nerveuse. Arrivé à l'âge de dix ans, l'enfant dépérit, devient aveugle, et ne regarde plus qu'en lui-même. On devine aisément que le poëte a voulu personnifier dans Georges ces natures chastes et contemplatives, telles que l'on en rencontre souvent au milieu des sociétés agitées et dans des temps difficiles, âmes naïves et délicates, à la pensée haute et au sens raffiné, mais craintives et renfermées en elles-mêmes, aveugles aux choses de la terre, ne comprenant rien à ces vulgarités du monde, qui en sont pourtant les nécessités. Le petit Georges a l'instinct religieux très-prononcé; il voudrait toujours prier, il rapporte toute chose à Dieu. Ne nous trompons pas cependant : ce n'est pas là la foi, ce n'est que le besoin de croire, c'est plutôt le désir que la certitude. La piété de l'enfant pro-

cède encore trop de la poésie du père et l'auteur l'indique par un trait ingénieux. Le comte mène son fils au cimetière; Georges s'agenouille devant la tombe de sa mère et récite l'*Ave* : « Salut, Marie, pleine de grâce divine, reine des cieux, maîtresse de tout ce qui s'épanouit sur la terre, dans les champs, au bord des fleuves... » Le père l'arrête et le reprend. Il recommence : « Salut, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre tous les anges, et que chacun d'eux, quand vous passez, arrache un rayon de ses ailes et le jette sous vos pieds!... » Qui ne connaît ce penchant à suppléer à la foi par la poésie, à orner les paroles de l'Evangile et à enjoliver le Golgotha? Est-ce bien là de la religion? C'est une religion qui pourra procurer des jouissances intimes et des ravissements mystérieux; elle ne donnera pas des dogmes à l'esprit ni des règles à la conscience, et ce n'est pas en elle qu'une société qui s'ébranle trouvera un appui. Dans la guerre sociale qui éclate bientôt, le petit Georges meurt d'une balle égarée.

Nous voici tout à coup en effet au milieu des horreurs de la révolution sociale. La transition est brusque et violente; c'est une *surprise* dans le drame, comme elle le fut un peu aussi dans l'histoire. Le comte, désabusé par l'âge et la douleur, guéri de ses chimères sur le progrès du genre humain, a pris en main la défense de la société menacée, et cela n'a plus besoin de commentaires. Qu'on remarque toutefois que, dans cette nouvelle transformation, le héros ne garde pas moins le vice originaire de sa nature, le péché capital qui consiste à courir après les impressions au lieu de chercher la vérité, à se creuser l'imagination au lieu de scruter sa conscience. Cette guerre civile, il ne la regarde pas seulement comme un devoir poignant et fatal; il se surprend parfois à en goûter la sauvage poésie, à se représenter d'avance les champs de bataille et les torrents de sang. C'est *la sublime horreur du canon* admirée au point de vue opposé. Son orgueil, latent jusque-là, éclate ici avec des lueurs sinistres. Il se plaît dans son rôle de titan, et on est souvent porté à se demander s'il ne s'exagère pas maintenant à plaisir la perversité de la nature humaine, comme il s'en est exagéré autrefois la perfec-

tibilité indéfinie. Les dangers qui menacent la civilisation sont pourtant grands et réels, et la dissolution sociale est peinte avec des couleurs effrayantes. Il faut lire dans la *Comédie infernale* cette nouvelle *nuit de Walpürgis* à laquelle assiste de loin le comte Henri. Il faut lire ces saturnales de la tourbe affamée de meurtre et de pillage, dans laquelle notre héros distingue de vieilles connaissances, d'anciens compagnons de la « grande œuvre de l'avenir ! » Il faut parcourir tous ces tableaux de misère et de carnage au milieu desquels se détache une scène capitale, l'entrevue du comte Henri avec le chef des révoltés.

La plèbe aura beau haïr et maudire toute supériorité sociale, celle-ci n'en exercera pas moins sur elle une attraction mystérieuse et inquiétante. Dans la toile ingénieuse de Paul Delaroche, le Stuart décapité impose évidemment à Cromwell du fond de son cercueil; il lui impose jusque par sa main blanche, longue et effilée, si adroitement rapprochée du poing rude et osseux du chef puritain. Rien d'étonnant donc si Pancrace éprouve le désir invincible de voir son aristocratique adversaire, de lui parler, s'il a même parfois la velléité de le sauver; mais pourquoi le comte, de son côté, ressent-il une attraction égale et se prête-t-il à une entrevue dont il prévoit bien l'inutilité? Hélas! ce qui le pousse, c'est l'entraînement qui nous fait parfois ouvrir une tombe pour y contempler un visage déformé, repoussant, et autrefois chéri. Dans ce miroir brisé, pour employer l'expression poétique de Shakspeare, le comte veut contempler sa propre image, si étrangement défigurée. Chose triste et bien faite pour désespérer : dans cette dispute du comte et de Pancrace, il n'y a de juste et de fondé que les griefs réciproques; aucune étincelle de vérité ne jaillit du contact de ces deux pôles négatifs. « Vous tous, dit Pancrace, vieillis, pourris, repus, pleins de mangeaille et de boisson et de vers rongeurs, faites place à ceux qui sont jeunes, affamés et robustes. — Je te connais aussi, toi et ton monde, répond le comte ; j'ai visité pendant la nuit ton camp, j'ai vu la danse des fous de cette foule dont les têtes te servent de marchepieds. J'ai reconnu tous les crimes du vieux monde habillés à neuf, entonnant une chanson nouvelle, et qui finira par le refrain sé-

culaire : de la chair, de l'or et du sang ! — Tes ancêtres étaient des bandits, dit l'un. — Les tiens étaient des esclaves, » répond l'autre. — Les adversaires se séparent, la lutte recommence, plus acharnée et plus implacable, et au moment suprême, quand le dernier bastion croule, le comte se donne la mort en s'élançant du haut de la tour. Il avait déjà bien avant entendu l'arrêt du ciel, qui le condamnait « pour n'avoir rien aimé, rien estimé que soi-même et ses pensées, » et c'est son propre fils qui lui avait expliqué ces voix venues d'en haut. La fin de Pancrace est plus subite ; elle est imprévue, non préparée, et par cela même profondément significative. A peine arrivé triomphant sur le haut des remparts, le chef victorieux s'affaisse tout à coup et sans cause apparente; il chancelle et expire, indiquant seulement de la main une croix sanglante qui paraît au ciel, et proférant ces seuls mots : *Galilæe, vicisti!..*

Ce qui désole le plus dans la *Comédie infernale*, nous l'avons dit, c'est précisément cette fin sans solution, ce triomphe universel du néant qui a englouti tous les principaux acteurs du drame, le comte, sa femme, Pancrace et jusqu'au pauvre Georges. Faut-il donc désespérer à jamais ? Ou bien est-ce parmi les acteurs de second rang qu'il faudra chercher une figure, une ombre à laquelle pourraient s'attacher un intérêt, une espérance ? J'entrevois surtout le jeune Léonard, le disciple chéri de Pancrace, l'enthousiaste sincère qui a partagé toutes les haines, toutes les idées du maître, mais qui ne s'est pas souillé de sang, et, soit hasard, soit instinct, soit bonheur, n'a pas de crimes à se reprocher. Le rôle conciliateur est-il réservé à Léonard, type de la génération naissante qui a assisté à nos luttes, vu nos misères, partagé nos folies, mais qui est restée pure de nos horreurs ? Le rôle de cette génération sera dans tous les cas immense ; elle aura beaucoup à oublier et beaucoup à apprendre. Elle aura surtout à bien peser ces paroles adressées à notre héros tragique par son bon génie : « Tu veux saluer le soleil nouveau, et tu fixes pour cela tes yeux sur le point le plus haut du ciel. *Regarde plutôt à tes horizons.* » — *Regardons à nos horizons!* mesurons bien et cultivons le champ laissé à notre action individuelle, remontons du

connu à l'inconnu, de nous-mêmes au genre humain, et, qui sait si nous ne nous retrouverons pas en face du Dieu perdu ?

Quoi qu'il en soit, il est certain, hélas! que nous ne sommes pas au bout de nos épreuves, et que la *Comédie infernale* sera encore pour longtemps le *drame de l'avenir*. Les dangers que court la société nous feront encore plus d'une fois préférer l'ordre établi à l'ordre moral, et nous nous surprendrons en plus d'une occurrence à invoquer les fantômes du moyen âge dans la crainte du spectre rouge, à jouer aux fils des croisés sans être même enfants de la croix, et à nous proclamer papistes sans être catholiques.

A vrai dire, et pris dans un sens plus général, le problème que développe la *Comédie infernale* n'est nullement restreint au temps présent; il a déjà traversé plus d'une phase et trouvé son expression dans plus d'un chef-d'œuvre. Le problème n'est autre que la lutte de l'*idéal* et de la *société*, la situation faite à l'homme qui, portant dans sa conscience un type rêvé de justice et de bonheur, veut le retrouver dans le monde qui l'entoure ou le lui imposer. Déjà le moyen âge avait essayé de formuler poétiquement ce problème dans la création de Perceval, ce héros à l'âme pure et aux hautes aspirations, qui prend les premiers passants pour des anges, cherche à travers des épreuves et des luttes sans nombre une cité idéale, et finit par la trouver (ce qui est très-conforme au génie ascétique de l'époque) dans un ordre monastique et mystérieux, au milieu de ces *templistes*, gardiens du Saint-Graal, dont il devient le roi. Mais c'est surtout Shakspeare qui a créé dans Hamlet le type éternellement tragique de l'homme placé entre l'idéal et la société, de l'homme tel que l'ont fait la renaissance et la réforme: avec une immense étendue de connaissances sans nulle puissance intérieure pour la gouverner, avec le don précieux de regarder toute chose sous ses divers aspects sans une certitude instinctive et naïve, avec cette conscience chatouilleuse et sensible, devenue par cela même plus hésitante, plus incertaine devant le bien comme devant le mal, enfin avec cette imagination excitée et exubérante, qui ne supplée que trop souvent par le factice à l'absence de volonté ou de force.

Magnifique est l'idée qu'Hamlet se fait de l'homme dans

l'abstraction de sa *philosophie;* il le trouve « si semblable à Dieu, si grand, si sublime! » Combien peu conforme à cet idéal lui paraît en même temps la société au milieu de laquelle il est appelé à vivre! Qu'il sait bien railler et flétrir les fourbes et les méchants qui règnent et gouvernent, « les politiques qui voudraient tromper jusqu'au bon Dieu, » et que son âme est pleine de tristesse indignée contre « les fléaux et les injures du monde, les injustices de l'oppresseur, l'outrage de l'honneur superbe, les délais des lois, l'insolence des magistrats et les mépris que des gens infâmes font subir au mérite patient!...» Ses nobles inspirations, ses intérêts les plus chers, enfin des sommations venues de l'autre monde, tout l'engage et le pousse à entreprendre une œuvre de réparation. La tâche est pour lui en quelque sorte une question personnelle: il a un père à venger et un trône à reconquérir ; mais, placé en face de cette tâche, il faiblit, il hésite, il se perd. Sa conscience raffinée lui suggère en même temps les scrupules les plus subtils, ainsi que les cruautés les plus perfides, et, après avoir tout pesé et scruté, il arrive à l'étrange conclusion que « rien par soi-même n'est ni bon ni mauvais, et que notre *penser* seul le fait tel ! » Il se rejette dans l'imagination, et noie toute action dans des monologues profonds et brillants. Il se compose un drame, se donne lui-même en spectacle et jouit de son succès en artiste ; il choisit les moyens les plus ingénieux pour l'objet le plus simple, et oublie le but pour les moyens. A force d'avoir voulu tout prévoir et ne laisser rien ni au hasard ni au remords, il finit par devenir le jouet des plus fortuites circonstances, et par commettre des crimes aussi atroces qu'inutiles. Il épargne l'ennemi et frappe les seuls êtres qui l'avaient aimé ou ceux qui ne lui avaient fait aucun tort, et se juge lui-même par ces paroles douloureuses, qui témoignent à la fois de son désir du bien et de son impuissance à l'accomplir : « Le monde a déraillé ; honte et malédiction que ce soit moi qui aie été appelé à le redresser!... »

Le héros de la *Comédie infernale* rappelle par plus d'un trait le prince de Danemark ; il a la même sensibilité et la même imagination ; il aime à faire des monologues et à se composer un drame ; aux aspirations généreuses et élevées il joint la fai-

blesse et l'impuissance, et sa conscience, raffinée à l'excès, finit par s'endurcir et se prêter aux actions les plus cruelles. On pourrait découvrir plus d'un ressort commun à ces deux œuvres, et la justice poétique entre autres qui venge l'exaltation *voulue* du comte Henri par la démence de sa femme est presque la même qui punit le jeu feint d'Hamlet par la folie trop réelle d'Ophélia. Qu'on ne se méprenne pas pourtant: si le caractère est resté le même, la situation s'est aggravée et est devenue beaucoup plus désolante. Le héros du poëte polonais ne rappelle pas seulement le type inventé par Shakspeare : il le continue, il le continue dans les conditions nouvelles et bien plus navrantes encore créées par les catastrophes contemporaines. Certes, il est douloureux de vouloir, d'entrevoir même le bien, et de se sentir impuissant contre le mal; le prince de Danemark a éprouvé ces terribles angoisses; mais il a été réservé à l'homme de nos jours de subir un tourment bien plus affreux, — celui d'aspirer vers le bien, et non-seulement d'être contraint à tolérer le mal, mais même à le défendre, — par la crainte du pire, par l'appréhension de l'abîme et du néant! Hamlet défendant le règne des imbéciles et des fripons, des Polonius et des Osric, Hamlet faisant de sa poitrine et de son cœur un rempart au trône du brigand couronné Clodius, et tout cela pour échapper à la logique avinée des *fossoyeurs*, qui trouvent que « la plus haute noblesse devrait appartenir aux tanneurs et aux croque-morts: » à coup sûr, l'ironie est amère, satanique! C'est pourtant là le rôle dévolu au comte Henri, le combat auquel est appelé quelquefois l'homme libéral du dix-neuvième siècle. La lutte est bien autrement triste et décevante qu'elle ne l'a été dans des temps encore assez rapprochés des nôtres, car dans cette lutte nous nous surprenons à manquer non-seulement de foi, mais souvent même de bonne foi, et le drame devient d'autant plus poignant que, pour être tragique et *infernal*, il n'en ressemble pas moins parfois à une *comédie*.

L'AUBE

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro seculorum nascitur ordo.
(*Virgilius, Ecloga* IV.)

Hodie scietis quia veniet Dominus et salvabit nos et mane videbitis gloriam ejus.
(*Miss. Rom., in vig. Nat. Dom.*)

N. B. Nous avons adopté, en la révisant avec soin, la traduction de *l'Aube*, donnée par M. Constantin Gaszynski, en 1863.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

.... Et Jésus leur répondit :
Mon Père agit toujours et moi aussi.
(*Evang. de saint Jean*, c. 5, v. 17.)

Aux jours de César, précurseurs du grand jour du Christ, le monde antique en était arrivé aux conséquences extrêmes de son histoire ; — en religion, au doute absolu, — en philosophie, au bouleversement de toutes les assises du polythéisme. L'augure se moquait de l'augure, le sophiste se persiflait lui-même. L'esprit critique avait rongé la foi et détruit le principe vital des peuples, sans le remplacer par rien d'aussi viable ou de plus vivifiant. Le regard n'apercevait plus que ruines, dévergondages, discordes : *quot capita tot sensus.* L'épicuréisme, le stoïcisme, le platonisme hantaient comme des fantômes le sein désolé de l'humanité. De tant de guerres, de proscriptions, de révolutions, il n'était resté qu'une immense lassitude dans les cœurs et une déchéance complète de tous les arcanes politiques. Ni Marius le plébéien, ni Sylla le patricien n'avaient su atteindre leur but, malgré les flots de sang, les violences, les terreurs et les dénis de justice qu'ils employèrent pour évoquer ou ressusciter un passé qui croulait. Car ce n'est que la mort

qu'on introduit par la mort; — la vraie vie n'a que faire de massacres; — elle ne s'impose jamais comme un joug; — elle s'empare des cœurs en édifiant au lieu de dévaster; — elle respire l'amour et non pas le meurtre. Ces grands perturbateurs ou réformateurs des derniers temps de Rome sont tous marqués au même coin; — ils aspirent à métamorphoser une situation devenue insupportable, mais ignorent où gravite l'histoire. Les uns tiennent aux traditions des Gracques et ne veulent que démocratie; — les autres, voués aux *Dieux mânes* des Appius, ne rêvent que république aristocratique. En proie à une telle hallucination, Brutus assassinera son père, le plus grand des mortels avant que Napoléon eût paru, — et il qualifiera cet acte de vertu; — mais au moment d'expirer, doutant de lui-même, de la patrie et des dieux, il s'écriera que la vertu elle-même n'est qu'une illusion!

Brutus suicidé, c'est l'emblème du monde en ces temps néfastes. Impuissance, incertitude, velléité fiévreuse de quelque amélioration désirée, effroi tout aussi fiévreux après l'accomplissement inutile de l'acte qui devait y conduire; — tels sont les signes du temps, — signes évidents du jugement et de la transfiguration qui s'avancent.

Non-seulement cet état moral, ce manque de foi, ces désirs et ces regrets inutiles témoignent du changement qui se prépare; — mais un autre signe encore, plus grave que les autres, irrécusable, infaillible bien que se rapportant à l'état matériel de la société, apparaît également ici. Car, tandis que dans la sphère de l'esprit tout se disperse, — d'un autre côté, dans le domaine des faits et des tendances matérielles, tout se groupe, se serre et se centralise de plus en plus. Rome quoique déchirée en elle-même et ayant perdu l'idée de sa mission, remporte continuellement des victoires, s'agrandit sans cesse — et se personnifie à la fin en un seul homme dont le nom est Jules César. Cet homme

enseignera à la terre l'unité; en apparence il déchirera cette unité par les guerres, en lançant au combat le frère contre le frère, en armant le fils contre le père; — il passera le Rubicon, l'impie! en disant : *alea jacta est,*— il ne reculera pas devant l'opprobre de la guerre civile; il fera combattre la Gaule contre l'Égypte; — aux Germains il montrera l'azur du ciel de Pharsale, — et entraînera avec lui les Grecs sur les sables d'Afrique; — il bouleversera tout, il ensanglantera tout, il mêlera tout; — il remplira le monde du bruit des armes, des cris du combat et des cris de la haine; — et cependant, sans le savoir ni le vouloir, il unira tout, et fera tout fraterniser; — toutes ces races qui ne se connaissaient pas, il les pétrira en un seul bloc pour l'édifice d'un empire universel! Les Juifs penseront de lui qu'il est le Messie, et le monde croira un instant qu'il est son Dieu; mais nous savons qu'il n'était que le précurseur de son Dieu! Dans la région des faits historiques, il remplissait l'office de cet ange à qui il a été ordonné d'enlever les obstacles devant les pas du Seigneur. C'est lui qui a amené le monde à l'unité matérielle, sans laquelle aucune parole de vie ne peut se propager; — il a changé toute la terre connue alors en une seule grande et large voie de communication.

Et quelques années plus tard, qui donc a marché le premier sur cette voie, en annonçant que la vie nouvelle est déjà inaugurée, que les morts ne mourront plus, et qu'un Dieu inconnu à Athènes a été révélé à Jérusalem? N'est-ce pas Pierre? n'est-ce pas Paul? n'est-ce pas saint Jean?

Les successeurs du grand Jules persécutaient avec démence la foi nouvelle; — ils plaisantaient pendant leurs festins sur la parole évangélisée,— ils faisaient crucifier les chrétiens; — et ils ne savaient pas qu'il aurait fallu détruire l'œuvre du premier des Césars pour empêcher la propagation de cette religion; — ils ne savaient pas que le fait qui les élevait pour un instant au rang des dieux terrestres, facilitait en

même temps la marche de ce mouvement parti du ciel — et que l'unité matérielle de l'empire qui embrassait le monde entier sous le nom des provinces conquises, était la base, la condition, le moyen indispensable du progrès pour le christianisme ! Ils veillaient sur cette unité, ils la défendaient de toutes leurs forces efféminées, — et en agissant ainsi, ils protégeaient aveuglément, et sans le savoir, l'établissement du christianisme. Ils étaient des instruments dans la main de la Providence, — ils accomplissaient la loi de l'histoire en croyant obéir à leur propre intérêt comme le font les marchands et les industriels de notre époque. Ainsi, chacun de ces démons visibles sur la terre était le serviteur des desseins de Dieu, — chacun d'eux était une pierre de plus apportée pour l'édification de l'Église. Comme empereurs, ils ont disparu chargés des malédictions des hommes, — comme pierres, ils sont restés ; — et jusqu'à présent, les générations venues après, foulent ces pierres sur leur passage à travers les champs de l'histoire !

Discite historiam exemplo moniti! Deux mille ans se seront bientôt écoulés, et voilà que les mêmes signes ont surgi sur les flots du temps. Les derniers bouleversements de la république romaine se sont répétés dans la terrible et épileptique secousse de la révolution française. Les ombres de Marius, de Sylla et de Catilina, ont reparu sous les figures sanglantes de Danton, de Saint-Just, de Robespierre ; — enfin, l'époque de César s'est reproduite dans l'époque de Napoléon. Et le César chrétien, supérieur à son devancier par le travail de dix-neuf siècles, ayant une parfaite conscience

de lui-même et le but pour lequel l'esprit de Dieu, qui dirige l'histoire, l'a envoyé, — a dit en mourant sur le rocher de l'exil : « *A partir de moi on comptera le commencement d'une nouvelle ère.* » Cette parole contient toute une révélation sur lui et sur l'avenir !

Mais avant que cette vérité se développe et se complète, avant que le monde ait passé de la sphère napoléonienne dans une transformation plus absolue et plus sainte, — il est condamné à s'épuiser et à se renier, comme s'épuisait et se reniait le monde antique. Ce n'est point d'aujourd'hui ni d'hier qu'a commencé ce mouvement progressif dans la destruction et ces méditations profondes de l'humanité sur elle-même. Depuis les Gracques, le monde païen ne s'est plus reposé jusqu'à ce qu'il ait entendu la promesse du Christ ; — depuis Luther, le monde moderne n'a pas eu un moment de paix. Une immense guerre civile de la pensée et du glaive le déchire chaque jour de plus en plus ; — et lui aussi ne se reposera que lorsqu'il sera arrivé, non pas à l'audition, mais à la compréhension et au complément de la promesse du Christ.

Dans la sphère religieuse, partout l'atonie, la discorde ou la dissolution. L'Église catholique depuis le dernier concile (c'est-à-dire depuis trois siècles) semble ne plus montrer la vigueur active des premiers temps ; — le schisme grec, sous sa forme puérile de christianisme primitif, s'est morcelé en sectes innombrables ; — le protestantisme se dissout lui-même en poussant le cri : *consummatum est*. Dans le domaine de la philosophie, que voit-on ? La certitude, mais seulement la certitude de l'impuissance, — la preuve, mais seulement la preuve critique que le passé n'a pu donner satisfaction aux besoins de l'humanité ! La négation *furioso-phlegmatique*, si je puis m'exprimer ainsi, de la philosophie allemande, est arrivée au chaos. Ne voyant qu'un côté de la question, le spiritualisme n'a pu créer rien de viable, pas plus qu'avant lui

le matérialisme des encyclopédistes français. De là vient ce tourbillon désordonné des théories, des jugements, des hypothèses et des systèmes qui bourdonnent au-dessus de l'Europe !

Les rêves de tous les siècles qui ont passé sur l'humanité, oui, les rêves, les espérances, les nobles croyances et les terribles blasphèmes, toutes les hérésies chrétiennes, le panthéisme indien, le dualisme persan, le monothéisme hébraïque, l'idéalisme exclusif et le matérialisme exclusif, — tous surgissent ensemble et dans un mélange tellement confus qu'il est difficile de les reconnaître,— et tous demandent au ciel le jour du jugement, réclamant eux-mêmes leur mort, afin de se transfigurer au plus tôt, et, ranimés par une nouvelle étincelle de la vie, de ressusciter jeunes de nouveau : voilà le tableau du monde intellectuel à notre époque !

C'est une anarchie si terrible qu'elle tend nécessairement à une crise ; c'est un désir si ardent et jusqu'à présent inassouvi, qu'il réclame nécessairement le secours du Père qui est aux cieux ! Et quand donc ce secours a-t-il été refusé? Quand donc Dieu a-t-il abandonné l'humanité lorsqu'elle a levé ses bras vers Lui, et dans la langue de tous les peuples de la terre s'est écriée : « *Apparaissez, Seigneur !* »

Le désir infini amène à sa suite une tristesse éternelle et les regrets incessants. Comme l'individu, le genre humain tombe dans la mélancolie; — et le front de l'homme collectif est parfois inondé de la sueur sanglante, sur les monts des Oliviers de l'histoire ! Si cela n'était pas ainsi, l'esprit humain ne saurait grandir et s'épurer à l'aide de sa propre volonté ; — et puis, d'où lui viendrait le mérite qu'il acquiert dans *le temps ?* Et ce mérite, n'est-ce pas sa vie dans l'histoire, n'est-ce pas cette suite de labeurs, partagés entre le moment de la mort et les résurrections? Et comment meurt-on si l'on n'a pas douté? Et comment ressuscite-t-on si l'on n'a pas cru? Pour ne pas mourir, il faut être Dieu, — l'homme est voué au trépas. Lorsque l'esprit de Dieu s'unit à la nature

de l'homme, la vie divine brise la tombe humaine. Le Christ est mort et est ressuscité.

Aussi, l'époque qui a commencé sous l'invocation de sa divine parole, doit passer par les mêmes épreuves, avant qu'elle puisse par l'action, atteindre à la hauteur du sens entier de cette parole. Nos pères étaient placés sur la pente qui mène à la tombe, — nous, nous avons été emportés plus loin par le sort et déposés plus profondément. Nous sommes dans la tombe, — non, je me trompe, — nous sommes déjà au delà du tombeau!

Vous le savez, ô mes frères, nous sommes nés au sein de la mort, — et depuis l'enfance, vos yeux sont habitués à voir les taches livides du trépas apparaissant sur le corps du monde européen. De là vient la douleur éternelle qui mine vos cœurs, — de là, l'incertitude qui est devenue votre vie. Vous marchez sans connaître le but de votre voyage, et au lieu de prier avec ardeur comme autrefois, vous répétez : « *Malheur à nous.* » Mais toute fin renferme déjà en elle un commencement, — le jour de la mort précède seulement l'heure du réveil! Ne savez-vous pas que votre foi est la foi chrétienne? et comment pourrait-elle vous tromper puisqu'elle vient de Dieu? Aussi, regardez avec attention, — et les signes de la mort se changeront pour vous subitement en signes de résurrection!

Personne n'appellera le moyen âge l'ère de la civilisation, — personne non plus ne s'avisera de dire que notre siècle jusqu'à présent est religieux. La civilisation a commencé au moment où la foi faiblissait; la civilisation, c'est l'unité matérielle de l'état social, c'est l'ensemble des intérêts mondains attendant l'avénement de la parole de Dieu. Regardez comme elle grandissait et comme elle aplanissait tout, afin que cette parole de Dieu pût se répandre plus facilement et se communiquer d'une maison à une autre maison, d'un pays à un autre pays! Napoléon n'est-il pas, lui aussi, dans l'histoire,

cet ange qui enlève les obstacles sur la voie du Seigneur lorsque l'heure de l'arrivée du Seigneur approche? Son empire universel s'est évanoui comme un rêve,— lui-même est mort sur une île lointaine et son fils unique, dans la capitale de l'ennemi; — et cependant, malgré cela, la mémoire de Napoléon n'est pas seulement le souvenir qu'un mort laisse après lui, — c'est un esprit vivant et qui chaque jour manifeste plus puissamment sa vie. Ce qu'il a mis une fois en mouvement, continue maintenant encore à rouler plus loin; — ce que cette main, un instant omnipotente, a uni, continue de soi-même à s'amalgamer plus étroitement. Les peuples qui se sont connus ne se méconnaîtront plus; — la race allemande mise en contact avec elle-même, ne se séparera plus, — non plus que les races italiennes et espagnoles. C'est lui qui a réveillé de leur léthargie *les nationalités* terrestres!

Le Christ a révélé aux hommes l'idée de l'humanité. Avant sa venue, sauf les Hébreux, il n'y avait pas de véritables nations; — car on ne savait pas encore le but vers lequel les nations marchent et gravitent comme les planètes autour du soleil. Le Christ a promis qu'il y aura un jour dans le monde un seul troupeau et un seul pasteur; c'est Lui qui a ordonné à ceux qui prient le Père céleste, de répéter quotidiennement : « *Que ton royaume arrive,* » et par cette prière, depuis deux mille ans, nous supplions tous Dieu, de réaliser l'idéal de l'humanité sur la terre!

Rien de ce qui est en nous, ne nous appartient; — tout nous vient du Créateur, la pensée comme le corps; Dieu, en quelque sorte, nous a prêtés à nous-mêmes. Ce qui est uniquement à nous, c'est l'usage que nous faisons des dons que

nous avons reçus; — à nous est seulement notre action, le mérite par lequel nous devenons peu à peu ce que nous devons paraître un jour en présence de Dieu, — le mérite par lequel nous travaillons à acquérir notre personnalité réelle et définitive. Mais ce mérite ne peut être obtenu que sur la terre, qu'au sein de l'humanité; — aussi, l'humanité au milieu de laquelle nous sommes destinés à conquérir notre vie éternelle, doit être dans la pensée de Dieu une grande et sainte harmonie et non pas une association éphémère sans but ni consistance. L'humanité sur cette planète et l'immortalité de l'individu au delà du tombeau, ce sont deux forces égales se corroborant mutuellement et ne se laissant séparer ni par le cœur ni par la raison, — l'un est le complément de l'autre — et tous deux se confondent dans une troisième et supérieure, qui est la puissance de Dieu.

Mais qu'est-ce donc que l'humanité ? Elle est la totalité et l'unité de toutes les forces de l'esprit humain, exprimées visiblement sur cette terre par la concorde et l'amour de ces membres qui sont *les nationalités!* Car, de même que les membres du corps de l'homme sont des parties visibles et diverses de l'invisible *moi* humain qui les unit et les régit tous, — ainsi les nationalités visibles dans leur diversité et en même temps dans leur harmonie doivent devenir un jour les membres vivants de l'universelle, de la catholique humanité.

« Or, c'est un seul et même esprit qui opère toutes les choses, distribuant à chacun ses dons selon qu'il lui plaît.

« Et comme notre corps qui n'est qu'un, est composé de plusieurs membres et que, comme il y a plusieurs membres dans le corps et qu'ils ne sont tous qu'un seul corps, il en est de même de Jésus-Christ (1). »

(1) Saint Paul, *Épître aux Corinthiens*, c. 12, v. 11-12.

La révélation du Fils de Dieu doit donc dans le cours des siècles passer de l'état idéal à l'état visible et réel; — et dans ce mouvement consiste le progrès du mérite humain, le progrès de l'humanité.

La parole du Christ n'a pas pu de prime abord transformer la politique du monde païen; elle était donc obligée de christianiser les âmes individuelles avant de pouvoir introduire l'esprit du christianisme dans les relations entre le peuple et l'État.

Actuellement, chaque individu est chrétien, et tous les rapports entre lui et ses semblables, sont chrétiens. Dans quelle direction donc l'idée chrétienne doit-elle avancer? Evidemment, elle doit se tourner vers une sphère encore intacte et non transformée jusqu'à présent,— vers la sphère de la politique! Le monde est proche, non d'un grand changement, car rien de la parole du Christ ne peut changer, mais d'une grande transfiguration, de la compréhension plus profonde, de l'adoration plus haute de cette parole! Déjà dans ces mots: « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, » est contenue toute évolution future de l'humanité. Car, puisque tout appartient à Dieu, cet état de séparation momentanée entre la propriété de César et celle de Dieu doit s'amoindrir par degrés, — et ce qui comptait encore hier comme appartenant à César, doit être compté aujourd'hui déjà comme appartenant à Dieu, — jusqu'à ce que le royaume de César se réduise à rien et le royaume de Dieu devienne *tout*.

Le monde comprend déjà aujourd'hui où tend l'histoire;— il sait que la sagesse de Dieu dirige cette histoire et la mène vers son but qui est cet état où l'humanité, c'est-à-dire l'universalité, écoutant la volonté divine, connaîtra et observera la loi que le Créateur lui a imposée! Les voies, les instruments, les membres vivants qui doivent concourir à ce but sont *les nationalités* dans lesquelles se sont épanouies comme dans leur fleur, les diversités de toutes les races humaines.

Elles sont dans l'humanité ce que sont les notes dans la musique : la variété et l'harmonie en même temps. Sans elles on ne peut se former l'idée de l'humanité,— car elle serait alors l'unité sans diversité et par conséquent non l'unité vivante, mais seulement l'unité abstraite.

Les États sont de création humaine; — c'est une agglomération successive de parcelles. Seules, les nationalités sont de création divine : voilà pourquoi les nationalités constituées en États, à l'exclusion des États sans nationalités, peuvent seules être chrétiennes, c'est-à-dire appartenir à l'association de l'humanité universelle ! Déjà dans le moyen âge, les Papes avaient conçu ce haut idéal, en cherchant à rendre chrétiennes toutes les relations politiques en Europe. Il y avait cependant dans leur pensée cette erreur qu'ils concevaient plutôt la suprématie de l'Église sur la société laïque, que la conciliation complète des choses divines avec les choses terrestres, de la volonté de Dieu avec la volonté de l'homme. Aussi, leur idéal s'est-il évanoui; l'Église est restée d'un côté et la politique s'en est allée de l'autre, — et depuis la Réforme, elle est devenue tout à fait païenne.

De là, date la naissance du machiavélisme de la diplomatie; — l'intérêt matériel divinisé, le royaume de Dieu circonscrit à l'enceinte de chaque temple. En dehors des murs du sanctuaire il n'y a plus de Dieu,— il n'y a que les morts qui dorment dans les cimetières; plus loin, sur les grandes routes du monde, se meuvent les vivants : soldats, ministres, marchands,— et sous leur régime, l'oppression et l'esclavage ou la rébellion et la fureur des brutes !

En général les États se forment au détriment des nationalités par le morcellement d'une ou de plusieurs nationalités au profit d'une politique de cabinet. L'idée du Christ, l'idée de l'amour est oubliée complétement et violée à chaque pas ; — nulle part cependant aussi antichrétiennement que dans le partage de la Pologne.

Trois puissances agrandies contrairement aux lois divines, s'appuyant uniquement sur l'intérêt égoïste, sur la diplomatie, en un mot, sur ce qu'on appelle la politique, — ont déchiré une nationalité vivante, c'est-à-dire un des membres visibles de l'humanité. Par cet acte la politique a dépassé ses limites.

Enfant est celui qui dit que c'est un crime politique, — c'est un crime beaucoup plus grand, c'est un crime religieux, car il est sorti des sphères terrestres et a atteint les sphères divines. Partager un État de création humaine formé par les combinaisons de la diplomatie, serait un crime politique ; — mais morceler une nationalité sainte et vouloir la tuer lorsqu'elle est indispensable pour la réalisation de l'idée de l'humanité sur la terre,—c'est s'attaquer à la vérité divine, à la vérité éternelle : c'est un sacrilége. Comme aussi, d'un autre côté, — protester contre cette violence, lutter contre cette impiété, est une religion !

A l'époque des partages cela a été accepté comme un *fait*, mais, de nos jours, *l'âme polonaise* est descendue en elle-même,— elle a appris à se connaître et s'est sentie l'instrument choisi par la Providence pour faire avancer l'histoire dans la voie du progrès. Il ne pouvait en être autrement,— car la loi divine offensée, blessée ici-bas, doit posséder une force intrinsèque pour se guérir de cette blessure et revenir à son état normal. Aussi, c'est au sein d'une nation dans laquelle l'humanité a été le plus cruellement violentée, que doit nécessairement se manifester et resplendir avec le plus d'éclat, l'idée de cette humanité !

La sexualité, la polarité, est une loi universelle existant également dans la nature et dans l'esprit — et se développant sous des formes de plus en plus élevées. Par exemple : le pôle positif et le pôle négatif dans le galvanisme,—la terre et le soleil dans l'ordre cosmique, — l'homme et la femme dans le genre humain,— la pensée et le corps dans l'homme.

Cette loi consiste en ce que toute force dans la nature ou toute idée dans l'esprit se manifestent à leurs deux extrémités contradictoirement, en quelque sorte ; – et alors, entre ces deux extrémités s'éveille l'action et la réaction continue, c'est-à-dire le mouvement et la vie de cette force, de cette idée. Dans la pile galvanique, l'étincelle se dégageant du pôle positif, où court-elle? vers le pôle négatif. L'homme, à quelle attraction obéit-il, où se réfléchit-il? dans la femme. La pensée par quoi s'exprime-t-elle? par le corps. Toujours une moitié a besoin de l'autre, se confond avec l'autre moitié, afin que la *totalité* puisse exister.

Un rapport analogue et même identique existe aujourd'hui entre le progrès de l'histoire et la Pologne, — pour le premier, l'indispensable condition d'être est la résurrection de la seconde. Où donc doit se réfléchir le plus fidèlement la notion de ce progrès? Où doit le plus vivement éclater la prévision de cet avenir? En vérité, c'est en Pologne !

Il a fallu notre mort,— il faudra notre résurrection, afin que la parole du Fils de l'homme, la parole éternelle de la vie, puisse se répandre dans les régions sociales du monde. Et c'est précisément par notre nationalité martyrisée sur la croix de l'histoire, qu'il sera démontré, que la politique doit se dépouiller de son caractère païen, pour devenir religieuse, — et que l'Église de Dieu sur cette terre, ce n'est pas seulement tel ou tel pays, tel ou tel office,—mais l'univers entier et toutes les relations des individus entre eux et des nations entre elles.

« *Domini est terra et plenitudo ejus orbis terrarum et universi qui habitant in eo* (1). »

Il n'est point douteux que, dans cet état, Dieu se manifestera plus largement dans la conscience humaine. Le Seigneur apparaîtra dans la sphère de la politique d'où il était

(1) Psalm., c. 24, v. 1.

absent jusqu'alors, et l'instrument providentiel pour amener ce résultat ne peut être autre que la nation polonaise!

De deux choses l'une : — ou le saint avenir de l'humanité est perdu à jamais, ou la condition de son accomplissement est la vie de la Pologne. La parole unique, la parole du Christ ne produira plus d'autres fruits, ou bien la violence faite à cette sainte parole ne pourra durer plus longtemps. Telle est la vérité; non la vérité de l'intérêt mondain, mais celle de l'intérêt divin : voilà pourquoi je l'appelle vérité religieuse. Elle doit unir (*religare*) encore plus étroitement notre terre avec le Ciel.

Que la conscience de chaque Polonais se pénètre de cette vérité ;— qu'il comprenne par la pensée ce qu'il sentait jusqu'à présent seulement par le cœur, — et il acquerra cette croyance que ce n'est que par la Pologne qu'il peut mériter sur cette terre et sauver son âme immortelle; — car c'est seulement en Pologne et par la Pologne que peut commencer providentiellement une nouvelle ère dans l'histoire du monde! Et de ce progrès dépend l'accomplissement de plus en plus élevé de la révélation du Christ au sein de l'humanité!

17 mars 1843.

POËME

Chassé par l'ennemi du pays de mes pères, j'étais réduit à fouler le sol étranger et à entendre de loin les hurlements de ces démons qui ont enchaîné ma patrie ; — comme Dante, de mon vivant j'ai traversé l'enfer !

J'avais espéré d'abord que le Dieu de la miséricorde, superbe avec les superbes, serait fidèle à ses fidèles ! J'avais espéré d'abord, que bientôt descendraient ses anges vengeurs, et qu'elle serait brisée, cette tombe qui est debout au milieu de l'univers, comprimée sous la main du bourreau-géant ! Mais les jours s'écoulaient suivis des années, — en vain les premiers rayons de l'aube luttaient-ils contre la force aveugle de la nuit, le soleil ne se levait point sur la tombe des martyrs, — et le monde se plongeait de plus en plus dans une lâche ignominie ! Alors mon esprit est tombé dans ce vide du découragement où toute lumière se change en ténèbres éternelles, où les hauts faits de l'héroïsme semblent des cadavres en pourriture et les grands souvenirs d'histoire ne sont plus que des ruines surmontées de cette inscription : « *Ici, point d'espérance.* »

Ah ! j'ai vécu longtemps, bien longtemps dans ce gouffre, livré à la furie d'un désespoir sans bornes ! Et la mort ne sera pour moi qu'une seconde mort ; — comme Dante, de

mon vivant, j'ai traversé l'enfer ! Mais à moi aussi est venue en aide une consolatrice dont le regard fait fuir les noirs esprits ; et moi aussi j'ai été sauvé de l'abîme par un ange, et moi aussi j'ai eu ma Béatrix !

O toi, non moins belle, tu n'as pas comme l'autre, déployé tes ailes au-dessus des ténèbres de notre planète pour aller t'abriter dans la paix du ciel, délivrée des maux terrestres, divinisée ! O toi, non moins belle et plus chrétienne, tu es restée avec ton frère ici-bas où germe la douleur, où ne tarissent pas les larmes ! Nous avons marché côte à côte, portant la même couronne d'épines, — le sang de mes mains rejaillissait sur les tiennes, — et nous avons bu tous deux à la même source de poison infernal, ô ma Béatrix !

Et cependant, mes gémissements et tes soupirs, en se mêlant, sont devenus des chants harmonieux ! De ces deux tristesses confondues dans l'union spirituelle, s'est élancée une seule voix, — et cette voix, c'est le bonheur ! Oui, le bonheur de la foi, la force de l'espérance, qui, à travers ton regard, sont revenus dans mon cœur ! Ainsi, lorsque deux sombres nuages gonflés de larmes se rencontrent dans leur course aérienne, l'éclair de leur contact jaillit, et les illumine de flammes si éblouissantes que l'on croit voir le ciel s'entr'ouvrir pour montrer le trône de l'Eternel !

Je commencerai donc ce chant par ton nom, ô ma sœur ! Sois à jamais unie à moi par l'anneau des mêmes souvenirs et des mêmes sentiments ! Nous mourrons un jour, mais notre chant qui ne mourra point reviendra fidèle, pareil à l'ange gardien, veiller sur nos tombeaux. Et lorsque nous nous lèverons ressuscités dans la région des âmes, la chaîne de cette harmonie nous liera de nouveau, — et nous vivrons dans le souvenir et les cœurs des hommes, comme deux esprits purs, lumineux, sanctifiés !

I

Te rappelles-tu l'azur du ciel d'Italie, suspendu au-dessus de la neige des Alpes ? Te rappelles-tu ce lac bordé de parois de granit ? Là haut, au loin, devant nous, s'élancent les pics couverts de glace, — et ici, plus près et plus bas, ondule la colline derrière la colline, couronnée de vigne, ruisselante de lierre et pourpre de roses ! Te rappelles-tu ce paradis aux pieds des monts, où, soir et matin, le miroir des eaux réfléchit le ciel, — où, sur les cimes des rochers et sur la surface des flots, brille la même beauté, le même Dieu ?

Je te vois encore, je te vois appuyée sur ta harpe, debout dans ma nacelle. Quelques étoiles scintillent déjà au firmament, et la lune paraît sur la crête des Alpes. Je te vois encore, je te vois les doigts sur les cordes ; — l'étincelle de l'inspiration jaillit de ta face, — la clarté de la lune entoure ton front d'une auréole angélique. Noyée dans le reflet des flots et la trame lumineuse des rayons, tu parais sur le fond bleu de l'espace, comme une statue d'argent, transfigurée !

Ma nacelle vogue lentement en traçant un sillon pavé de clartés ; — oh ! comme il est doux de glisser sur ces profondeurs azurées, au milieu de ces collines et de ces rochers

qui se dressent aux bords du lac. Et tu es avec moi et nous sommes seuls, — et tout ce monde d'alentour est si beau !

En traçant un sillon pavé de clartés, ma nacelle poursuit sa course. Oh ! les anges ne peuvent pas ressentir ce que j'éprouve à cette heure ! Je me sens si heureux et si fort ! Oh ! ma sœur ! il me semble qu'à cet instant, notre *Sainte* (1) se lève déjà de sa tombe !

La lune nous attire toujours plus avant sur les flots. Voguons, voguons ainsi sans cesse vers le lointain, vers le calme, vers l'azur, vers la lumière !

Le miroir des eaux, les contours des montagnes, la terre et le ciel ne forment qu'un seul paysage ! La réalité se change peu à peu en un monde fantastique, en un songe où tout est argent et cristal. Oh ! laisse-moi rêver ! . . . . . Laisse-moi rêver ! . . . .

. . . .

(1) La Pologne.

II

. . . .

Soyons fiers, ô mon ange ! car, en attendant que le miracle vienne sauver ceux qui tremblent dans l'édifice du vieux monde, nos cœurs ne sont pas ensanglantés par le doute, — la peur ne ternit pas nos fronts ! Nous levons hardiment nos regards vers le ciel, et en contemplant cette nature, en elle et au delà d'elle nous sentons Dieu !

Inspirés tous deux du même rêve, poussés par le tourbillon des tristes destinées, nous marchons notre chemin. Mais pendant ce long martyre, lorsque nous nous sommes serré les mains,— dans cette vie et au delà d'elle nous sentons Dieu !

Nous, enfants d'une mère assassinée, orphelins qui n'avons jamais vu de quel rayon angélique étincelle le regard d'une mère, — nous, dont le berceau fut une tombe, — nous sommes forcés, pareils aux vampires, de marcher éternellement sur la pierre tumulaire, laissant une trace de sang à chacun de nos pas: Cependant, à tout instant de la vie, en dedans ou en dehors de cette tombe, nous tentons le ciel par la foi dans le ciel. Nous provoquons l'ennemi devant le tribunal vengeur, car nous portons son arrêt dans nos poi-

trines, — et n'avons jamais cessé de croire que nous obtiendrons à la fin justice du Dieu de la justice !

Prie avec moi, ô ma sœur! Agenouille-toi ici avec humilité, mais regarde en haut fièrement, sans peur, comme doit regarder une orpheline ! Contemple cette harpe de l'infini où la lune, les étoiles et les soleils sont les clefs immobiles, sur lesquelles frémissent les cordes d'azur et de lumière tendues à travers l'immensité. L'esprit de Dieu traverse ces cordes, l'esprit de Dieu les fait vibrer et se manifeste lui-même dans cette mélodie qui est le chant de la paix et du repos du monde !

Écoute ! à l'harmonie de ces accords, il manque aujourd'hui une note. Regarde ! dans cette lumière universelle, il manque aujourd'hui un rayon ! Oh ! prie avec moi, dit cette note qui a été retranchée de la harpe de la vie ; — désigne cette étoile qui a pâli, mais qui ne s'est pas éteinte le jour du naufrage ! Prononce, prononce le nom de la Pologne, — peut-être que l'esprit de Dieu nous écoute et qu'il recueillera cet accord perdu et le replacera de nouveau dans le chant de l'univers !

Prie avec moi, prie avec calme et confiance ! Comme il est vrai que Dieu est au ciel, il est vrai qu'il nous revêtira d'un nouveau corps ; — car, dans aucun moment de notre agonie, nous n'avons perdu le courage, — nous avons passé par l'épreuve du tombeau, — nous avons droit à la *résurrection !* Aujourd'hui ou demain tu nous l'accorderas, ô Seigneur ! tu nous l'accorderas, ce que tu dois non-seulement à nous, — mais à Toi-même ! Car, qui a survécu dans notre tombe et vit encore dans nos poitrines ? Personne, si ce n'est Toi, ô Seigneur ! Aucune autre force que la tienne ne nous a soutenus dans notre vie posthume ; — il n'y a que ta puissance qui soit capable de supporter ce que nous avons souffert ; — il n'y a que la majesté de ta gloire qui, comme celle de la Pologne, n'ait pas de corps. Ton esprit, ô Seigneur, est le

seul qui ne peut être annihilé par la mort, — aussi, lorsque aujourd'hui cet esprit t'adresse des supplications d'ici-bas, — tu vas lui répondre du haut des cieux !

Tandis que je parlais ainsi, tu t'es agenouillée, et les cordes de ta harpe ont gémi, touchées par ton front de neige : et tu restes immobile, priant à genoux. A travers ces cordes argentées par la lune, perce ton regard triste et profond, — une aspiration frémissante retient seule toute ton âme sur tes lèvres muettes. Prie ainsi, ô ma sœur! prie par des soupirs; — Dieu sait bien que le soupir est aujourd'hui le seul nom de ta patrie !

III

Nous avons été effacés du nombre des vivants, victimes de notre saint amour pour les hommes. C'étaient nos frères, — il fallait racheter leurs iniquités, — prendre sur nous non leurs péchés, mais la punition! Nous avons accepté, — et l'on a vu au milieu des nations le fantôme de la Pologne descendre pour trois jours dans la tombe. Mais au troisième lever du soleil la lumière va revenir,— et ce matin durera toute l'éternité!

Ah! vous pensez que celui qui aime et qui meurt est perdu à jamais? Oui, il disparaît pour vos yeux de poussière, mais non pour lui-même, ni pour la vie universelle! Celui qui s'est voué à la mort par sacrifice, celui-là a seulement versé sa vie dans les autres! Il demeure dans le secret asile des cœurs humains et, chaque jour, à chaque instant, il grandit vivant dans ce sépulcre, — comme le Dieu du ciel qui se distribue à tous sans rien perdre de sa puissance! Longtemps invisible, mais se faisant entendre sans cesse dans les cœurs, — son œuvre est d'effacer avec le feu les taches de ces cœurs, d'amollir avec des larmes le roc de ces âmes, — et par les larmes et les tourments du tombeau, par le chant harmonieux de la mort, quoique mutilé, morcelé lui-

même, de chercher à unir tous les peuples dans un seul amour !

Ah ! vous avez d'étranges idées! Vous, mortels, vous avez voulu ôter la vie aux immortels; — vous n'avez fait que blesser leur corps. Vous ne savez donc pas que la mort et l'amour ne font qu'un dans le monde des esprits? Plongés dans le gouffre infernal, vous n'avez compris de Dieu que ce qui le manifeste dans l'espace,— et la pensée qui habite vos cerveaux ne va pas au delà de la matière! Chacun de vous ne cherche qu'à étouffer le cœur de l'humanité pour faire marcher ensuite son squelette nu d'après la loi de l'équilibre! Vous allez dans le monde entier distribuant des chaînes ou des piéges, sans songer que la destinée de chaque esprit est de déployer ses ailes vers l'infini..... Éternel sur la terre est celui qui, par sa mort, fait germer la vie! Mais celui dont la vie ne sert qu'à donner la mort aux autres, une fois expiré, ne ressuscite plus !

O vous tous, bas, ignorants, cruels et lâches, — vous, Pharisiens sans âme ni conscience, — vous, qui tentez la foudre de Dieu jusqu'à ce qu'elle vous ait étendus ici dans la poussière! vous, délateurs et bourreaux, portant des habits dont vous avez lavé les taches de sang, — vous, inventeurs de demi-mesures subtiles, qui appliquez le charbon ardent sur les plaies, — et qui, si le martyr pousse un gémissement, l'appelez rebelle! Menteurs éternels quand vous affirmez vos prétendus droits, soit que vous vous appuyiez sur la balance du trafiquant, soit que vous vous armiez de sabres et de baïonnettes, — vous, idoles devant qui les enfants de la peur brûlent de l'encens, — la terre est empoisonnée de votre venin! — et vous n'êtes que les reptiles de cette terre, quoique vous ayez la prétention d'en être les dieux !

Pour vous qualifier, je ne connais pas de termes de mépris : non pas que ma langue soit pauvre, mais parce que

la parole humaine est d'origine divine; — empruntée aux anges, elle est trop belle, trop pure et trop sainte, pour vous nommer par votre nom ! Oh ! je pourrais dans un chant foudroyant vous jeter la malédiction de tous les cœurs, et pareil à la furie de la vengeance, vous poursuivre jusqu'à l'antre de Satan en vous flagellant d'un fouet tressé de vipères ! Je pourrais arracher de vos fronts le signe de l'humanité et vous traîner pâles, ensanglantés, enchaînés, devant le tribunal des siècles; afin que le talon de leurs pieds imprimât sur votre face cette épitaphe : « *Brutes*. » Mais le mépris a aussi sa pudeur, qui, en manifestant son dégoût, est trop fière pour se laisser emporter jusqu'à la malédiction !

Pourquoi fonds-tu en larmes? Pourquoi ton regard se trouble-t-il ? O ma sœur ! viens près de moi. La vérité et la justice sont pour la Pologne, et nous sommes ses enfants ! Lève-toi et regarde avec confiance ; appuie ta tête sur mon bras ; que je contemple ton front divinisé dans mon inspiration !

Avant que cette lune déjà assombrie se cache tout à fait derrière ces montagnes, avant que ces étoiles s'éteignent,— avant que se montre le premier rayon de soleil et que cet enchantement qui fait battre ma poitrine ait disparu, laisse-moi te révéler un mystère plus puissant que l'oppression et que la souffrance ! O mon ange ! ô ma sœur ! écoute encore..... écoute encore !.....

IV

Connais-tu ce sentiment qui attire l'âme sans cesse vers les régions du souvenir? Entends-tu pendant la nuit le cri de l'ange de ta race, qui t'ordonne de contempler les figures des trépassés redevenues vivantes sous ton regard?

Connais-tu cette plaine déserte où les ancêtres dorment dans leurs tombeaux; où le ciel sans étoiles n'est éclairé que par une lune solitaire, immobile, suspendue au milieu de l'air comme le crâne d'un cadavre? Ses rayons jettent une lumière blafarde sur cet espace qui semble le néant pétrifié. Partout la neige, les glaces, les frimats, — seuls, les tombeaux de granit montrent leur relief au milieu de cette blancheur et de cette solitude qui épouvantent!

Lorsque sur la pente mystérieuse des souvenirs ta pensée est entraînée vers cette plaine, il te semble que tu y marches sans cesse dans la nuit, — et que ce transparent cadavre de la lune est toujours suspendu sur ta tête. A chaque pas, la plaine s'élargit, — l'infini est devant tes yeux, — et là haut, ce terrible horizon grandit aussi. Quelque chose se lamente sous terre; tout le cimetière frissonne comme s'il était vivant; — les prières et les gémissements se dégagent des tombeaux, — on entend le cliquetis des sa-

bres et le choc des lourdes armures. On dirait que nos pères, se souvenant encore de la vie et soupirant après la gloire, se retournent dans leurs cercueils et rêvent dans leur sommeil sépulcral le martyre de la Pologne !

Non ! ce qui a disparu ne meurt point ! Comme un esprit évoqué par l'enchanteur, le passé revient dans le monde de la réalité. Regarde ! chaque tombeau s'ouvre et te rend son mort. La pâle multitude des ancêtres, — les anciens rois, les hetmans, les sénateurs et les nobles nous entourent. Ce cimetière glacé et solitaire devient une assemblée, une *diète*, une Pologne tout entière. C'est en vain que la mort a labouré ces fronts ; dans ces regards, quoique éteints, brûlent encore la Foi et l'Espérance. Regarde ! de dessous ces couronnes, ces kolbacs et ces casques rouillés, brille encore l'étincelle de l'âme, — resplendit la majesté des sénateurs, — jaillit le courage de lion de la noblesse — et éclate partout l'horreur de l'esclavage !

Je les contemplais en pleurant ; — sur cette blanche terre de mes rêves, je les contemplais, — et mon corps est tombé devant eux comme un cadavre qui tombe ! Tantôt posant mon front sur leurs pieds, tantôt levant mes bras suppliants, je leur demandais avec des larmes, avec des cris, avec tout mon cœur, pourquoi est morte la Pologne, moi né après cette mort !

Je leur demandais pourquoi, pendant qu'ils avaient possession de la vie, ils la prodiguaient tellement que, pour héritage et puissance, ils n'ont laissé à leurs descendants que le corps démembré de la patrie ? Je leur demandais quel ouragan les poussait à travers les flots de l'histoire, pour que, — se souciant si peu de nous, — ils ne nous aient transmis que leur sang, et dans ce sang, la mort !

A peine eus-je fini de parler, qu'un bruit sourd d'armures se fit entendre, et un gémissement sortit de toutes les poitrines. Tous les yeux des trépassés, pareils à des cierges al-

lumés, se dirigent vers moi, — tous les bras levés s'agitent convulsivement, comme s'ils voulaient protester en silence contre mes paroles ; — et cette multitude de bras obscurcit la lune. Comme la rosée sur les épis des champs, la sueur de l'effroi inonde mon front, — et ma poitrine est oppressée par l'angoisse. Je n'ai pas la force de détourner les yeux ; — ici, à côté, devant et derrière moi, ils se tiennent debout, innombrables. Je sens leur respiration et j'entends leurs rires de mépris. Tous ces morts qui me regardent ont l'air de demi-dieux ; le mystère des siècles se révèle sur leur figure, et chacun d'eux le comprend : voilà pourquoi ils me raillent dans leur saint orgueil ! Et leur mépris m'a déchiré le cœur ; — un cœur d'acier éclaterait à ces reproches amers. Ah ! je me souviens du triste et terrible abattement qui me saisit à ce moment ! Aussi, je courbais humblement la tête, et lorsque mon esprit eut repris courage, je m'écriais de nouveau : « O mes ancêtres ! ne m'accablez pas de vos colères ; — qui donc en ce monde pourra me dire la sainte vérité, si ce n'est vous ? Je suis venu vous la demander, répondez à votre fils ; — que votre Pologne apprenne que vos esprits la protégent. »

Alors l'Hetman, debout auprès de sa tombe, les deux mains appuyées sur son sabre, revêtu d'une simple armure sans ornements d'or ni pierres précieuses, — l'Hetman, dont le manteau de fourrures n'a d'autres broderies que les trous faits par les balles, dont la figure porte de profondes cicatrices, et dont le front est couvert d'un casque ébréché dans les luttes, — ce guerrier mort qui me regardait avec des yeux plus bienveillants que les autres, quoiqu'il fût le plus vaillant de tous et le plus triste de tous, — relève tout à coup la tête, se redresse et s'avance vers moi en gémissant (1). Je tombe de nouveau à genoux et une voix sépulcrale retentit :

(1) Quoique l'auteur n'ait pas désigné l'Hetman par son nom,

« Je suis parvenu aux dignités et à la puissance non par les faveurs et les dotations, mais par tout ce que j'ai souffert; — aussi je crois que, dans votre monde, le sacrifice et la douleur peuvent seuls vaincre un jour et précipiter dans l'enfer les oppresseurs orgueilleux! Lorsque Dieu envoie le martyre, il nous envoie en même temps la promesse de la récompense. La parole du Seigneur ne trompe jamais, — elle apporte le salut! Sur quelles terres et quels flots j'ai combattu (1), les hommes le savent. De mon temps, le mal était déjà grand; — nous servions la patrie sans épargner notre sang. La grâce de Dieu nous a placé sur le rude chemin d'une difficile mission; qu'elle en soit louée! car elle a permis à ma patrie de sortir du cercle infernal de

cependant, d'après la description qu'il en fait, tout Polonais reconnaît *Étienne Czarniecki*, guerrier illustre du dix-septième siècle, qui fournit une longue et brillante carrière militaire en combattant victorieusement les Moscovites, les Tartares, les Cosaques révoltés, — et surtout, en délivrant la Pologne de la terrible invasion des Suédois sous Charles-Gustave. Czarniecki, malgré les blessures qui avaient criblé tout son corps — et malgré les éminents services rendus au pays, n'a été pendant longues années que général du camp et ne fut nommé Grand Hetman que peu de jours avant sa mort.

(1) Le roi de Pologne, Jean-Casimir, envoya au secours de son allié, le roi de Danemark, qui était en guerre avec les Suédois, un petit corps d'armée sous le commandement d'Etienne Czarniecki. Les Suédois s'étant emparés de l'île d'*Alsen*, séparée du littoral danois par un bras de mer, faisaient de fréquentes descentes sur le territoire ennemi pour le ravager. L'intrépide Czarniecki rassemble une nuit trois régiments de cavalerie polonaise, se jette le premier à l'eau et, suivi de ses compagnons, traverse à la nage le bras de mer, tombe à l'improviste sur les Suédois, en tue une grande partie et fait le reste prisonnier. Ce fait d'armes, unique dans l'histoire, de la prise d'une île par la cavalerie, a eu lieu en l'année 1659.

cette politique païenne que suivaient les autres peuples, de mourir plutôt que de végéter misérablement ! — Que le Seigneur en soit loué !

« Garde-toi d'accuser tes pères en recherchant les fautes dont on les accuse, car ce sont calomnies et blasphèmes ! Est-ce que tu sais comment les heures forment les jours et les jours forment les siècles ? Seul, le mort qui soupire, attend et rêve dans sa tombe, — et non le vivant, — peut distinguer le temps proche du temps éloigné, la nuit éternelle de l'aube, et peut discerner le vrai signe de la protection divine !

« Si jadis tes pères, imitant leurs voisins préoccupés d'intérêts matériels, avaient franchi le seuil de cet édifice social qui entourait la Pologne, et qui aujourd'hui tombe en ruines, — votre pays serait maintenant comme le leur : un comptoir de trafic, un arsenal rempli des engins de la force brutale, et non pas une nation conservant pour le monde l'idée chrétienne ! Nous ne pouvions pas vivre dans le passé, car nous nous sentions les hôtes des siècles futurs ; — éternellement partout, à travers le champ de l'histoire, Dieu nous poussait vers une plus haute destinée, vers cette Pologne *qui sera !* Aussi, entraînés sans le savoir par l'idée qui animait vos pères, vous êtes forcés d'avancer toujours vers le royaume de Dieu qui doit advenir. Pour y arriver, nous suivons l'ancien chemin, — aujourd'hui s'ouvrent devant vous des voies nouvelles !

« Dans un même esprit, dans une constante union, le Seigneur a rivé les fils aux pères comme les anneaux de la même chaîne, — chaîne qui ne se brisera jamais ! Et de notre sang et de nos fautes, — avant même la fin de ce siècle — sortira la race unique *du peuple des peuples !* Bénissez les fautes de vos ancêtres. »

L'Hetman se tait et retourne lentement dans sa tombe qui se referme sur lui, — et ce chef mort des trépassés disparaît dans le gouffre noir de sa demeure de granit.

Et bientôt se dissipe ce nuage de bras levés, suspendu au-dessus de ma tête ; — les formes des fantômes se fondent dans l'air, — la plaine déserte et l'horizon lugubre et tout ce cimetière se brisent devant mes yeux et se dispersent sans laisser de traces. Mais la voix de l'Hetman résonne encore le matin dans mes oreilles et gémit au fond de mon âme ! — De ce songe évanoui, ce seul souvenir ne s'évanouira jamais !

V

Déjà la surface du lac devient plus sombre ; l'horizon est plus triste et plus terne, obscurci par le rideau des nuages noirs suspendu sur les pics des montagnes ; — la lune y descend et s'éteint.

O ma sœur! que se passe-t-il là-bas ? Ce n'est pas le souffle du vent qui bruit ainsi ! J'entends les soupirs et les plaintes monter lentement du rivage ; — à travers le calme de la nuit, des milliers de gémissements arrivent jusqu'à nous. Au bord du lac, sur ces collines escarpées, sont murmurés les sourds accents d'une prière. Grand Dieu ! que vois-je ? J'ai attiré ici les esprits de nos pères ! Le long des rives, pareils à des myriades de feux follets, ils voltigent, ils se balancent légèrement et se suspendent aux flancs des rochers.

Reprends ta harpe, ô ma sœur, fais-en vibrer les cordes et, pour mieux les conjurer, joue l'air de ce chant tant aimé : « *Elle n'est pas encore perdue.....* (1) » Joins à la musique ta

(1) Le chant national commençant par ces mots : « La Pologne n'est pas encore perdue tant que nous vivrons. » Ce chant a été composé après le dernier partage de la Pologne et chanté par les légions polonaises en Italie.

voix suppliante et tes larmes,— le chant national doit les attirer jusqu'à nous.

Regarde, regarde ! ils ont entendu; je vois leurs blanches ombres glisser le long des rocs et descendre sur le rivage. Les voilà dans leur course aérienne traversant ces flots noirs, pareils à des tourbillons de neige !

Est-ce un miracle ? est-ce une illusion? Les sons qui se dégagent sous tes doigts pétillent comme des étincelles, et ta harpe semble entourée de flammes. Chaque note tirée des cordes brûle l'air qu'elle fait vibrer ; — et au-dessus des flots, ton chant se précipite et roule du côté des fantômes comme une torche allumée, retentissant sans cesse et flamboyant sans cesse !

Lentement, majestueusement, à travers cet incendie des sons, avancent les ombres des trépassés. Regarde, regarde ! tous ces morts sortis des cercueils enfouis dans le sol polonais, traversent le lac et s'approchent, entourés de la sainte auréole du Christ.

Les pennons et les étendards, les couronnes, les casques et les panaches blancs, — des milliers de sabres, des boucliers ornés d'armoiries et la croix catholique portée bien haut, passent à travers l'étendue. Au-dessus de cette multitude, se détache dans l'azur une figure angélique. Pareille à l'étoile, elle point à l'horizon, elle grandit, elle s'allume et projette des rayons étincelants. Un arc-en-ciel de saphir et de pourpre entoure les formes transparentes de la vision;..... sur un fond de perles et de fleurs, brille une couronne de diamants..... La reconnais-tu, cette figure céleste? Salut! salut ! c'est la reine longtemps veuve de son peuple, qui revient aujourd'hui, ornée de cette couronne, que jadis nos pères lui ont décerné à Czenstochowa (1) ; — et c'est elle qui conduit nos pères à travers les flots.....

(1) La ville de Czenstochowa possède dans une église appar-

Cesse ta musique, ô ma sœur ! Notre harpe ne saurait évoquer une seconde apparition pareille, ni attirer ici ces esprits qui, guidés par la lumière de Dieu, se hâtent ailleurs en traversant l'atmosphère embrasée, tous armés et cuirassés comme s'ils couraient de nouveau aux combats! Des ailes d'argent sont fixées sur leurs épaules (1), — les armures sont retenues par des agrafes en pierreries ; — on voit briller leurs gantelets d'acier, onduler leurs panaches et étinceler leurs sabres de Damas, sortis à moitié du fourreau. Chacun d'eux tient les yeux attachés sur la souveraine angélique et la suit vers les régions de l'infini ; — chacun d'eux serre l'arme dans sa main droite, comme s'il se préparait à défendre celle qui s'envole couronnée d'étoiles ; — et cette reine céleste flotte comme un rêve devant eux et les guide en avant..... en avant.....

O souveraine bien-aimée! n'est-ce pas qu'avec tes serviteurs morts tu descends dans l'abîme, pour écraser une seconde fois la tête du serpent ! N'est-ce pas qu'avec l'aube de ce nouveau siècle, la justice va reparaître et que tu diras Satan, que ton peuple, le peuple polonais,—va triompher ? L'heure des grâces a sonné ! En Toi et par Toi, la pensée

tenant à l'ordre religieux de saint Paul, une image miraculeuse de la Vierge, vénérée depuis des siècles et visitée par de nombreux pèlerins non-seulement de toutes les parties de l'ancienne Pologne, mais aussi par tous les Slaves catholiques. Comme Florence au moyen âge a nommé N.-S. Jésus-Christ roi, de même, au dix-septième siècle, la sainte Vierge a été proclamée reine de Pologne et couronnée comme telle à Czenstochowa sous le règne de Jean-Casimir.

(1) Une partie de la cavalerie polonaise, appelée *Hussarze*, portait des ailes d'aigle attachées droit aux épaules. Ce n'était pas seulement un ornement, mais (comme disent les anciens historiens) le bruit que faisaient ces ailes dans une charge, effrayait les chevaux de la cavalerie ennemie.

éternelle, la pensée vivante dans le ciel, recommence à vivre ici-bas! Vogue, oh! vogue, lis divin, au delà des terres, au delà des mers, éclairant la route avec la flamme de tes yeux, jusqu'aux portes des enfers! Qu'il périsse, le vieil imposteur qui a trompé les siècles! Il expirera sous tes pieds, et ces guerriers polonais enfonceront leurs glaives dans sa poitrine et feront périr au nom de Dieu l'ennemi éternel des hommes; — ils ne sont sortis de leurs tombes que pour cela! Alors, sur la surface du monde régénéré s'épanouiront les troisièmes formes de la vie, dans les races nouvelles;..... alors, alors le Seigneur séchera nos larmes, — et pour toujours!

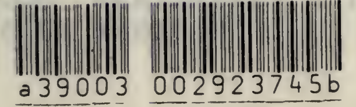
Je sais déjà, ô mes ancêtres, où vous allez, vous hâtant ainsi sur les traces de votre divine conductrice, — mais quelle voix saura me dire quand, après ce voyage à travers l'immensité, vous reviendrez sur cette terre, afin que les vivants puissent aussi sortir de leur sommeil léthargique?

Vous êtes déjà loin sur les flots, en avant, en avant du côté de l'aurore je vois étinceler vos bras levés. Les brillants précurseurs du jour arrivent déjà sur ces montagnes, — la neige de ces rochers se teint de pourpre, — le brouillard qui flotte sur les eaux s'éclaire, car le premier rayon du soleil a paru. Et les blanches cohortes des trépassés avancent tout droit vers le disque gigantesque de cet astre d'or, — elles sont inondées de ses flammes, — elles s'amoindrissent, elles se fondent. — Je ne les vois plus. Elles ont disparu dans la lumière, portant l'espérance avec elles!

Je n'aperçois plus rien dans l'espace, si ce n'est la clarté du ciel; et autour de nous, le calme miroir du lac, les rochers et les montagnes, tels qu'ils étaient hier, tels qu'ils sont toujours. Mais durant cette nuit s'est raffermie dans mon cœur la foi que le sort ne pourra plus détruire; — l'avenir, oui, l'avenir est à nous!

Oh! je voudrais embrasser d'une seule étreinte cet azur

du ciel, ces pics des Alpes et ces rivages; — je voudrais entourer de mes bras l'univers entier et le presser comme un frère sur ma poitrine palpitante, — car je me sens heureux! Les espaces de l'horizon et les plaines de la terre, tout est si beau, tout est à moi! Il me semble que je pourrais faire sortir de ces rocs la voix de la vie, car la parole de Dieu déborde de mon cœur! Partout des miracles, partout des merveilles, — je me sens fondre dans l'infini! O ma sœur! je te répète que je suis heureux, car ma Pologne bien-aimée, ma Pologne ressuscitera! Grâces à tout et à tous, grâces pour toujours à Dieu, — aux hommes, — à toi, ô ma sœur! Grâces éternelles à ceux qui dorment dans la tombe et grâces aux vivants! Seigneur! Seigneur! je te bénis, — je suis heureux!


a39003 002923745b